





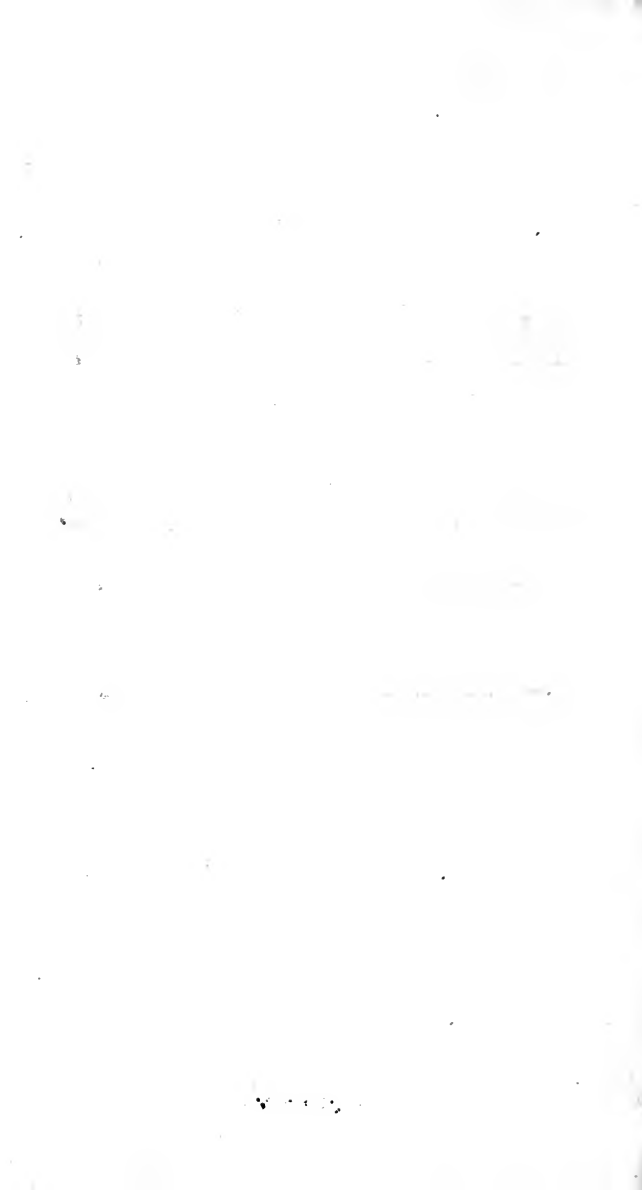




D
1 B
13

HISTOIRE
DE
SAINT LOUIS.

TOME SECOND.



HISTOIRE

DE

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE,

AVEC

Un Abrégé de l'Histoire des Croisades,

*Misericordia & veritas custodiunt Regem
& roboratur clementia thronus ejus.*

La miséricorde & la vérité conservent le
Roi, & la clémence affermit son trône.
Prov. de Salomon, ch. xx, v. 28.

PAR M. DE BURY.

TOME SECOND,



A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue
du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



DC

91

138H

1775

Coll. Spec.



HISTOIRE

D E

SAINT LOUIS.

LA nouvelle du départ de Saint Louis de la Palestine pour revenir en France, y avoit répandu une allégresse universelle. Tous les peuples étoient dans la plus grande impatience de le revoir. Cependant l'espérance qu'ils en avoient étoit fort modérée par la crainte des dangers qu'il pouvoit courir sur un élément aussi sujet aux tempêtes & aux naufrages. Il y avoit près de trois mois que ce prince étoit parti du port de Saint-Jean d'Acre;

1254.
Retour de
Saint-Louis
en France.

1254. enfin il débarqua, comme je l'ai dit, le dix Juillet aux isles d'Hieres, & s'étant mis en chemin pour se rendre à Paris, il trouva sur sa route une affluence prodigieuse de peuple, qui venoit lui témoigner par les plus vives acclamations la satisfaction qu'il avoit de revoir son prince : il arriva enfin à Vincennes dans les premiers jours d'Août. Paris se préparoit à recevoir avec toute la solennité possible, un Monarque si digne de son respect & de son amour : Louis cependant, avant d'en être le témoin, alla, pour satisfaire aux mouvemens de sa piété, rendre graces à Dieu en l'Eglise de Saint Denis, où il laissa de magnifiques présens.

Quelques jours après il fit son entrée dans Paris, qui le reçut aux acclamations redoublées de ses habitans : leur joie ne fut tempérée que par la vue de la croix qu'il portoit tou-

jours sur ses habits ; preuve non équi-
voque, qu'il avoit plutôt suspendu , ^{1254.}
qu'abandonné le dessein de la croisade.
Ce ne furent néanmoins , pendant plu-
sieurs jours, que réjouissances, feux, dan-
ses & festins. Louis , après avoir donné
quelques semaines aux empressements
de ses fidèles Parisiens, qui tous vou-
loient le voir de leurs yeux , ce prince
qui avoit fait de si grandes choses,
si chéri & si digne de leurs respects ,
crut devoir se dérober à leurs empres-
sements , pour s'appliquer tout entier
à corriger les abus qui s'étoient glissés
pendant son absence, & s'il se pouvoit ,
à bannir de son royaume jusqu'à l'om-
bre du mal.

Dès les premiers jours après son re-
tour il assembla un Parlement, où il
fit publier une ordonnance qui con-
tient plusieurs articles très-importans
pour l'exacte administration de la
justice.

1254. Elle porte entr'autres choses : « Que
» les baillifs , prévôts , vicomtes &
» autres juges supérieurs ou subalter-
» nes , jureront de rendre la justice
» sans acception de personne , de con-
» server de bonne-foi les droits du
» roi , sans préjudicier à ceux des par-
» ticuliers ; de ne recevoir , ni eux ,
» ni leurs femmes , ni leurs parens ,
» aucuns dons ou présens des plaideurs
» quand la valeur n'excéderoit pas
» dix sols : de ne rien emprunter des
» personnes qui peuvent avoir des
» procès à leurs tribunaux : de ne point
» envoyer de présens , ni aux gens du
» conseil du roi , ni à ceux qui sont
» préposés pour examiner leurs comp-
» tes , ou pour informer de leur con-
» duite : de n'acheter ni directement ,
» ni indirectement , aucun immeuble
» dans l'étendue de leur juridiction :
» de ne point exiger d'amende , qu'elle
» n'eût été publiquement prononcée :

» de tenir leurs audiences dans les
 » lieux où ils ont coutume de les don- 1254.
 » ner pour ne point consumer les par-
 » ties en frais. Enfin lorsqu'ils seront
 » hors d'exercice, de demeurer pen-
 » dant quarante jours dans leurs Bail-
 » liages, ou du moins d'y laisser un
 » procureur suffisant pour répondre
 » aux plaintes qu'on pourroit faire
 » contr'eux devant les commissaires du
 » seigneur roi ».

Ce serment devoit être fait aux as-
 sises devant le peuple, afin que les
 juges fussent retenus en même-temps,
 & par la crainte de l'indignation di-
 vine & royale, & par la honte tou-
 jours inséparable du parjure.

Louis ordonne de plus, que l'édit
 contre les usures & les Juifs soit fidé-
 lement exécuté. Que les femmes pu-
 bliques soient chassées tant des villes
 que de la campagne. Il défend, sous
 peine *d'être réputé infame & débouté*

1254. *de tout témoignage de vérité*, non-seulement de jouer aux dez, mais même d'en fabriquer dans toute l'étendue de ses domaines : il enjoit de punir sévèrement ceux qui tiennent des académies de jeu. Il proscriit même jusqu'aux échets, qui ne passent aujourd'hui que pour un simple jeu d'esprit ; mais qui pouvoit peut-être alors entraîner des inconvéniens que nous ignorons.

Pour ce qui est de l'article des présens, qu'on y défend aux juges de recevoir, ce projet d'ordonnance, si nous en croyons le sire de Joinville, fut conçu à l'occasion qu'il rapporte, dès le temps que le roi débarqua en Provence.

L'abbé de Cluny étoit venu saluer ce prince pour lui faire son compliment sur son retour : il lui fit présent de deux très-beaux chevaux. Le lendemain il demanda audience au roi,

qui la lui donna longue & favorable. 1254.

Après cette audience, Joinville avec cette familiarité que le roi lui permettoit, lui demanda s'il répondroit franchement à une question qu'il vouloit lui faire, le roi le lui promit.

« N'est-il pas vrai, sire, reprit Joinville, que les deux beaux chevaux que vous a donné l'abbé de Cluny, lui ont mérité la longue audience dont vous l'avez honoré? Cela pourroit bien être vrai, lui répondit le roi. Ho-bien, sire, continua Joinville, défendez donc aux gens de votre conseil, de rien prendre de ceux qui ont à faire à eux; car soyez certain que s'ils prennent, ils écouteront plus diligemment & plus longuement, ainsi qu'avez fait de l'Abbé de Cluny ». Le roi se mit à rire de la réflexion de Joinville & en fit rire son conseil, qui lui dit que l'avis étoit sage, & qu'il falloit le mettre à exécu-

1254. tion. C'est ce qu'il fit par l'ordonnance dont je viens de parler. Heureux les princes qui écoutent la vérité en faveur de leurs peuples, & plus heureux les peuples qui sont gouvernés par de tels princes !

Au reste, le roi non content de publier des ordonnances & de recommander à ses officiers de faire justice, tenoit sévèrement la main à l'exécution. Un bourgeois de Paris ayant été convaincu d'avoir proféré un blasphème, il n'y eut ni prières, ni égards qui pussent fléchir le roi. Il fit exécuter sans rémission l'édit publié contre les blasphémateurs, par lequel ils étoient condamnés à souffrir l'application d'un fer chaud sur la bouche. Comme plusieurs personnes de la cour murmuroient de cette sévérité, il dit qu'il aimeroit mieux souffrir ce même supplice, que de rien omettre pour arrêter un tel scandale.

Mais, ce qui étoit de la dernière importance, il s'appliqua sur-tout à remplir son conseil de gens habiles, désintéressés, vertueux, dignes enfin de la confiance d'un roi qui ne cherche que le bonheur de ses sujets : car il n'étoit pas de ces princes, ou trop faciles, qui n'écoutent qu'un favori toujours intéressé, qui les trompe, ou trop présomptueux, qui ne s'en rapportent qu'à leurs propres lumières. Sa maxime étoit de prendre du temps pour accorder ce qu'on lui demandoit, afin de pouvoir consulter. Aussi ne lui vit-on jamais compromettre son autorité. Ce qu'il avoit résolu étoit toujours le meilleur & demuroit fixe & invariable : mais cela ne l'empêchoit pas, dit Joinville, de se décider sur le champ.

Les rois ses prédécesseurs envoyoient des commissaires dans les provinces, pour examiner & réparer les injustices.

~~_____~~ qui s'y pouvoient faire : avant son
1254. voyage d'outre-mer, il avoit constamment suivi cette louable coutume ; mais craignant que cela ne fût pas suffisant, il résolut d'y aller lui-même, & commença cette année la visite de son royaume.

_____ Il se rendit d'abord en Flandre, puis
1255. en Picardie, ensuite à Soissons, où il
Le roi fait
la visite de
son Royaume. vit le sire de Joinville qu'il combla de caresses. *Quand je fus devers lui, dit le bon sénéchal, il me fit si grande joie, que tous s'en émerveilloient.* Comme on connoissoit le crédit de ce seigneur, il fut chargé de demander la princesse Isabelle fille du roi, pour Thibaut V, comte de Champagne & roi de Navarre, prince de la plus grande espérance.

Mais Louis ne voulut point entendre parler de cette alliance, que le jeune prince n'eût fait justice à la comtesse de Bretagne sa sœur, qui avoit des

prétentions assez considérables sur les comtés de Champagne & de Brie. En vain le sénéchal insista, le Monarque fut inébranlable.

1255.

Ces prétentions consistoient en ce que le comte de Bretagne avoit épousé Blanche de Champagne, fille aînée du comte Thibaut, dernier mort, qui l'avoit eue d'Agnès de Beaujeu, sa première femme, dont il étoit veuf quand il épousa Marguerite de Bourbon, mère du jeune roi de Navarre dont il est ici question : de sorte que Blanche demandoit à rentrer en partage de la succession de son père, & avoit des droits au moins sur une partie de la Champagne ; & c'étoit ce que le roi vouloit qui fût liquidé, avant qu'on parlât du mariage de sa fille Isabelle avec le roi de Navarre.

Comme il s'agissoit de la Champagne, qui étoit un fief de la couronne, cette affaire devoit se décider en pré-

~~CHAPITRE~~ sence du roi par la cour des Pairs.

1255. Le roi fit donc examiner le procès du roi de Navarre avec la comtesse de Bretagne en présence des parties. Il fut accommodé par l'achapt que fit le roi de Navarre des droits de la comtesse de Bretagne, en s'obligeant de lui payer trois mille livres de rente, qui selon le poids de la monnoie de ce temps-là, monteroient aujourd'hui, à un peu moins de trente mille livres de rente.

Mariage du
roi de Na-
varre avec
Isabelle de
France.

Au moyen de cet arrangement, le mariage de Thibaud, roi de Navarre, avec Isabelle de France fut conclu. La dot de la princesse fut de dix mille livres, comme celles des autres filles de Saint Louis, qui furent mariées depuis. Les noces se firent à Melun avec beaucoup de solennité. Le roi n'épargnoit rien dans ces circonstances d'éclat, où les princes doivent attirer les regards & l'admiration des peuples.

par quelque grand spectacle. Alors ~~il~~
 il savoit donner avec magnificence : 1255.
 son économie n'étoit que dans le particulier. Par-là il se trouvoit toujours en état de dépenser lorsqu'il étoit nécessaire. Aussi réservé quand il s'agissoit de son plaisir, que libéral lorsque les raisons d'état, ou les motifs de religion l'exigeoient : sachant bien, que c'est le retranchement des choses superflues, qui conserve & multiplie les fonds pour les dépenses nécessaires.

Avant que ces noces fussent célébrées, il y eut en France une fête magnifique à l'occasion que je vais dire. Henri III, roi d'Angleterre, étoit depuis assez long-temps en Gascogne. Il en avoit enfin appaisé les troubles & les révoltes qui s'y étoient élevés par la dureté du gouvernement de ceux qu'il y avoit envoyé commander : de sorte que sa présence n'y étant

Le roi per-
 met au roi
 d'Angleter-
 re de venir
 à Paris &
 lui fait une
 fête magni-
 fique.

1255. plus nécessaire , il avoit pris la résolution de retourner dans son royaume. Le desir de voir la France , peut-être aussi la crainte d'un trajet par mer beaucoup plus long en partant de Bordeaux , que celui de Calais à Douvres , lui fit demander au roi la permission de passer par ses Etats. Ce prince la lui accorda avec joie , & lui fit savoir qu'il le verroit avec un très - grand plaisir.

Louis envoya des ordres dans toutes les villes de son royaume par lesquelles Henri devoit passer , pour lui faire rendre tous les honneurs dûs à son rang. Il vint par Fontevraud , où il vit les tombeaux de quelques-uns de ses ancêtres qui y étoient inhumés , & y fit élever un mausolée à la reine sa mere , dont on transporta le corps du Cimetière dans l'Eglise. Il passa aussi par l'Abbaye de Pontigni , pour y prier auprès du tombeau

de Saint Edmond , Archevêque de Cantorbéry , qu'il avoit beaucoup per- 1255.
 fécuté. Il traversa ainsi la France sans
 suivre les grands chemins , & selon
 que sa curiosité le conduisoit. Il arri-
 va a Chartres , où le roi alla le re-
 cevoir , & où ils se donnerent mutuel-
 lement beaucoup de marques de ten-
 dresse & d'amitié. Le roi d'Angleterre
 étoit accompagné d'environ mille per-
 sonnes , tant seigneurs que gentilshom-
 mes , fort bien montés , & en très-bel
 équipage. A mesure qu'il avançoit , sa
 cour augmentoit.

La reine de France & la comtesse
 d'Anjou sa sœur avoient accompagné
 le roi à Chartres , où elles trouverent ,
 avec le roi d'Angleterre , leurs deux
 sœurs ; savoir la reine d'Angleterre &
 la comtesse de Cornouaille , femme
 du comte Richard , frere de Henri.
 Béatrix comtesse douairiere de Pro-
 vence , mere des quatre princesses ,

1255.

étoit du voyage. L'entrevue fut des plus tendres , & elle eut la joie d'embrasser en même temps toutes ses filles. De Chartres , on marcha droit à Paris , dont tout le peuple sortit pour aller au-devant d'eux , les uns sous les armes , les autres couronnés de fleurs , ou tenant en leurs mains des rameaux ; le pavé étoit jonché de feuilles & de fleurs. L'université en corps & tous les écoliers , dont le nombre étoit très-grand , parurent en habits de cérémonie. Ce n'étoit que cris de joie , que concerts de musique & d'instrumens dans tous les lieux où les rois & les princesses passoient. Le soir , & toute la nuit , il y eut des illuminations & des réjouissances par toute la ville.

Le roi offrit au roi d'Angleterre de le loger où il souhaiteroit , soit au palais , soit au temple , ou en quelque autre hotel de la ville où il juge-

roit à propos. Henri choisit le Temple pour lui & pour sa cour , & tout le quartier des environs jusqu'à la Grève. 1255.

Dès le lendemain matin , il fit dresser des tables en divers endroits de son quartier , où l'on servit toute la journée , du pain , du vin , de la viande & du poisson pour tous les pauvres , qui voulurent y venir manger.

Pendant cette matinée , le roi mena Henri à la Sainte Chapelle , où il lui fit voir les précieuses reliques qu'on y honoroit : delà il le conduisit dans la ville , pour lui montrer ce qu'il y avoit de curieux ; & le prince laissa dans la Sainte-Chapelle , ainsi que dans les autres lieux où il fut conduit , des marques de sa libéralité.

Le roi d'Angleterre , après avoir été traité magnifiquement au Temple le soir de son arrivée , pria le roi de

1255. trouver bon qu'il lui donnât le lendemain à dîner au même lieu. On s'y rendit au retour de la cavalcade du matin. Tout étoit préparé dans la grande salle. Louis, pour faire les honneurs, vouloit placer le roi d'Angleterre entre lui & le jeune roi de Navarre ; mais Henri s'excusa de prendre une place qui ne pouvoit être mieux & plus convenablement occupée que par le roi de France ; *car* , ajouta-t-il , *vous êtes mon seigneur & le sèrés toujours*. Le roi fut contraint de céder & s'assit , ayant à sa droite le roi d'Angleterre , & à sa gauche le roi de Navarre. Toutes les portes étoient ouvertes , sans gardes ; & le seul respect des majestés présentes empêcha le désordre & la confusion. Il y avoit encore d'autres tables dans les appartemens , où les seigneurs des deux Cours , chacun selon sa qualité & son rang , étoient placés. Il étoit jour maigre ;

on ne vit jamais tant de somptuosité 1255.
& d'abondance.

Le lendemain le roi donna à souper au roi d'Angleterre dans le Palais, où il lui avoit fait préparer un bel appartement : & comme Henri voulut après le repas se retirer au Temple : « Non pas, lui dit le roi » en riant, je suis maître chez moi, » je veux au moins cette nuit vous » avoir en ma puissance ».

Le roi d'Angleterre demeura à Paris huit jours, qui se passèrent en fêtes & en réjouissances; mais elles n'empêchèrent pas les deux rois d'avoir durant ce temps plusieurs entretiens secrets. Si l'on en veut croire l'historien d'Angleterre, Matthieu Paris, à qui son maître peut en avoir parlé, Louis témoigna à Henri, le desir qu'il avoit de lui restituer la Normandie; mais ajoutoit-il, *mes douze pairs & mon Baronage n'y consentiroient jamais.*

1255. La tendresse excessive de la conscience de Louis, & la conduite qu'il tint dans la suite, dans quelques traités avec le roi d'Angleterre, rendent ce fait assez vraisemblable. Le témoignage de cet auteur contemporain, nous apprend au moins deux choses importantes : la première, que dès-lors les pairs de France étoient fixés au nombre de douze : la seconde, que le roi ne dispoſoit d'aucune partie considérable de son Etat, sans le consentement, non-seulement des pairs du royaume, mais encore de ses barons, qui étoient les plus grands seigneurs de l'état, quoique d'un rang inférieurs à celui des pairs.

Le roi d'Angleterre quitta Paris comblé d'honneurs, & s'y acquit une grande réputation de libéralité. Le roi l'accompagna pendant la première journée de chemin, & après avoir renouvelé les témoignages d'amitié qu'ils

s'étoient donnés tant de fois l'un à l'autre, le roi d'Angleterre continua sa route vers Boulogne. Après y avoir attendu quelques jours le vent favorable, il s'embarqua, arriva heureusement en Angleterre ; & quelque tems après il se fit une prolongation de trêve entre les deux couronnes. 1255.

Ce fut dans le même esprit de paix, que l'année suivante le roi accommoda le comte d'Anjou avec sa belle-mere, Béatrix comtesse de Provence. Ils s'étoient brouillés au sujet de quelques forteresses de Provence que la comtesse retenoit, & que le comte prétendoit lui appartenir : on en étoit déjà venu aux hostilités. La comtesse avoit eu recours au pape, qui avoit nommé l'évêque du Bellai pour juge du différend. Mais les deux parties s'en rapportèrent au roi ; & ce prince, pour finir ce procès, ordonna au comte d'Anjou son frere, 1256.

Il d'acheter ces places , & lui fournit
1259. l'argent pour en faire le paiement.

Les troubles continuent en Italie & en Allemagne. Pendant ce temps-là , l'Italie & l'Allemagne étoient dans la plus grande agitation par les guerres qui re-
gnoient entre le pape & les successeurs de l'empereur Frédéric II , dans le détail desquelles je n'entrerai pas. Je dirai seulement que Louis , toujours le même , au milieu de tant de scandales causés par l'ambition de ceux qui y étoient intéressés , ne voulut point prendre de parti. Si son respect pour le Saint-Siège l'empêchoit d'éclater contre tant d'excès , son amour pour la justice ne lui permettoit pas de les favoriser , ni même de paroître les approuver. Il détournait les yeux de ces tristes objets pour ne s'occuper qu'à maintenir son royaume en paix , & à le purger des brigands qui l'infestoient.

Un gentilhomme nommé Anseric ,

seigneur de Montréal, exerçoit toutes sortes de violences en Bourgogne. Le 1256.
 roi, suivant les maximes du gouvernement féodal, ne pouvoit en faire justice par lui-même. Il en écrivit fortement au duc de Bourgogne, dont le coupable relevoit. Mais ce prince, trop indulgent pour un scélérat qui lui appartenoit, se contenta de quelques remontrances qui ne remédient à rien. Le Monarque indigné d'une si lâche condescendance, dépêcha au duc deux de ses officiers, Dreux de Montigny & Jean de Cambrai, pour lui porter les ordres les plus sévères d'assiéger Anseric jusque dans sa retraite : le duc n'osa plus résister. Montréal fut rasé, le tyran chassé ; & comme il n'avoit point d'enfans le mal fut extirpé.

Quéribus, château situé en Languedoc, étoit le réceptacle d'une infinité de scélérats, qui ravageoient la Pro-

1256. vince , & sembloient braver toute justice & toute autorité. Louis , sur les plaintes qu'il en reçut , envoya des ordres pressans au sénéchal de Carcassonne , de monter promptement à cheval pour exterminer la place & les malfaiteurs auxquels elle servoit de retraite. Pierre d'Auteuil , c'étoit le nom du sénéchal , fit sommer les prélats de la province de venir le joindre , ou du moins de lui donner du secours pour cette expédition. Ceux-ci prétendirent qu'ils n'étoient pas obligés de suivre le roi , ni son ministre ; mais que par considération plutôt que par devoir , ils vouloient bien lui envoyer quelques troupes. Cette réserve déplut à la cour , qui fit examiner ces immunités prétendues. Il y a toute apparence que ces prélats fournirent les troupes qu'on leur demandoit : car la forteresse fut emportée & détruite , ceux qui la défendoient furent punis

punis comme ils le méritoient , & la ~~tranquillité~~ tranquillité fut rétablie dans le Lan- 1256.
guedoc.

Le comte d'Anjou , frere du roi , avoit un procès contre un simple gentilhomme de ses vassaux , pour la possession d'un certain château. Les Officiers le jugerent en faveur du prince. Le chevalier en appella à la cour du roi. Le comte , piqué de la hardiesse du gentilhomme , le fit mettre en prison. Le roi en fut averti , & manda sur le champ à son frere de venir le trouver. *Croyez-vous* , lui dit-il , avec un visage sévère , *qu'il doive y avoir plus d'un souverain en France , ou que vous soyez au-dessus des loix parce que vous êtes mon frere ?* En même-tems il lui ordonne de rendre la liberté à ce malheureux vassal pour pouvoir défendre son droit devant la cour du roi. Le comte obéit. Il ne restoit plus qu'à instruire l'affaire ; mais le gentilhomme ne trou-

1256. voit ni procureurs, ni avocats, tant on redoutoit le caractère violent du comte d'Anjou. Louis eut encore la bonté de lui en nommer d'office, & les fit jurer qu'ils conseilleroient le gentilhomme fidèlement. La question fut scrupuleusement examinée, le chevalier fut réintégré dans ses biens, & le frère du roi perdit son procès.

Jugement
d'Enguer-
rand de
Couci.

Mais de tous ces exemples d'une justice inflexible & sévère, le plus frappant est celui qui fut fait sur Enguerrand de Couci, fils de ce fameux Enguerrand, qui s'étoit flatté de la couronne dans les premières années du règne de S. Louis, & qui étoit proche parent du roi. Ce jeune seigneur, héritier de tous les biens de son père, par le décès de son frère aîné tué à Massoure, étoit d'un caractère violent & très-empoigné. Il arriva que trois jeunes gentilshommes Flamands, envoyés par leurs parens à l'Abbaye de S. Nicolas-des-Bois,

pour apprendre la langue françoise, allèrent un jour se promener hors du ^{1256.}
 monastere, & s'amuserent à tirer des
 lapins à coups de flèches. L'ardeur de
 la chasse les emporta jusques dans les
 bois de Couci, où ils furent arrêtés par
 les gardes du comte, qui les fit pendre
 sur le champ, sans leur donner le temps
 de se préparer à une mort qu'ils ne
 croyoient gueres avoir méritée. Louis
 en fut averti par l'Abbé de S. Nicolas,
 & par le connétable Gilles le Brun,
 proche parent de ces malheureux étran-
 gers. Touché d'une action si barbare,
 ce prince donna promptement ses or-
 dres pour en faire informer. Le crime
 fut avéré, & Couci assigné à compa-
 roître devant les juges de la cour du
 roi. Il se présenta, mais sans vouloir
 répondre, sous prétexte qu'étant baron,
 il ne pouvoit être jugé que par les pairs.
 On lui prouva par d'anciens Arrêts,
 que ses ancêtres n'avoient joui du droit

1256. de pairie qu'à titre de seigneurs de Boves & de Gournay , titres qui avoient passé aux cadets de sa maison ; que l'hommage qu'ils lui en rendoient comme à leur aîné , ne changeoit pas la nature des choses ; que Couci demeurait toujours un simple fief qui devoit même un cens à l'Abbaye de S. Remi de Reims. Il fut donc arrêté & très-étroitement gardé dans la tour de Louvre , non par les pairs ou chevaliers , mais par les huissiers ou sergens du roi. Cette action de vigueur étonna tous les barons de France , la plupart parens ou alliés du coupable. Il commencerent à craindre pour sa vie. Louis vouloit qu'il souffrît la peine du talion ; il s'en expliquoit ouvertement. Aussi-tôt ils s'assemblerent , vinrent trouver le monarque , & lui demanderent avec tant d'instances d'être du nombre des juges , qu'il ne put leur refuser cette grace , bien résolu

de faire justice par lui-même, s'ils ne ~~la faisoient pas.~~
 1256.


L'assemblée fut nombreuse. On y vit le jeune Thibaut, roi de Navarre & comte de Champagne, le duc de Bourgogne, l'archevêque de Reims, la comtesse de Flandre, le comte de Bretagne, les comtes de Bar, de Soissons, de Blois, & quantité de seigneurs qui voulurent s'y trouver, moins cependant comme juges que comme intercesseurs. Le coupable interrogé par le roi même & presque convaincu, ne vit d'autre moyen d'éviter sa condamnation, que de demander de pouvoir prendre conseil de ses parens : ce qui lui fut accordé. Alors, ce qui prouve bien, & la noblesse de sa maison, & la grandeur de ses ailliances, tous les barons se leverent & sortirent avec lui. Le monarque demeura seul avec son conseil.

Quelque temps après ils rentrèrent, & Couci à leur tête, qui nia le fait,

1256. offrit de s'en justifier par le duel , & protesta contre la voie d'information , qui , suivant les loix du royaume , ne pouvoit avoir lieu à l'égard des barons , quand il s'agissoit de leurs personnes ou de leur honneur. L'information étoit en effet une procédure peu commune alors , sur-tout vis-à-vis de la noblesse ; mais Louis cherchoit à l'établir , pour pouvoir abolir insensiblement celle du combat , qui lui sembloit , à juste titre , un monstrueux brigandage.

Il répondit que , « la preuve du duel » n'étoit point recevable à l'égard des » églises & des personnes sans appui , » qui seroient toujours dans l'oppression » & sans espérance d'obtenir justice , » faute de trouver des champions pour » combattre les grands seigneurs » . Le comte de Bretagne voulut insister.

« Vous n'avez pas toujours pensé de » même , lui dit Louis , avec cet air de » majesté qui lui étoit si naturel ; vous

» devriez vous souvenir qu'étant accusé 
 » devant moi par vos barons, vous me 1256,
 » demandates que la preuve se fît par
 » enquête, le combat n'étant pas une
 » voie de droit ».

Cette fermeté fit trembler pour le malheureux Enguerrand , personne n'osa répliquer ; on ne s'occupa plus que du soin de fléchir son juge par toutes sortes de soumissions.

Louis cependant paroissoit inexorable. Convaincu que la justice doit être la première vertu des rois, il sembloit oublier la qualité du criminel, pour ne penser qu'à l'énormité de son crime. Plein de cette idée, il ordonne aux barons de reprendre leurs places, & de donner leur avis. Alors il se fait un profond silence, aucun ne veut opiner ; mais tous se jettent aux pieds du monarque pour lui demander grace. Couci lui-même, prosterné à ses genoux &

1256. fondant en larmes, implore sa miséricorde.

On peut juger de l'effet que fit une scène si touchante sur un cœur comme le sien, & sur une aussi noble assemblée : il insistoit néanmoins encore sur la nécessité de punir sévèrement une action si barbare. Mais enfin n'espérant plus obtenir le consentement de ses barons, ne croyant pas devoir mépriser les sollicitations des grands de son Etat, content d'ailleurs de leur soumission, touché de celle d'un homme de la première qualité ; qui après tout, n'étoit convaincu que par une procédure extraordinaire dans le royaume, il laisse tomber un regard sur lui. *Enguerrand*, lui dit-il d'un ton de maître, *si je savois certainement que Dieu m'ordonnât de vous faire mourir, toute la France & notre parenté ne vous sauveroient pas.* Ces paroles mêlées tout-à-la-fois de clémence & de sévérité, remirent le calme dans l'assemblée.

qui ne demandoit que la vie du coupable. On alla ensuite aux opinions, qui furent toutes pour un châtimement exemplaire. Couci fut condamné à fonder trois chapelles, où l'on diroit des messes à perpétuité pour les trois gentilshommes Flamands; à donner à l'Abbaye de S. Nicolas le bois fatal où le crime avoit été commis; à perdre dans toutes ses terres le droit de haute justice & de garenne; à servir pendant trois ans à la terre sainte avec un certain nombre de chevaliers; & enfin à payer douze mille cinq cens livres d'amende, que le monarque se fit délivrer avant que de faire mettre le coupable en liberté.

C'étoit le zèle de la justice, non l'envie d'enrichir son fisc, qui lui avoit dicté cet arrêt: aussi cet argent fut-il employé à différentes œuvres de piété: une partie fut destinée à bâtir l'Eglise des Cordeliers de Paris, les écoles & le dortoir des Jacobins. Le reste servit.

à fonder l'hôtel - dieu de Pontoise.

1256.

On sentira encore mieux tout l'héroïsme de cette action de justice, si l'on fait attention qu'alors la puissance des rois de France se trouvoit renfermée dans des bornes très-étroites ; mais la vertu a des droits toujours respectables. Celle de Louis eut plus de pouvoir en cette rencontre, que l'autorité armée de toute sa puissance. Aussi l'historien de son regne * observe-t-il que toute la France fut saisie d'étonnement ; qu'un homme de si grande naissance, soutenu par tous les barons du royaume, ses parens ou ses alliés, eût à peine obtenu grace de la vie, au tribunal de ce rigide observateur de l'ordre & des loix. Tous les grands, ajoute-t-il, ne purent s'empêcher de reconnoître que la sagesse & l'esprit de Dieu guidoient ce prince dans toutes ses démarches : la crainte succéda à l'admiration, & augmenta encore le respect qu'inspiroit la sainteté de ses mœurs.

* Nangius,
p. 365.

Quelques-uns néanmoins éclaterent en murmures. Un chevalier nommé 1256.
 Jean de Thorotte, Chatelain de Noyon, effrayé de ce coup d'autorité, s'écria assez haut pour être entendu : *après cela il ne reste plus qu'à nous faire tous pendre.* Louis, qui en fut averti, l'envoya chercher par ses officiers de justice. *Vous voyez, lui dit-il, que je ne fais point pendre mes barons, mais que je fais punir ceux qui violent les loix de l'Etat & de l'humanité.* Le malheureux gentilhomme vit bien qu'on l'avoit desservi ; il se jette aux genoux du prince, proteste qu'il n'a point tenu un pareil discours ; & si son serment ne suffit pas, il offre d'en donner trente chevaliers pour garans. Le monarque avoit résolu de le faire mettre en prison : content de lui avoir fait peur, il lui ordonna d'être plus circonspect à l'avenir.

Les sciences accompagnent ordinairement les héros. Louis qui étoit fort

1256. instruit, auroit désiré faire sortir les François de l'ignorance prodigieuse où ils étoient plongés ; mais il n'y avoit dans le royaume aucun homme assez savant pour l'aider dans un si noble projet. Les ecclésiastiques étoient les seuls qui fussent lire & écrire. L'étude de la philosophie étoit très-imparfaite : ceux qui s'y appliquoient n'avoient pour guide de leurs raisonnemens qu'Aristote, qu'ils n'étudioient encore que sur des traductions très-imparfaites ; elles nous étoient venues par les Arabes, qui avoient eu un siècle de lumieres, mais très-bornées. L'ignorance où l'on étoit des langues Hébraïque & Grecque, empêchoit d'étudier l'écriture sainte dans ses sources. Louis étoit peut-être l'homme de son royaume le plus savant, & le mieux instruit de ce que c'étoit que la véritable science. Pour faciliter à ceux dont l'état étoit de s'en occuper, les moyens d'étudier,

Louis
forme une
bibliothèque
dans son
palais.

il conçut le deſſein de former dans ſon palais une bibliothèque , où tout le 1256.
monde eût la liberté d'entrer. Il y venoit quelquefois ſeul , ſans toute la ſuite de la royauté , aux heures que les affaires lui laiſſoient libres , & ſe faiſoit un plaſir d'expliquer les endroits difficiles à ceux qui vouloient en profiter , & qui ſouvent prenoient ſes leçons ſans ſavoir que ce maître ſi complaiſant étoit le roi. Dans le choix des livres dont il compoſa cette bibliothèque , outre pluſieurs originaux de S. Auſtin , de S. Ambroïſe , de S. Jérôme , de S. Grégoire , & d'autres peres de l'églife latine , c'étoit un grand nombre d'exemplaires de l'écriture ſainte qu'il avoit fait copier ſur des manſcrits authentiques , conſervés dans différentes bibliothèques de ſon royaume.

Le pieux monarque , occupé de deux ſoins également importants , & de la conduite de ſon royaume , & de l'ou-

1256. vrage de son salut , ne négligeoit aucun des secours qui pouvoient le conduire à cette double fin. Delà cette scrupuleuse attention sur le choix de ses ministres. Il n'accordoit sa confiance qu'à la probité , & sa faveur qu'à la vérité. Sa coutume étoit de choisir parmi ses courtisans , quelque homme d'honneur & d'esprit , qu'il prioit affectueusement & à qui il ordonnoit en maître de l'avertir fidèlement de tout ce qu'on disoit de lui & des fautes qu'il faisoit. Quels que fussent ces avis , il les recevoit avec douceur & tâchoit d'en profiter.

Il avoit un catalogue des ecclésiastiques auxquels il vouloit faire du bien : ce n'étoit ni la qualité , ni les services des peres , qui faisoient mettre sur la liste. La science & les bonnes mœurs sollicitoient seules auprès de lui. Il consultoit là-dessus son confesseur , le chancelier de l'église de Paris , &

quelques religieux. On ne le vit jamais donner à un bénéficié un autre bénéfice, sans exiger de lui une résignation pure & simple de celui qu'il possédoit. 1256.

Les traits que je viens de rapporter n'étoient pas les seules affaires qui occupoient le roi pendant la paix qu'il avoit procurée à ses sujets : il s'appliqua plus que jamais à régler le dedans de son royaume ; il alla en Artois , en Champagne , & laissa par-tout des marques de sa justice & de sa libéralité. Plusieurs commissaires dans le même temps parcouroient en son nom les provinces les plus éloignées , pour réparer les torts que les particuliers avoient soufferts depuis son avènement à la couronne. Ils avoient même ordre de remonter jusqu'au regne de Philippe-Auguste. On voyoit par toute la France des Bureaux établis pour l'examen de ces restitutions , & les sénéchaux ou baillifs étoient chargés d'exécuter avec

1256. célérité ce qu'on y avoit décidé ; mais comme souvent on ne trouvoit ni les enfans , ni les héritiers de ceux qui avoient été injustement dépouillés , les commissaires étoient embarrassés sur ce qu'ils devoient faire. Louis dans cette incertitude se crut obligé d'avoir recours au Pape , pour obtenir la permission de distribuer aux pauvres la valeur du bien mal acquis : ce qui lui fut accordé par un bref du pape Alexandre IV , qui , rempli des éloges du saint monarque , fait assez voir combien sa vertu étoit universellement reconnue*.

Ce que ses lieutenans exécutoient au loin par ses ordres , il le faisoit exécuter lui-même dans les lieux où il se trouvoit. La facilité de l'aborder , jointe à la certitude d'obtenir une prompte justice , lui donna plusieurs fois occasion d'exercer cette première & la plus noble des

* Ducange, obs. sur Joinville , pp. 117 & 118.

fonctions de la royauté. Il avoit tou-
 jours auprès de lui un certain nombre
 de personnes en qui il avoit confiance,
 entr'autres le sire de Nesle, le comte
 de Soissons, le sire de Joinville, Pierre
 de Fontaine & Geoffroi de Villette,
 bailli de Tours *. Ces bons seigneurs,
 dès qu'ils avoient oui la messe, alloient
 chaque jour entendre le plaids de la
 porte, ce qu'on a depuis appelé les re-
 quêtes du palais, & jugeoient sur le
 champ toutes les petites affaires. Quand
 les parties n'étoient pas contentes, le
 monarque en prenoit connoissance lui-
 même & decidoit. « Souvent j'ai vu,
 » dit Joinville, que le bon saint après
 » la messe, alloit se promener au bois
 » de Vincennes, s'asséyoit au pied d'un
 » chêne, nous faisoit prendre place au-
 » près de lui, & donnoit audience à
 » tous ceux qui avoient à lui parler,
 » sans qu'aucun huissier ou garde em-
 » pêchât de l'approcher ». On le vit

1256.

*Joinville,
pag. 12.Ibid. p.
13.

1256. aussi plusieurs fois venir au jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, avec un surcot de tiretaine sans manches, & par-dessus un manteau de taffetas noir : là il faisoit étendre des tapis pour s'asseoir avec ses conseillers, & *dépêchoit son peuple diligemment*. Deux fois par semaine il donnoit audience dans sa chambre, & peu content d'expédier les parties, il les renvoyoit souvent avec des instructions importantes. Une femme de qualité, vieille & fort parée, lui demanda un entretien secret : il la fit entrer dans son cabinet, où il n'y avoit que son confesseur, & l'écouta aussi long-temps qu'elle voulut. « Madame, » lui dit-il, j'aurai soin de votre affaire, » si de votre côté vous voulez avoir soin » de votre salut. On dit que vous avez » été belle : ce temps n'est plus, vous » le savez. La beauté du corps passe » comme la fleur des champs ; on a beau » faire, on ne la rappelle point : il » faut songer à la beauté de l'ame, qui

ne finira point ». Ce discours fit im-
 pression. La dame s'habilla plus modeste- 1257.
 tement dans la suite , & fit pénitence
 du temps qu'elle avoit perdu en de
 vains ajustemens.

On étoit toujours sûr du succès, même
 dans les affaires où le roi avoit intérêt,
 lorsque la demande étoit juste & fondée.
 Si l'équité ne parloit point en sa faveur,
 il étoit le premier à se condamner.
 Quand son droit paroissoit certain, il
 savoit le maintenir ; mais dans le doute
 il aimoit mieux tout sacrifier , que de
 courir risque de blesser la justice. Louis
 VII, en fondant les religieux de Gram-
 mont , leur avoit donné un bois dans
 le voisinage de leur monastere. Philippe-
 Auguste le trouva à sa bienséance , &
 ne fit point difficulté de se l'approprier.
 Le saint roi , instruit de l'usurpation ,
 ordonna de le restituer : ce qui fut
 exécuté promptement. Un chevalier
 nommé Raoul de Meulan , réclamoit

1257. quelques droits sur des terres situées aux environs d'Evreux : cette prétention étoit même tout son bien , mais elle ne se trouvoit appuyée d'aucune preuve suffisante. La noblesse & la pauvreté du gentilhomme y suppléerent : Louis lui assigna une rente de six cens livres sur d'autres biens en Normandie.

Arnaud de Trie redemandoit le comté de Damartin , que le roi retenoit depuis la mort de la comtesse Malthide , quoiqu'il eût promis solennellement de ne point s'opposer à ce qu'il retournât aux héritiers légitimes de la comtesse. On lui produisoit des lettres-patentes à ce sujet ; précaution qu'on avoit cru devoir prendre , parce que cette terre ayant été confisquée pour Félonie sur Renaud , comte de Boulogne , ensuite rendue à sa fille , en considération de son mariage avec Philippe de France , Renaud craignit que cette grace ne s'étendît pas jusques sur les enfans d'Alix , sœur du rébelle ; mais le roi ni personne de sa

cour ne se souvenoit de ces lettres : les sceaux
 en étoient brisés & rompus, il 1257.
 ne restoit de la figure du monarque que
 le bas des jambes : tout son conseil fut
 d'avis qu'on ne devoit y avoir aucun
 égard. La délicatesse de sa conscience
 ne lui permit pas de s'en tenir là. Il
 appelle Jean Sarrafin son chambellan,
 & lui ordonne de lui apporter des
 vieux sceaux, pour les confronter avec
 les restes de celui qu'on lui représentoit.
 On en trouva de parfaitement sembla-
 bles. « Voilà, dit-il à ses ministres, le
 » sceau dont je me servoais avant mon
 » voyage d'outre-mer : ainsi je n'oserois,
 » selon Dieu & raison, retenir la terre
 » de Damartin. En même-temps il fait
 » venir Renaud : beau sire, lui dit-il ;
 » je vous rends le comté que vous
 » demandez ».

Rien n'étoit plus admirable que l'or-
 dre qu'il avoit mis dans sa maison. On
 y comptoit comme aujourd'hui un

1257. nombre considérable d'officiers, chambellans, pannetiers, échançons & autres dont on peut voir les noms & les gages ; dans une ordonnance rapportée par Ducange ; mais quoique fort grande, elle étoit mieux réglée que celle d'un particulier. On n'auroit osé s'y attribuer ces profits criminels, qui blessent l'honneur & souillent la conscience. Chacun content de ce qui lui revenoit légitimement, ne s'occupoit qu'à remplir fidèlement ce qu'il devoit : la crainte de déplaire à un maître, qui de tems en tems descendoit dans les plus petits détails, les obligeoit d'être attentifs à leurs actions. Non qu'on pût l'accuser d'une fardide épargne « : il faisoit, dit Joinville, » ville, * une grande & large dépense, » telle en un mot qu'il appartient à un » si grand roi. Lorsqu'il tenoit les parlemens ou états, tous les seigneurs, » chevaliers & autres, étoient servis » à la cour plus splendidement que ja-

* Joinville,
p. 224.

« mais n'avoient fait les prédécesseurs ,
 « car il étoit fort libéral ». Mais dans 1257.
 la nécessité où il se trouvoit par état
 de représenter , il ne s'en croyoit pas
 moins obligé à une prudente écono-
 mie , pour ne point fouler ses sujets ,
 qui veulent bien se gêner pour contri-
 buer à la magnificence du prince, mais
 qui souffrent toujours très-impatiem-
 ment que le tribut de leur amour de-
 vienne la proie d'une foule de do-
 mestiques avides.

Ces divers soins ne l'occupoient pas Mariage de Louis, fils aîné du roi.
 tellement, qu'il ne réservât la plus grande
 partie de son attention pour les intérêts
 légitimes de son état & de sa famille.
 C'est ce qui lui fit rechercher pour
 Louis son fils aîné , Berengere , fille
 d'Alfonse X , & présomptive héritière
 du royaume de Castille. On fait les
 justes prétentions de Louis VIII sur
 cette couronne , dont il avoit épousé
 l'héritière Blanche de Castille , mere

1257. de saint Louis. Des circonstances particulières avoient empêché cette princesse de profiter de l'heureuse disposition des Castillans à son égard. On prétend que le saint roi son fils ne prit le même parti que par déférence pour la reine Blanche sa mere.

Quoi qu'il en soit, cette alliance nouvelle , en réunissant tous ses droits, faisoient cesser tous les sujets de guerre. Louis envoya donc des ambassadeurs pour en faire la proposition : elle fut acceptée avec la plus sensible joie. Aussi-tôt le prince Sanche , oncle de la princesse , le grand chambellan de Castille , & plusieurs des principaux seigneurs de l'Etat partirent pour la France , munis de tous les pouvoirs pour conclure une si belle union. On assura la couronne de Castille à Berengere & à ses enfans , s'il arrivoit que le roi son pere mourût sans enfans mâles. On prit même des précautions
pour

pour l'empêcher de rien aliéner au ~~préjudice~~
préjudice de sa fille. 1257.

Louis, de son côté, promit à l'Infante cinq mille livres pour son douaire, qui fut assigné sur le Valois, Senlis & Beaumont; mais le tems n'étoit pas encore arrivé où le sceptre Castillan devoit passer dans la maison de France. Il étoit réservé à un des plus illustres descendans du saint roi, de l'affermir dans la main d'un de ses petits-fils. On avoit remis la célébration de ce mariage jusqu'à la seizième année du jeune prince : il n'eut pas le bonheur d'atteindre cet âge.

Cependant on vit alors redoubler la ferveur du roi, sa piété & son exactitude dans les pratiques de dévotion & de mortification. On le vit pourvoir avec la plus grande attention au soulagement des peuples, en révoquant ou diminuant les impôts, que la nécessité des tems avoit introduits. A

Pieuses fondations de Louis.

~~1257.~~ l'honneur des demoiselles , en mariant de ses propres deniers celles dont la pauvreté pouvoit exposer la vertu : enfin à l'entretien des pauvres communautés religieuses, en leur faisant distribuer des aumônes dont le détail seroit infini.

Les Mathurins de Fontainebleau, les Jacobins, les Cordeliers & les Carmes de Paris, le reconnoissent pour leur fondateur ; honneur qu'ils partagent avec les abbayes de Royaumont, de Long-Champ, de Lis & de Maubuisson, qu'il bâtit & dota avec une magnificence vraiment royale. Le château de Vauvert, habitation des Chartreux de Paris, est encore l'ouvrage de sa libéralité, ainsi qu'une grande partie des biens de cette maison.

C'est à cette pieuse profusion, que, tant d'abbayes, de monasteres & de maisons de piété doivent leurs établissemens & leurs revenus. Mais sa géné-

rosité s'étendoit sur-tout aux hôpitaux : 1257.
 fondations d'autant plus dignes d'un
 grand roi, que malgré tous ses soins
 pour occuper ses sujets & leur procurer
 l'abondance, les différens accidens de
 la vie ne font toujours que trop de
 malheureux. L'hôtel-Dieu de Paris exis-
 toit depuis long-temps : cependant
 comme la ville étoit fort augmentée
 depuis les conquêtes de Philippe-Au-
 guste, les anciennes salles ne suffisoient
 pas pour loger commodément les ma-
 lades; Louis en fit bâtir de nouvelles,
 & augmenta considérablement les re-
 venus de la maison. Pontoise, Com-
 piègne & Vernon lui doivent aussi
 ces hospices, où les pauvres & les ma-
 lades trouvent un asyle dans leur misère
 & de remèdes à leurs maux. Ce fut
 encore dans ce même esprit, qu'il fonda
 ce fameux hôpital pour les aveugles,
 dit depuis les Quinze-Vingts, parce
 qu'on les a réduits à ce nombre de trois

1257. cens , au lieu de trois cens cinquante qu'ils étoient alors. On a voulu faire croire que cette fondation étoit pour des gentilshommes auxquels les Sarrafins avoient crevé les yeux , & que saint Louis avoit ramenés de la terre sainte ; mais c'est une fausse tradition dont il n'est fait aucune mention dans les histoires de son temps. Il suffisoit d'être malheureux pour exciter la compassion & mériter les bienfaits de ce généreux prince. Les commissaires qu'il avoit envoyés dans les provinces , avoient aussi ordre de dresser un rôle des pauvres laboureurs de chaque paroisse , qui ne pouvoient plus travailler à cause de leur vieillesse ; & le saint monarque se chargeoit de veiller à leur subsistance. Ses ministres se plaignoient souvent qu'il faisoit de trop grandes charités ; il les laissa murmurer sans vouloir rien changer à sa manière d'agir. « Il est quelque fois nécessaire , disoit-il , que les rois

» excèdent un peu dans la dépense; & ~~_____~~
 » s'il y a de l'excès j'aime mieux que ce 1256.
 » soit en aumônes, qu'en choses super-
 » flues & mondaines ».

Ce fut dans le même tems que le saint roi, par son autorité & par celle du pape Alexandre IV, travailla à terminer un différend qui s'étoit élevé durant son séjour en Palestine, dans l'université de Paris, & qui avoit causé de grands scandales.

Il avoit pris naissance de la jalousie qui se mit entre les docteurs séculiers & les docteurs de l'ordre de S. Dominique, contre lesquels Guillaume de Saint-Amour, théologien fameux en l'université, publia un ouvrage intitulé, *des Périls des derniers tems*. Les religieux de S. François se joignirent aux Dominicains. Saint Thomas d'Aquin, & saint Bonnaventure, général des Cordeliers, qui fleurissoient dans la même université, entreprirent la

1256. défense des religieux par des écrits que l'un & l'autre publièrent. Ce procès fut porté à Rome , & les deux parties furent entendues. Le livre du docteur Saint-Amour fut condamné , & les docteurs des deux ordres furent rétablis en l'université dont ils avoient été exclus. S. Louis, par ses insinuations & son autorité , appaisa toutes les dissensions, & rendit la paix à l'université.

Ce pieux roi avoit beaucoup de considération pour ces deux ordres , qui étoient les plus savans d'entre le clergé ; si cependant on peut appeller savans des hommes , dont toute la science consistoit dans une scholastique très-imparfaite. Les Jacobins sur-tout étoient dans la plus grande familiarité ; mais ce qui fait voir combien ils manquoient de jugement , & combien peu ils étoient instruits de cette prudence sage & éclairée , si nécessaire à ceux qui veulent conduire les autres (car

ils étoient les seuls qui fussent appelés ~~aux conseils des princes~~ aux conseils des princes, & choisis pour leurs confesseurs) c'est qu'ils avoient persuadé au roi, de quitter sa couronne pour prendre l'état monastique. Ils ne faisoient pas attention qu'ils auroient privé le royaume d'un prince qui étoit le plus sage de tous les rois, & faisoit le bonheur de ses peuples ; & qu'ils auroient livré l'Etat à la discrétion d'une reine sans expérience, & d'un roi qui n'avoit pas encore douze ans.

Un jour qu'il s'entretenoit avec eux du bonheur qu'avoit eu Marie, de porter le fils de Dieu dans ses chastes flancs : « Sire, lui dit un de ces religieux, » plus hardi que les autres, ne voudriez-vous pas en tenir autant que la » sainte Vierge en a renfermé dans son » sein ? Oui sans doute, répondit le » monarque. Vous savez, seigneur, » reprit le bon religieux, ce qui est » dit dans l'évangile, si quelqu'un quitte

1256. » son pere ou sa mere, ou sa femme ; ou
 » ses enfans ou ses biens, pour l'amour de
 » moi, il recevra le centuple & possédera
 » la vie éternelle. Osez, sire, osez aspirer
 » à ce dernier période de la perfection.
 » Vous avez des héritiers capables de
 » bien gouverner votre royaume :
 » votre bonheur jusqu'ici est d'avoir
 » beaucoup souffert pour Dieu ; on
 » vous a vu vingt fois exposer votre
 » vie pour la gloire de son nom ; il
 » ne vous reste plus qu'à tout quitter
 » pour prendre la croix, c'est-à-dire ;
 » notre habit. Ainsi, de grade en grade,
 » vous parviendrez au sacerdoce, &
 » vous mériterez de recevoir Jésus-
 » Christ dans vos mains ».

Le roi frappé de ce discours, demeura quelque temps comme enseveli dans une profonde rêverie : il réfléchissoit sur les dangers du monde & la grandeur des devoirs de la royauté, sur les douceurs inestimables qu'on

gouté dans la retraite. « Si ce que 1256.
 » j'entends est vrai, dit-il, comme
 » je le crois d'esprit & de cœur, je
 » suivrai votre conseil : mais je ne
 » puis rien que du consentement de la
 » reine : sa vertu & mes engagemens
 » vis-à-vis d'elle, ne me permettent pas
 » de rien décider sans sa participation »,

Aussi-tôt il retourne au palais, se rend à l'appartement de la reine, lui ouvre son cœur sur la résolution où il est de lui remettre & à ses enfans la couronne de France, lui représente qu'étant religieux & prêtre, il ne cessera de prier le Seigneur pour eux & pour la prospérité de l'Etat, la conjure enfin par tout ce qu'il y a de plus sacré de ne point s'opposer à l'accomplissement d'un dessein inspiré du ciel.

Marguerite, frappée comme d'un coup de tonnerre, ne répondit rien ; mais ayant fait venir ses enfans, elle leur demanda en présence du comte

1256. d'Anjou, leur oncle, qu'elle avoit aussi mandé, s'ils aimoient mieux être appelés fils de prêtre, que fils de roi. Les princes ne concevant rien à ce discours, elle ne les laissa pas long-temps dans cet embarras. Apprenez, leur dit-elle, que les Jacobins ont tellement fasciné l'esprit du roi votre pere, qu'il veut abdiquer la royauté pour se faire prêcheur & prêtre. Le comte d'Anjou à cette nouvelle entra en fureur, s'emporta jusqu'à l'insolence contre son frere, menaça les séducteurs des plus terribles châtimens; & par provision, envoya dans sa province d'Anjou, faire défense de les laisser prêcher, & même de leur distribuer aucune aumône.

Louis, fils aîné du monarque, ne fut pas plus maître de son ressentiment: il se répandit en discours si outrageans contre les freres prêcheurs, que le roi, pour le faire taire, lui donna un soufflet. « Seigneur, s'écria le jeune

» prince avec feu , je n'oublierai
 » jamais le respect que je vous dois : il
 » n'y a en effet que mon pere & mon
 » roi qui puisse me frapper impuné-
 » ment ; mais si le ciel m'élève un jour
 » sur le trône , j'en jure par monsei-
 » gneur S. Denis , notre patron , je
 » ferai chasser tous ces prêcheurs du
 » royaume ».

1256.

Le bon roi étonné de tant de con-
 tradictions, craignit que son inclination
 pour la retraite ne fût moins une inspi-
 ration du ciel , qu'un goût trop décidé
 pour le repos ; il connoissoit la tendresse
 de la reine , la fierté du prince son
 successeur , les violences du comte
 d'Anjou , l'attachement de ses sujets. Il
 ne jugea pas que Dieu voulût un sa-
 crifice , auquel tout sembloit s'opposer,
 l'honneur de sa maison & le bonheur
 de ses peuples.

1257.

Le roi qui suivoit toujours son des-
 sein d'établir une solide paix dans son

Traité de
 Louis avec
 le roi d'A-
 ragon.

1257. royaume, conclud dans cette vue, l'année suivante, deux importans traités avec deux de ses voisins, Jacques premier, roi d'Arragon, & Henri III, roi d'Angleterre.

Quoique les rois d'Arragon eussent presque toujours vécu en paix avec les rois de France, il y avoit toutefois entr'eux de grands sujets, ou des prétextes plausibles de guerre, s'ils avoient voulu s'en servir. Il est certain que tous les peuples d'en-deçà les Monts-Pyrénées avoient été du domaine de la couronne; & que le comté de Barcelone, le comté de Roussillon, & plusieurs autres villes & terres au-delà de ces montagnes, en étoient des fiefs mouvans; que dans ces pays on datoit les monumens publics des années du regne des rois de France, jusqu'au concile de Tarragone, qui changea cet usage du temps de Philippe-Auguste; mais d'autres affaires

empêcherent ce prince d'en tirer raison.

1257.

Les rois d'Arragon descendoient des comtes de Barcelone , & étoient entrés dans tous leurs droits & dans toutes leurs obligations , & par conséquent dans celle de rendre à la couronne de France les hommages que ces comtés lui devoient , & Louis auroit eu droit de les exiger du roi d'Arragon.

D'autre part , les rois d'Arragon avoient des prétentions sur le comté de Toulouse , sur l'Albigeois , sur le Rouergue , sur Carcassone , sur Narbonne , sur Nîmes , & sur quantité de domaines voisins de ces villes , ou enclavés dans ces territoires. L'on voit effectivement dans l'histoire des guerres des Albigeois , que la plupart de ces domaines étoient regardés comme des arrieres-fiefs de la couronne de France , & que Pierre d'Arragon , pere de Jacques , s'en faisoit rendre les homma-

1257. ges, comme fiefs immédiatement mouvans de la couronne. Tout cela étoit fondé sur la possession, ou sur des alliances par des mariages. Ces droits respectifs étoient autant de semences de guerre entre les deux rois & leurs successeurs. Ces deux princes s'aimoient & s'estimoient beaucoup. Tous deux, quoique guerriers, cherchoient tous les moyens d'entretenir la paix entre les deux états. Dès l'an 1255, ils avoient signé au mois de mai un compromis sur cette grande affaire, qui devoit être terminée par leurs députés. Celui du côté du roi étoit Hébert, doyen de Bayeux; & celui du roi d'Arragon, étoit Guillaume de Montgrin, trésorier de la cathédrale de Gironne. On devoit s'en rapporter à ce qu'ils décideroient; il y avoit un dédit de trente mille marcs d'argent, & l'affaire devoit être terminée dans l'espace d'un an. Toutefois elle ne put être réglée alors;

& ne le fut qu'en l'année 1258, par le ~~traité de Corbeil~~ ^{1257.} Elle le fut de la manière qu'on le voit dans l'acte publié à Barcelone par le roi d'Arragon, au mois de juillet.

On expose d'abord dans cet acte les prétentions du roi de France sur les comtés de Barcelone, d'Urgel, de Roussillon, de Cerdagne, de Girone, d'Aufone, & sur toutes leurs dépendances. En second lieu, les prétentions du roi d'Arragon sur Carcassone, Albi, Toulouse & autres places ci-dessus nommées, & sur toutes leurs dépendances. Ensuite il est déclaré que le roi de France, par accord fait avec le roi d'Arragon, renonce, pour lui & pour tous ses successeurs, à tous les droits qu'il a pu & qu'il pourroit désormais prétendre sur tous les pays nommés dans le premier article.

D'autre part, le roi d'Arragon renonce, en faveur de Louis & de ses

1257. successeurs, à tous les droits qu'il pourroit avoir sur les pays désignés dans le second article ; & à tous ceux généralement qui avoient été possédés, soit en seigneuries, soit en domaines, par Raymond, dernier comte de Toulouse. Ce traité ayant été ratifié à Barcelone, le roi d'Arragon renonça encore, en faveur de la reine de France, & de celui de ses enfans qu'elle jugeroit à propos, à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur les comtés de Provence & de Forcalquier, aussi-bien que sur les villes d'Arles, d'Avignon & de Marseille.

En cette même année, & au même lieu, fut arrêté le mariage de Philippe, second fils de France, avec Isabelle, fille du roi d'Arragon. Mais ce mariage, à cause de l'âge du prince & de la princesse, ne s'accomplit que quelques années après, c'est-à-dire, l'an 1262.

Ce traité fut très-avantageux à la France, qui n'y céda que des droits qu'il lui étoit impossible de faire valoir, sur des pays situés au-delà des Pyrénées, pour demeurer en possession d'un grand nombre de villes & de domaines très-considérables, sans craindre désormais aucune contestation. Les rois d'Arragon firent néanmoins dans la suite des tentatives pour se relever de cet accord, mais ce fut toujours en vain.

1258.

1259.

Une autre négociation, commencée dans le même tems avec l'Angleterre, mais qui ne fut terminée que l'année suivante, excita de plus grandes rumeurs. On peut dire que ce fut proprement l'ouvrage du roi. Les gens de son conseil n'oublierent rien pour l'en détourner. Ce que la noblesse avoit de mieux intentionné pour la gloire de la nation, s'y opposa, tout fut inutile. *C'est la seule fois, dit Mézerai, qu'il*

Traité de
paix avec le
roid'Angle-
terre.

lui arriva de chocquer la volonté de ses
1259. *barons.*

Depuis plus de cinquante ans qu'on étoit en guerre avec les Anglois , on n'avoit pu faire de paix , les uns demandant trop , les autres n'offrant pas assez. Henri cependant ne désespéroit pas de recouvrer , par la négociation , ce que son pere avoit perdu par sa félonie. C'étoit ce qui l'avoit amené à Paris , & l'y avoit fait prodiguer caresses & présens pour gagner les confidens de Louis ; mais s'il avoit remarqué beaucoup de bonne volonté , il s'apperçut en même tems , dit son historien , qu'elle étoit moins forte que la crainte du baronage. Peu rebuté de cette tentative , il essaya de se faire mettre sur la liste de ceux à qui le roi faisoit faire des restitutions : la réponse ne fut pas favorable. * Tout récemment encore , il venoit d'envoyer le comte de Leycester , son beau-frere ,

*Matth. Paris, p. 955,
958.

avec plusieurs autres grands seigneurs d'Angleterre, pour réclamer les provinces tant de fois demandées. Ils osèrent représenter, que la trêve étant sur le point de finir, la restitution des domaines confisqués étoit le seul moyen d'éviter une guerre funeste aux deux nations; qu'il étoit contre la justice de punir, sur le fils, les fautes du pere; que cette faute, en un mot, quelque grande qu'elle pût être, étoit assez expiée par une si longue privation de tant de riches possessions. Les ambassadeurs étoient accompagnés de ceux de Richard, frere de Henri, nouveau roi des Romains, qui, de son côté, redemandoit le Poitou, qui lui avoit été donné en apanage, trente ans auparavant. Louis les reçut tous avec bonté; mais les princes, les freres, les seigneurs de la cour, le peuple même, ne leur témoignoit qu'indignation & mépris. Désespérés des sar-

1259. casmes dont on ne cessoit de les acca-
bler en toutes rencontres, peu satis-
faits d'ailleurs de la réponse du monar-
que, qui sans leur dire rien de positif,
remit l'affaire au Parlement, qu'il de-
voit convoquer au carême lors prochain;
ils ne virent d'autre parti à prendre,
que de retourner porter à leur maî-
tre de si tristes nouvelles; mais en par-
tant, ils laisserent à Paris l'abbé de West-
minster pour continuer la négociation.
Pendant que l'abbé de Westminster en
étoit occupé, les grands seigneurs d'An-
gleterre, bien plus jaloux encore de
leurs privilèges & de leurs prérogati-
ves, qu'ils n'étoient chagrins de la puis-
sance du roi de France, étoient fort
brouillés avec leur roi; & comme ils
appréhendoient que saint Louis, en
cas de division, ne prît, contr'eux, le
parti de Henri, ils députerent au mo-
narque François quelques-uns de leur
corps, avant l'assemblée du Parlement

qu'ils devoient tenir à Oxfort , pour le
 le prier de ne se point mêler des af- 1259.
 faires d'Angleterre , l'assurant que tout
 leur but , en ce parlement , étoit de
 réformer les abus qui s'étoient glissés
 dans le gouvernement , & qu'il ne s'y
 feroit rien que pour le bien commun
 du royaume , & pour la tranquillité de
 l'Europe. On ne fait point la réponse
 que fit le roi ; mais il paroît qu'alors
 il ne voulut point entrer dans ces dé-
 mêlés.

Il s'agissoit , dans ce parlement , sur-
 tout de deux choses. La première ,
 de remettre en vigueur toutes les loix
 contenues dans la fameuse grande char-
 tre ; & la seconde , d'obliger Henri à
 faire sortir d'Angleterre les Poitevins.
 On désignoit par ce nom les quatre fils
 du comte de la Marche * , qui étoient

* On a parlé ci-devant de lui. Voir ce qui
 en a été dit , tom. 1 , p. 183 & suivantes.

1259.

freres du roi d'Angleterre ; Isabelle d'Angoulême, sa mere, après la mort de Jean-sans-terre, son mari, pere de Henri, s'étant remariée à ce comte : ces quatre seigneurs avoient passé en Angleterre, où le roi les avoit comblés de bienfaits : leur grand crédit avoit donné de l'ombrage aux Anglois. Ils furent forcés de remettre leurs châteaux entre les mains du parlement, & de repasser dans leur pays, avec tous les François & les autres étrangers qu'ils avoient attirés en grand nombre. Pour les empêcher d'amener des troupes de France, où ils possédoient beaucoup de terres, la noblesse Angloise se saisit de tous les ports, & après s'être confédérée, elle marcha en armes à Oxford, pour y tenir le parlement.

Comme ce parti étoit le plus fort, & que le roi n'avoit dans ses intérêts que ces quatre seigneurs, Richard son frere, & peu d'autres, ils le contrai-

gnirent , & le prince Richard son fils , 1259.
à jurer de nouveau l'observation de la
grande chartre , & à consentir au dé-
part des seigneurs de la Marche. Ceux-
ci furent contraints d'obéir. Ils s'em-
barquerent pour repasser en France , &
ils eurent le chagrin de se voir enle-
ver une très-grosse somme d'argent ,
qu'ils espiroient emporter d'Angleter-
re , & qui fut confisquée , afin de l'em-
ployer pour le bien du Royaume , se-
lon que le parlement le jugeroit à pro-
pos. Ils aborderent à Boulogne , d'où
ils envoyèrent demander au roi la per-
mission de passer par la France , pour
se retirer sur leurs terres. Elle leur fut
refusée d'abord , à l'instance de la reine
Marguerite , qui les haïssoit , parce
qu'ils en avoient très mal usé envers la
reine d'Angleterre sa sœur , dans le
tems qu'ils avoient été à la cour de
Henri. Ils obtinrent néanmoins , quel-
que temps après , des passe-ports , par

1259. la compassion que le roi eut de leur malheur. Henri, ayant satisfait son parlement, en consentant au départ des seigneurs de la Marche, reprit sa négociation avec le roi de France, dont l'abbé de Westminster étoit chargé.

On ignore quels ressorts le prélat Anglois put faire jouer pour y réussir; tout ce qu'on fait, c'est que son séjour à Paris fut très-avantageux au monarque Anglois. Bientôt le comte de Leicester revint en France, accompagné de Pierre de Savole, du grand justicier d'Irlande, Hugues Bigol : & tout fut réglé en peu de temps, sans qu'il parût autre chose d'une négociation si épineuse, que beaucoup de courses & de voyages de part & d'autre.

Traité de
Louis avec
le roi d'An-
gleterre.

Louis, par ce traité, déclare, 1^o qu'il cède au roi d'Angleterre ses droits sur le Limousin, le Périgord, le Querci, l'Agénois, & la partie de la Saintonge, qui est entre la Charente & la Garonne;

mais

mais avec la réserve de l'hommage des princes, ses freres, si toutefois 1259.
 Henri peut prouver, devant des arbitres dont on conviendra, qu'il a de justes prétentions sur la terre que le comte de Poitiers tient dans le Querci du chef de sa femme : 2° Qu'il s'oblige, en cas que l'Agénois ne revienne pas à la couronne, d'en donner la valeur en argent, & cependant d'en payer le revenu, qui fut estimé dans la suite à trois mille sept cens vingt livres : 3° Qu'il n'inquiétera point le monarque Anglois sur tout le passé, comme d'avoir manqué à rendre les hommages, à faire les services, à payer certains droits & autres charges semblables : 4° Qu'il donnera & livrera au roi Henri la somme nécessaire pour entretenir, pendant deux ans, cinq cens chevaliers, que le prince Anglois devoit mener à la suite de Louis, contre *les mécréans & ennemis de la foi : ce*

1250. qu'il n'accomplit pas , dit un auteur contemporain * , quoiqu'il eût reçu ce paiement évalué à cent trente-quatre mille livres.

* Joinville,
pag. 371 &
372.

Henri , de son côté , pour reconnoître tous ces avantages , 1^o Renonce , tant pour lui que pour ses successeurs , à tous les droits qu'il prétendoit sur le duché de Normandie , sur les comtés d'Anjou , du Maine , de Touraine , de Poitou , & sur-tout ce que ses peres pouvoient avoir possédé , terre ou île en-deçà de la mer , excepté les choses spécifiées dans les précédens articles. 2^o S'oblige de faire hommage de tout ce qu'on lui rend , comme aussi de Bayonne , de Bordeaux , de toute la Guyenne , & à tenir ces grands fiefs du roi & de ses successeurs , comme pair de France & duc d'Aquitaine. 3^o Déclare qu'il se soumet au jugement de la cour de France , non-seulement pour les différends qui s'élèveront sur

l'exécution du traité, mais pour ceux même qui naissent entre lui & ses su-
 jets de France. On a vu en effet cette
 même cour décider trois ans après,
 que les Gascons n'étoient point obligés
 de rendre leurs hommages en Angle-
 terre, mais seulement dans l'étendue
 de leur province. On avoit même
 réglé la maniere dont on citeroit les
 rois d'Angleterre, lorsqu'on seroit
 obligé de le faire.

Le traité fut juré de bonne-foi,
 d'abord au nom de Henri par ses Am-
 bassadeurs, ensuite au nom de Louis,
 par le comte d'Eu & le sire de Nesle.
 Le roi voulut qu'il fût souscrit par les
 deux princes Louis & Philippe, ses
 fils aînés : mais en même-tems il dé-
 clara que son intention n'étoit point de
 se dessaisir, qu'il n'eût reçu l'hommage
 & la ratification du monarque Anglois.
 La trêve fut donc continuée jusqu'au
 28 avril de l'année suivante ; & cepen-

1259. dant l'acte fut mis en dépôt au Temple ;
sous les sceaux des archevêques de
Rouen & de Tarentaise.

Telles sont les conditions de cette fameuse paix, si long-temps désirée , si peu espérée de part & d'autre. On a remarqué (chose assez ordinaire) qu'agréable aux deux rois , elle déplut également aux deux nations.

Il seroit inutile de rapporter ici les réflexions politiques que nous ont débitées leurs historiens sur ce fameux traité. Guidés par la prévention, dont ils sont naturellement affectés chacun pour leur pays, ils ont peut-être aussi mal raisonné les uns que les autres.

Les François ont blâmé leur prince d'avoir , au préjudice des véritables intérêts de son Etat, traité si favorablement le roi d'Angleterre. On lui rendroit , sans doute, plus de justice, si l'on réfléchissoit sérieusement sur la droiture de ses intentions. « Je fais

» bien , disoit-il aux gens de son conseil , ~~_____~~
 » suivant le rapport de Joinville * , que 1250.
 » le roi d'Angleterre n'a point de droit * Joinville,
 » à la terre que je lui laisse , son pere pag. 14.
 » l'a perdue par jugement ; mais nous
 » sommes beaux-freres : nos enfans sont
 » cousins germains : je veux établir la
 » paix & l'union entre les deux royau-
 » mes : j'y trouve d'ailleurs un avan-
 » tage , qui est d'avoir un roi pour
 » vassal. Henri est à présent mon hom-
 » me , ce qu'il n'étoit pas auparavant » .

Voilà , sans doute , ce qui le détermina :
 peut-être aussi les événemens toujours
 incertains de la guerre , l'horreur de
 voir répandre le sang chrétien , le desir
 de procurer à ses peuples une paix
 durable , enfin la délicatesse de sa con-
 science , qui lui laissoit toujours quel-
 ques scrupules sur la justice de la confis-
 cation faite par son ayeul des domaines
 du pere de Henri , qui avoit peut-être

~~_____~~ été trop rigoureuse , y eurent beaucoup
1259. de part.

Les Anglois se plaignoient que leur roi , pour si peu de chose , eût renoncé à des prétentions qui leur paroissent si légitimes. On sembloit , à la vérité , lui rendre cinq provinces ; mais après un sérieux examen , on ne trouvoit que quelques domaines honorifiques peu utiles. Déjà même il en possédoit une partie , comme Royan en Saintonge , & Bergerac dans le haut Périgord : le reste ne regardoit proprement que le ressort. Le Périgord avoit son comte , & le Limousin son vicomte. L'Agénois ne pouvoit manquer de revenir à sa maison , si la comtesse de Poitiers mouroit sans enfans ; elle le tenoit de son ayeule , à qui le roi Richard l'avoit donné en dot ; enfin le peu qu'on lui abandonnoit dans le Querci , ne lui étoit accordé qu'à condition qu'il prouveroit qu'il faisoit partie de cette même dot. Louis

d'ailleurs se réservoit sur les provinces _____
 cédées la régale pour les évêchés, la 1259.
 garde des abbayes, & l'hommage, tant
 de ses freres, s'ils y possédoient quel-
 ques fiefs, que de ceux que ses prédé-
 cesseurs & lui s'étoient obligés de ne
 point laisser tomber sous la puissance de
 l'Angleterre. Quelle proportion d'une
 cession si limitée, avec le sacrifice pur
 & simple de cinq belles provinces, qui
 réunies pouvoient former un puissant
 royaume! Henri devoit-il acheter si cher
 l'honneur d'être vassal de la France? Il
 paroît que les Anglois connoissoient
 mieux que les François les avantages
 qui revenoient à Louis par ce traité;
 & je crois que ceux-ci avoient tort de
 blâmer leur prince de l'avoir fait.

Cependant le roi d'Angleterre vint
 à Paris pour consommer entièrement
 ce fameux traité : il y fut reçu avec les
 plus grands honneurs. D'abord il logea
 au Palais, où il fut traité pendant quel-

1250. ques jours avec toute la magnificence possible. Il se retira ensuite à l'abbaye de S. Denis, où il demeura un mois entier. Louis l'alloit voir souvent, & lui faisoit fournir avec abondance tout ce qui lui étoit nécessaire. Henri, pour ne lui pas céder en générosité, combloit de présens l'abbaye, où l'on voit encore un vase d'or de sa libéralité. Enfin toutes les difficultés étant levées, le traité fut ratifié par les deux rois. Alors, pour en commencer l'exécution, le monarque Anglois, en présence de l'une & de l'autre cour, fit hommage-lige au roi pour toutes les terres qu'il possédoit en France : hommage qui emportoit serment de fidélité, ce qui le distinguoit du simple, toujours conçu en termes généraux. Les rois Anglois ont fait de vains efforts dans la suite pour réduire leur dépendance à ce dernier : il fut réglé sous Philippe-le-Bel, que le roi d'Angleterre à genoux,

ayant les mains en celles du roi de France, on lui diroit : *Vous devenez* 1260.
homme-lige du roi, monsieur, qui cy-est, & lui promettez foi & loyauté porter :
 à quoi il devoit répondre, *voire, c'est-à-dire, oui.*

Tout étoit fini, & rien n'exigeoit de Henri un plus long séjour en France. Il se préparoit à se rembarquer, lorsque son départ fut retardé par un malheur qui affligea tout le royaume. Le fils aîné du roi, nommé Louis comme lui, tomba malade, & mourut âgé de seize ans, regretté de tous ceux qui le connoissoient. C'étoit un prince aimable, qui joignoit aux agrémens de la figure toutes les beautés de l'ame ; doux, affable, libéral, & dont toutes les inclinations se portoient au bien. Plus occupé du bonheur des peuples, que de sa propre élévation, l'éclat du trône auquel il étoit destiné ne fut point capable de l'éblouir. Il s'opposa avec ar-

Mort de
 Louis, fils
 aîné du
 roi.

~~1260.~~ leur à la retraite d'un roi qui faisoit la
 1260. félicité publique : c'est la seule occasion
 où il fit paroître quelque vivacité.

* Duch.
 tom. 3.
 pag. 442. *Agréable à Dieu & aux hommes* *, la
 France avoit mis en lui toutes ses espé-
 rances, & la Religion le regardoit com-
 me son plus ferme appui. Elevé sous les
 yeux d'un pere ennemi de toute diffi-
 mulation, il avoit reçu dès sa plus tendre
 enfance des idées claires & distinctes
 sur les obligations de l'état auquel sa
 naissance le destinoit. « *Beau fils*, lui
 » disoit le S. Roi dans une grande ma-
 » ladie qu'il eut à Fontainebleau *, je
 » te prie que tu te fasses aimer du peuple
 » de ton royaume ; car vraiment j'ai-
 » merois mieux qu'un Ecoffois vînt
 » d'Ecosse, ou quelque autre lointain
 » étranger, qui gouvernât bien & loyau-
 » ment, que tu te gouvernasses mal à
 » point & en reproche ». Le jeune
 prince mourut avec tous les sentimens
 de piété que le religieux monarque lui

* Joinville,
 pag. 4.

avoit inspirés. On conduisit son corps à S. Denis, & de-là à Royaumont, où il fut inhumé. Le convoi se fit avec une magnificence extraordinaire : le roi d'Angleterre lui-même voulut porter quelque temps le cercueil. Tous les barons François & Anglois le porterent à son exemple, les uns après les autres. Louis touché de cette marque de tendresse & de respect, retint à Paris Henri pendant tout le carême, & le reconduisit jusqu'à S. Omer, où ils passerent les fêtes de Pâques, & se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre.

Après deux ans & demi que le Roi employa à faire divers voyages dans son royaume, à des fondations de maisons religieuses & hôpitaux, & à faire plusieurs ordonnances utiles à l'Etat, il voulut accomplir le mariage de Philippe son fils aîné, héritier présomptif de la couronne, avec Isabelle infante d'Aragon. Le roi s'étoit rendu à Clermont

 1260.

 1261.

1262.

Mariage de
Philippe,
fils aîné du
roi.

1262. en Auvergne, accompagné de presque toute la noblesse de France, qui par attachement autant que par devoir, avoit voulu se trouver à la célébration de ce mariage. Mais la nouvelle du traité que le roi d'Arragon avoit fait avec Mainfroi fils naturel de l'empereur Frédéric II, pensa rompre une alliance si avantageuse pour l'infante. Louis venoit d'en être informé; il protesta qu'il ne souffriroit jamais que son fils épousât une princesse dont le pere avoit des liaisons si étroites avec le plus mortel ennemi de l'Eglise & des papes. On ne peut exprimer l'étonnement & l'embarras des deux cours : on connoissoit le caractère du monarque, on craignoit que rien ne pût l'ébranler. L'Arragonois sur-tout désespéré d'un si fâcheux contre-temps, cherchoit tous les tempéramens imaginables : il eut enfin le bonheur d'en trouver un, qui satisfit pleinement. Il déclara par un

acte authentique , qu'en mariant son 1262.
 fils avec la fille de Mainfroi , il ne prétendoit prendre aucun engagement contraire aux intérêts de l'église Romaine , ni déroger ou préjudicier en rien à l'alliance qu'il venoit de contracter avec la France. Ainsi les noces se firent avec l'applaudissement des deux nations , qui s'efforcèrent à l'envi de se distinguer par leur magnificence. On fixa d'abord le douaire d'Isabelle à quinze cens livres de rente : on l'augmenta dans la suite , lorsque Philippe parvint à la couronne ; il fut de six mille livres. Jacques , fidèle à sa parole , n'entreprit rien par la suite en faveur de Mainfroi.

Les fêtes que Louis fut obligé de donner en cette occasion , ne diminuèrent rien de son application aux affaires de l'Etat. Il savoit trouver le moyen de satisfaire à tout ; ménageoit ses momens avec une prudente écono-

1262. mie, & souvent reprenoit sur son sommeil ceux qu'un devoir indispensable lui avoit fait perdre en divertissemens.

* Duch.
tom. 3,
pag. 554. On lui disoit un jour *, qu'il donnoit trop de tems à ses œuvres de piété.

« Les hommes sont étranges, répon-
» dit-il avec douceur, on me fait un
» crime de mon assiduité à la priere:
» on ne diroit mot si j'employois les
» heures que j'y passe, à jouer aux
» jeux de hasard, à courir la bête fauve,
» ou à chasser aux oiseaux ».

La police sur-tout & le commerce sembloient l'occuper tout entier. Il s'attacha d'abord à punir les crimes nuisibles à la société, tels que l'usure, l'altération des monnoies, les ventes à faux poids, & toute espece de monopole. Comme il avoit besoin d'être soulagé dans ces pénibles fonctions, il chercha long-temps, disent les historiens du tems, *un grand sage homme* pour le mettre à la tête de la justice & police, qu'il vouloit établir

sur-tout à Paris. C'étoient anciennement les comtes de chaque province qui 1262.
 avoient l'adminiftration de la juftice ,
 de la police , des finances : les vicomtes
 en leur abfence exerçoient les mêmes
 fonctions. Hugues Capet , parvenu à la
 couronne , fupprima ces deux titres
 pour le comté de Paris , & leur fubfti-
 tua celui de prévôt , avec les mêmes
 prérogatives. Ce nouvel officier , outre
 le commandement fur la milice , admi-
 niftroit encore la juftice : c'étoit lui
 feul qui la rendoit à Paris, dans ces an-
 cien tems où le Parlement n'étoit pas
 encore rendu fédentaire. Mais cette im-
 portante place étant devenue vénale ;
 plus elle donnoit de pouvoir , plus elle
 occasionnoit d'injuftices. Louis, pour re-
 médier à ces abus , défendit la vénalité
 d'un emploi qui demandoit le plus par-
 fait défintéreflement ; & il eut la fatis-
 faction de trouver un homme qui avoit
 autant de lumieres que d'intégrité. Ce

1262. fut Etienne Boilève, originaire d'Anjou, chevalier, noble *de parage*, c'est-à-dire de race. Louis lui donna la place de prévôt de Paris. C'étoit un homme de grande considération, tant à la cour qu'à l'armée : car ayant été fait prisonnier à Damiette, sa rançon fut mise à deux cens livres d'or, somme alors considérable. Comme Boilève étoit seul juge civil, criminel & de police, il fit rigoureusement punir les malfaiteurs, brigands, filoux, & autres fainéans de la société, qui vivent à ses dépens. Ensuite il rangea tous les marchands & artisans en différens corps de communautés, dresse leurs premiers statuts, & leur donna des réglemens si sages, qu'on n'a eu qu'à les copier ou à les imiter dans tous ceux qu'on a faits depuis pour la discipline des diverses & nouvelles communautés de commerce.

Les mœurs, objet si digne de l'attention des rois, quelquefois trop né-

gligé, eurent toujours la première part aux soins de S. Louis. Tout ce qui resentoit la licence étoit pros crit sous diverses peines : les spectacles étoient permis, mais ce qui pouvoit causer quelque scandale en étoit sévèrement banni.

1262.

On vit sous son regne des écrits sur la Religion, des ouvrages philosophiques, des poëmes, des romans : mais on n'y voyoit rien qui respirât la sédition, l'impiété, le matérialisme, le fanatisme, le libertinage. D'abord il avoit chassé les femmes de mauvaise vie tant des villes que des villages : convaincu ensuite de la maxime de S. Thomas, que ceux qui gouvernent sont quelquefois obligés de souffrir un moindre mal pour en éviter un plus grand, il prit le parti de les tolérer ; mais pour les faire connoître & les couvrir d'ignominie, il déterminâ jusqu'aux habits qu'elles devoient porter, fixa l'heure de leur

retraite , & désigna certaines rues & 1262. certains quartiers pour leur demeure. La pudeur , si naturelle au sexe , vint au secours des loix ; plusieurs eurent honte d'un genre de vie qui les notoit de tant d'infamie. Un grand nombre se convertirent , & se retirèrent dans une maison de filles pénitentes , qui étoit où l'on a vu depuis l'hôtel de Soissons.

On a parlé de son attention pour la sûreté des grands chemins ; il voulut encore y joindre la commodité. S'il n'eut pas le bonheur de les porter à ce point de perfection où nous les voyons aujourd'hui , il eut du moins la gloire de les avoir rendu plus praticables qu'ils n'avoient été sous ses prédécesseurs. Souvent il envoyoit des commissaires pour veiller à ce que les rivières fussent navigables. Enfin rien n'étoit oublié , ni pour les réglemens , ni pour l'exécution , qui est encore plus essentielle.

Tant de soins, en établissant l'ordre 1262.
 dans l'Etat, en assuroient la tranquillité;
 ils répandirent l'abondance dans le
 royaume. C'est peu dire, ils augmen-
 terent les revenus de la couronne; ce
 qu'on peut regarder comme un chef-
 d'œuvre de politique. Ce ne fut pas, en
 effet, par les impositions extraordinaires
 que le monarque s'enrichit; on ne les
 connoissoit presque pas dans ces anciens
 temps. Alors la richesse de nos rois,
 comme celle des seigneurs, ne con-
 sistoit qu'en terres, en redevances, en
 confiscations, en péages, tant pour la
 sortie que pour l'entrée des marchan-
 dises. On les voyoit, à la vérité, quelque-
 fois exiger des décimes sur le clergé;
 d'autres fois lever une espee. de taille
 sur les peuples de leurs domaines: mais
 Louis, persuadé que ce qui est à charge
 aux sujets, ne peut être avantageux au
 prince, loin de passer les bornes, fut

1262. toujours en garde contre les vexations nuisibles à l'Etat.

Cette sage conduite repeupla la France, que les désordres des regnes précédens avoient rendue presque déserte. On venoit de tous côtés chercher ce qu'on ne trouvoit pas ailleurs, l'aisance, la justice & la paix. Le commerce reprit une nouvelle vie, rien ne demeuroit inutile; chacun faisoit valoir ce qu'il possédoit. « Finalement,

* Joinville,
pag. 124.

» dit Joinville *, le royaume se multiplia tellement pour la bonne droiture qu'on y voyoit regner, que le domaine, censif, rentes & revenus du roi, croissoient tous les ans de moitié. »

1263.

Ce prince, ennemi de toute violence, étoit prêt à sacrifier ses droits, lorsqu'il y avoit l'ombre de doute. C'est ainsi que dans un parlement on le vit ordonner qu'un banni de Soissons, à qui il avoit fait grace, ne

laisseroit pas de garder son ban , parce que les habitans de cette ville lui re-
montrèrent que c'étoit donner atteinte
à leurs privilèges. On admira la même
modération lorsque dans un autre
parlement , il fut décidé qu'il ne lui
appartenoit pas , pendant la vacance
du siège de Bayeux , de conférer les
bénéfices de l'église du Saint-Sépulchre
de Caen : aussi-tôt il révoqua la nom-
mination qu'il avoit déjà faite à une de
ces prébendes. Rare exemple , qui
apprend aux rois que l'autorité doit
toujours céder quand la justice paroît.

1263.

Mais l'héroïsme de cette inflexible
droiture éclata sur-tout dans une af-
faire qu'il eut avec l'Evêque d'Auxerre.
On avoit mis par ses ordres sur le pont
de cette ville , quelques poteaux où
l'on avoit arboré les fleurs-de-lis : le
prélat les fit arracher de son autorité
privée. C'étoit un attentat contre les
loix , qui défendent de se faire justice

1263. à soi-même. Louis cependant avoit
 1263., entrepris sur les droits : cette raison
 fut suffisante pour lui faire pardonner
 ce qu'il y avoit d'irrégulier dans le
 procédé de l'évêque. C'est cet amour
 inviolable de l'ordre , qui lui mérita
 l'estime , la confiance & le respect de
 toute l'Europe. L'Angleterre lui en
 donna une preuve bien glorieuse , en
 le choisissant pour arbitre de ses diffé-
 rends : heureuse si elle s'en fût rapportée
 à son jugement ! Ce trait d'histoire
 exige quelque détail.

Il y avoit plusieurs années que les
 barons d'Angleterre , irrités des pro-
 digalités de leur roi , l'avoient obligé
 de jurer à Oxford l'observation de la
 grande chartre , que les uns regardent
 comme le frein , les autres comme
 l'anéantissement de l'autorité royale.
 Henri menacé secrètement d'une pri-
 son perpétuelle , fit plus encore : non-
 seulement il soucrivit à l'éloignement

de ses quatre freres , les seigneurs de la Marche , en qui il avoit mis toute sa confiance * , mais même il avoit consenti que l'on choisît vingt-quatre seigneurs pour travailler à la réforme du gouvernement ; que ce qui seroit déterminé dans ce conseil , à la pluralité des voix , fût inviolablement exécuté ; qu'on remît entre leurs mains tous les châteaux & toutes les places fortes du royaume , pour en confier la garde à qui ils jugeroient à propos ; enfin qu'ils nommassent chaque année les justiciers , les chanceliers & les autres principaux officiers de l'Etat. C'étoit proprement le mettre en tutèle , & ne lui laisser que le nom de roi : terribles pronostics * de ce que ses successeurs auroient à craindre des Communes , s'il est vrai , comme on l'assure , que c'est ici la première fois qu'elles ont été admises dans le parlement d'Angleterre. Du moins est-il

1263.

* Mathieu
Paris.
Math.
Westm.
Kuiglon.

* Rap.
Theyr. liv.
2 , p. 473.

1263. certain que le monarque demeura alors à la discrétion de ses barons , dont le plus accrédité étoit le comte de Leycester , François de naissance , beau-frere de Henri par son mariage avec la comtesse du Perche , digne fils du fameux Simon de Montfort , par cette inflexibilité de caractère que rien ne peut détourner d'un premier dessein. Bientôt les ligüés se virent maîtres de toutes les villes du royaume , & de la capitale même , dont les principaux bourgeois signerent l'acte d'adjonction. Le roi des Romains, Richard , frere du monarque , fut aussi contraint de jurer , tant pour lui que pour ses descendans , d'observer les arrêtés *que le nouveau conseil du roi avoit faits pour la gloire de Dieu & le bien de l'Etat.*

L'infortuné Henri , dépouillé de son autorité , se voyoit forcé d'approuver tout ce qu'il plaisoit aux vingt-quatre.
Dans

Dans cette extrémité , il se jetta dans la tour de Londres , s'y fortifia , & se 1263.
 servit de l'argent qu'il avoit amassé
 depuis long-tems , pour regagner les
 bourgeois & pour y lever des soldats.
 Un jour qu'il étoit sorti pour aller se
 promener sur la Tamise , une tempête
 qui s'éleva tout-à-coup , l'obligea de se
 faire mettre à terre au lieu le plus
 prochain. Il se trouva par hasard que
 c'étoit précisément à l'hôtel du comte
 de Leycester , qui le reçut à la des-
 cente du bateau , & lui dit , pour le
 rassurer , qu'il n'y avoit rien à craindre ,
 puisque l'orage étoit déjà passé. *Non ,*
non , lui répondit le monarque en ju-
 rant , *la tempête n'est point passée ; &*
je n'en vois point que je doive craindre
plus que vous. Il avoit écrit au Pape ,
 pour le prier de l'absoudre du serment
 fait à Oxford ; il l'obtint d'autant plus
 aisément , que depuis la réforme , les
 Italiens ne touchoient plus rien des bé-

~~1263.~~ néfices qu'ils avoient en Angleterre.

1263. Aussi-tôt il assemble un parlement, qu'il ouvre & ferme tout - à - la - fois par cette déclaration : « qu'il ne se croyoit » plus obligé de tenir sa parole, puisqu'on n'exécutoit point ce qu'on lui avoit promis; qu'au lieu des trésors qui devoient remplir son épargne, » il se trouvoit seul dans l'indigence, » tandis que les vingt-quatre épuisoient » l'Etat pour s'enrichir; qu'il étoit tems » qu'il reprît le personnage de roi, & » que ses sujets rentrassent dans le devoir; qu'il ne les avoit mandés que » pour leur donner le choix de l'obéissance ou de la guerre ». C'étoit parler véritablement en roi : mais pour soutenir cette démarche, il falloit de la fermeté. Henri étoit le plus foible de tous les hommes. Ce discours néanmoins parut pour le moment produire un bon effet : toute l'assemblée donna les mains à la révo-

cation du *convenant* , c'est ainsi qu'on appel
loit l'arrêté d'Oxford. Le seul ^{1263.}
 comte de Leycester osa tenir ferme ;
 & bientôt fut regagner la plus grande
 partie des barons. Si l'on en croit ses
 panégyristes , *ce fut la dignité inviola-*
ble du serment qui le rendit inflexible :
 ce qui leur fournit la matiere d'un
 grand éloge. Mais un serment contraire
 à la loi peut-il jamais obliger ? Celui
 que Leycester avoit fait autrefois , en
 prêtant foi & hommage à son roi ,
 étoit-il moins sacré que celui qu'il avoit
 fait en se soustrayant à l'obéissance ?

Tout sembloit disposé à la guerre.
 Ce n'étoit par-tout qu'assemblées tu-
 multueuses , la plupart contraires aux
 intérêts du prince. On courut enfin aux
 armes de tous côtés ; & de part &
 d'autre on ne s'occupa que des moyens
 de se surprendre. Henri manqua d'être
 pris dans Winchester. Edouard son
 fils , qui d'abord , sans qu'on sache



1263. pourquoi , prit le parti des ligués , qu'ensuite il abandonna de même , fut arrêté à Kingston , & forcé de livrer Windsor , d'où il étoit sorti imprudemment. Le comte de Leycester se trouva lui-même dans un grand embarras en un fauxbourg de Londres , & seroit infailliblement tombé au pouvoir du roi , si les bourgeois , après avoir forcé les portes du pont , ne lui eussent facilité sa retraite dans la ville , où l'on tendit aussi-tôt les chaînes. Alors les barons ne ménagerent plus rien , renouvelèrent leurs sermens avec les plus horribles exécutions , & se firent couper les cheveux pour se reconnoître. On n'entendoit parmi le peuple que ces discours séditieux :
 « qu'ils ne vouloient point d'un roi
 » esclave du pape & vassal de la France ;
 » qu'ils sauroient bien se conduire sans
 » lui ; qu'il pouvoit aller gouverner sa
 » Guyenne , & rendre fidèlement au

« monarque François le service qu'il ~~lui~~
 « lui avoit juré ». Insolences trop or- 1263.
 dinaires à la populace , sur-tout en
 Angleterre.

Quelques gens sages des deux partis Louis est
 chercherent différentes voies de con- choisi pour
 ciliation , mais toujours inutilement. arbitre en-
 tre le roi &
 On étoit convenu que toute la cour, les barons
 d'Angle-
 terre,
 & les principaux ligés se trouveroient
 à Boulogne , pour y discuter leurs pré-
 tentions réciproques devant le saint roi
 Louis. On s'y rendit en effet de part &
 d'autre ; on disputa beaucoup , on ne
 conclut rien. On proposa enfin de s'en
 remettre à l'arbitrage du monarque
 François, & de se soumettre sans res-
 triction à ce qu'il ordonneroit. Henri
 l'accepta sans peine , les barons avec
 répugnance , ne voulant point d'un roi
 pour juge , dans une cause qui sem-
 bloit être celle de tous les rois. Tout
 le monde cependant y consentit , &
 des deux côtés , on s'engagea par de

1263. grands sermens & par des actes solem-
nels. Le prince Anglois, dans son com-
promis, daté de Windsor, où l'on voit
les sceaux d'Edouard son fils aîné, de
Henri d'Allemagne son neveu, & de
trente autres seigneurs, tant étrangers
que regnicoles, jure sur son ame, en
touchant les saints évangiles, qu'il ob-
servera fidèlement ce que le roi de
France décidera sur les statuts d'Ox-
ford. Les barons (c'étoient les évêques
de Londres & de Worchester, Simon
de Montfort, comte de Leycester,
trois de ses fils, & dix-huit autres sei-
gneurs) promettent la même chose &
de la même maniere, s'obligeant, sous
les sermens les plus sacrés, à exécuter
de bonne-foi ce qui sera ordonné. On
n'y met qu'une condition, c'est que
le différend sera jugé avant la Pente-
côte.

1264. Louis voulut bien se charger de l'ar-
bitrage, & convoqua l'assemblée dans

la ville d'Amiens. Le roi & la reine ~~se rendirent~~ d'Angleterre s'y rendirent au jour marqué, & les barons y envoyèrent leurs députés. L'affaire fut agitée de part & d'autre avec beaucoup de force, le droit primitif des peuples mûrement pesé, le pouvoir transféré aux souverains par la société, scrupuleusement examiné. On exposa en faveur des sujets qu'en se donnant aux rois, ils n'avoient cherché qu'à posséder leurs biens & leur vie dans une parfaite sécurité, non à les exposer en proie à la cupidité ou à l'ambition; qu'un état policé n'étoit point un composé d'esclaves qu'on ne dût consulter sur rien, dont on pût prodiguer arbitrairement le sang & les trésors; enfin que les articles d'Oxford n'étoient qu'une interprétation, ou plutôt une suite naturelle des loix du royaume.

Matth.
Paris, pag.
992.

On démontra d'un autre côté, que la dignité des rois n'est, ni un vain

~~Observation~~ titre, ni un nom de théâtre & sans
2264. effet; que chargés de veiller au bonheur, à la défense & à la gloire de la société, il est de la dernière conséquence, que leurs ordres soient inviolablement exécutés en tout ce qui a rapport à ces objets si importants; que leurs droits ne sont pas moins sacrés que ceux de l'état qu'ils gouvernent; que la qualité de législateur, toujours inséparable de la souveraineté, ne leur laisse d'autre juge de leurs actions, que celui d'où émane toute puissance; en un mot que le *convenant* d'Oxford étoit une infraction formelle aux loix, un traité monstrueux, incapable de lier, quand même il auroit été libre.

Louis, pleinement instruit de la nature des articles contestés, sensiblement touché des maux qui en résul-
toient, tels que l'avilissement de la majesté royale, la guerre allumée dans toute l'Angleterre, la profanation des

églises , l'oppression , tant des étran-
 gers , que des naturels du pays , pro-
 nonça , en ces termes , qui marquent
 un juge souverain & absolu , le célèbre
 arrêt qui tenoit l'Angleterre , la Fran-
 ce , & toute l'Europe en suspend.

« Au nom du Pere , & du Fils , &
 » du Saint-Esprit : Nous annullons &
 » cassons tous les statuts arrêtés dans
 » le parlement d'Oxford , comme des
 » innovations préjudiciables & inju-
 » rieuses à la dignité du trône : déchar-
 » geons le roi & les barons de l'obli-
 » gation de les observer : déclarons
 » nul & de nulle valeur tout ce qui a
 » été ordonné en conséquence : révo-
 » quons & supprimons toutes les let-
 » tres que le Roi peut avoir données
 » à ce sujet : ordonnons que toutes les
 » forteresses qui sont entre les mains
 » des vingt-quatre , seront remises en
 » sa puissance & en sa disposition :
 » voulons qu'il puisse pourvoir à tou-

» tes les grandes charges de l'Etat ,
 1264. » accorder retraite aux étrangers
 » dans son royaume , appeller indiffé-
 » remment à son conseil tous ceux dont
 » il connoitra le mérite & la fidélité :
 » décernons & statuons qu'il rentrera
 » dans tous les droits légitimement
 » possédés par ses prédécesseurs ; que
 » de part & d'autre , on oubliera le
 » passé : que personne ne fera inquiété
 » ni recherché : n'entendons pas néan-
 » moins qu'il soit dérogé , par ces pré-
 » sentes , aux privilèges , charges , li-
 » bertés & coutumes qui avoient lieu
 » avant que la dispute se fût élevée ».

On sent la sagesse d'un arrêt qui en
 proscrivant toute innovation , mettoit
 à couvert les droits du prince & les
 privilèges de la nation. Plusieurs , en
 effet , frappés de l'équité d'un juge-
 ment qui condamnoit l'usurpation ,
 sans rien faire perdre de ce qui étoit
 dû incontestablement , renoncèrent à

la ligue, & rentrèrent dans leur de- ~~voir~~
 voir. Mais rarement, en matiere de 1264.
 faction, l'intérêt des chefs est que les
 différends s'accommodent avec tant de
 promptitude : les barons voyoient tous
 leurs projets renversés : la plupart se
 plainquirent que Louis avoit agi, dans
 cette occasion, moins en philo-
 sophe éclairé, qu'en roi prévenu des
 prérogatives de la couronne, & déclara-
 rent hautement qu'ils en appelloient à
 leur épée. Le comte de Leycester, plus
 méchant, mais plus politique, prétendit
 que les statuts d'Oxford, n'étant
 fondés que sur la grande chartre, les
 confédérés avoient gagné leur cause,
 puisque par ce prononcé, ce précieux
 monument de leur liberté subsistoit
 en son entier. Ainsi la guerre recommença
 plus furieusement que jamais. Henri,
 d'abord vainqueur en quelques rencontres,
 ensuite vaincu & fait prisonnier au combat de Lewes, avec le

1264. prince Edouard son fils, & le roi des Romains son frere, fut contraint de jurer de nouveau l'observation du funeste *convenant*. Alors l'ambitieux Montfort se montra à découvert : maître de toute la famille royale, il fut en tirer tout l'avantage que sa politique put lui suggérer. Ce même homme qui peu auparavant ne se faisoit aucun scrupule de désobéir au roi, sous prétexte qu'il étoit gouverné par de mauvais ministres, ne se servoit plus du nom de ce monarque, que pour faire respecter les ordres qu'il en extorquoit lui-même. Cet ennemi prétendu du despotisme, qui n'avoit suscité tant d'affaires au malheureux Henri, que pour réprimer, disoit-il, la puissance arbitraire, trouvoit fort mauvais qu'on n'obéît pas à ce même prince, depuis qu'il n'étoit guidé que par ses conseils. C'est ainsi que les hommes changent de principes & de ma-

ximes, selon leurs intérêts & selon les événemens divers qui arrivent dans leurs affaires. 1264.

Edouard cependant échappé de sa prison, eut bientôt rassemblé une armée supérieure à celle des confédérés. Aussi-tôt il marche contre le comte de Leycester, qui avoit toujours Henri en sa puissance, le joint près d'Evesham, lui présente la bataille, le défait, & délivre le roi son pere : victoire d'autant plus complete, que le comte de Leycester, le chef & l'ame de la rébellion, fut tué sur la place. On fit mille outrages à son corps ; il fut mutilé, coupé en morceaux, & la tête envoyée à la femme de Roger Mortimer, comme un témoignage certain que son mari étoit vengé de cet ennemi.

Telle fut la fin malheureuse de Simon de Montfort, comte de Leycester, qu'une fâcheuse affaire avec la reine Blanche, à laquelle il avoit voulu ôter

1264.

la régence, obligea de quitter la France, sa patrie, & qui trouva le moyen, quoiqu'étranger, de se rendre le plus puissant & le plus redoutable seigneur d'Angleterre. Après sa mort tout se soumit, & ce royaume commença enfin à jouir de quelque tranquillité. Il ne l'avoit acquise que par le sang; dans la suite, il lui en coûta beaucoup encore pour l'affermir : juste punition de l'opiniâtre résistance des barons, qui se repentirent, mais trop tard, de ne s'en être pas rapporté au jugement de Louis.

Tous les regards de l'Europe étoient fixés sur la France, où il se négocioit une affaire beaucoup plus importante. C'étoit l'investiture du royaume de Sicile, en faveur du comte d'Anjou frere du roi. Ce royaume avoit été envahi par Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frederic II. Il appartenoit, par droit de succession, à Conradin, petit-

fils de cet empereur. Mais les papes, 1264.
 qui soutenoient que ce royaume étoit
 un fief du Saint-Siège, ne vouloient ni
 de Mainfroi, ni de Conradin, ni
 d'aucun de la famille de Frédéric,
 qu'ils regardoient comme l'implacable
 ennemi des papes.

Le pape Innocent IV l'avoit offert
 au comte d'Anjou, dès l'année 1252;
 mais l'absence du roi son frere, &
 l'impuissance où il étoit dans cette con-
 joncture, de soutenir une telle entre-
 prise, la lui fit refuser. Cette couronne
 fut ensuite offerte à Richard, frere du
 roi d'Angleterre, & enfin à Edmond,
 second fils du même roi, qui l'accepta.
 Toutefois Urbain IV, qui avoit suc-
 cédé à Innocent, suivant le dessein de
 ses prédécesseurs, ne se rebuta point, &
 voyant que l'embarras où se trouvoit
 le roi d'Angleterre dans son royaume,
 l'empêchoit de penser à rien faire pour

1264. la conquête de la Sicile, en faveur du prince Edmond, il résolut d'offrir au roi de France cette couronne, pour celui de ses enfans auquel il lui plairoit de la destiner : mais Louis refusa son offre, pour ne pas préjudicier aux droits de Conradin, ou à ceux d'Edmond d'Angleterre, qui en avoit déjà reçu l'investiture. Malgré tous ces refus, Urbain fit encore proposer cette couronne par Barthelemi Pignatelli, archevêque de Cosence, au comte d'Anjou.

Quoique le roi n'eût accepté pour aucun de ses enfans l'investiture de la Sicile, il ne s'opposa point aux droits que le comte d'Anjou, son frere, acquéroit sur ce royaume par la donation du pape, qui prétendoit, à cause de la félonie des princes de la famille de Frédéric, être en droit de disposer de cet Etat, comme d'un fief relevant du

Saint-Siège. Le roi qui crut, avec raison, qu'il ne lui appartenait pas d'en-
 trer dans la discussion de droits, peut-être aussi injustes d'une part que de l'autre, laissa l'archevêque de Cosence négocier cette affaire avec le comte d'Anjou. 1264.

Je n'entrerai point dans le détail des difficultés qu'il put avoir sur diverses circonstances de cette affaire, ni des conditions auxquelles le pape lui donna l'investiture du royaume de Sicile, le roi de France n'y ayant eu aucune part : je dirai seulement que l'espérance d'une couronne, & les instances de la comtesse Béatrix, femme du comte d'Anjou, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, être reine, comme ses trois autres sœurs, le firent passer par-dessus toutes les difficultés.

Le comte d'Anjou partit de Marseille, le 15 Mai, 1265, sur une flotte 1265.

1265. de trente galères avec plusieurs vaisseaux de transport. Après avoir essuyé une violente tempête sur la route, il arriva heureusement la veille de la Pentecôte à Rome, où il reçut l'investiture du royaume de Sicile : elle lui fut conférée par quatre cardinaux, que le pape avoit envoyés pour cet effet. Il prit dès ce moment le titre de roi de Sicile ; mais il ne fut couronné, avec Béatrix, sa femme, que le jour des Rois de l'année suivante.

1266. Charles ayant reçu un renfort considérable de troupes Françoises, tant de ses comtés de Provence & d'Anjou, que de plusieurs autres seigneurs François volontaires, qu'il avoit engagés, par ses promesses, à l'accompagner, & qui se rendirent en Italie par les Alpes, il se mit en campagne.

Mainfroi, de son côté, avec une armée plus forte que celle de Charles, se mit en état de lui résister. Mais

ayant réfléchi sur le péril qui le me-
naçoit , & redoutant la valeur de la
noblesse Françoisé , il envoya des am-
bassadeurs au pape , pour lui faire
des propositions de paix : Urbain re-
fusa de les entendre. Mainfroi en fit
faire aussi à Charles : il répondit à
ceux qu'il lui envoya , *dites de ma
part au soudan de Lucerie (c'étoit
une ville tenue par les Sarrafins , qui
étoient au service de Mainfroi) que de-
vant qu'il soit peu de jours , il m'aura
mis en paradis , ou que je l'aurai en-
voyé en enfer.*

Enfin après plusieurs combats , dans
lesquels Charles eut toujours de l'a-
vantage , & après s'être rendu maître
de plusieurs villes , les deux armées
se joignirent dans la plaine de Bé-
nevent , où après un combat très-opi-
niâtre , celle de Mainfroi fut mise en
déroute , & lui-même y perdit la vie.
Les historiens du tems nous appren-

1266. nent que Richard comte de Caserte , fut cause du malheur de Mainfroi , ayant quitté son parti & livré aux François un passage important , pour se venger de Mainfroi , qui étoit son beau-frere , & dont il étoit l'ennemi caché , parce que ce prince avoit abusé de la femme du comte. C'est ainsi que souvent la justice divine dispose les choses de telle maniere , qu'un crime est puni par un autre crime.

Pendant que Charles , comte d'Anjou , frere du roi , étoit occupé , comme je viens de le rapporter , à la conquête du royaume de Sicile , Louis , qui n'y avoit pris aucune part , toujours égal à lui-même , continuoit de donner à la France le spectacle de ses vertus pacifiques & bienfaisantes , qui sont en même tems la gloire du prince & le bonheur des peuples. Mais quelque ardent que fut son zèle pour la justice , jamais il ne l'emporta au-delà des

bornes. La modération la plus sage fut
 toujours l'ame de ses actions : c'est ce 1266.
 qu'on remarque sur-tout au sujet du
 droit d'asyle. Un voleur avoit été pris
 par les officiers du monarque dans l'é-
 glise des Cordeliers de Tours ; l'Ar-
 chevêque se recria contre la prétendue
 profanation, & redemanda le coupable
 avec grand bruit. Le roi voulut bien
 avoir égard à ses plaintes ; il assembla
 un parlement, où l'affaire scrupuleu-
 sement examinée, il fut ordonné que le
 criminel seroit reconduit à l'église ;
 mais que les religieux, ou les gens du
 prélat, l'en chasseroient aussi-tôt, de
 maniere qu'il pût être repris, sinon
 qu'on iroit le saisir jusqu'aux pieds de
 l'autel. Par cet expédient, Louis
 fut accorder ce qu'il devoit à sa
 dignité, avec les ménagemens que les
 circonstances exigeoient pour des vas-
 saux aussi puissans, que jaloux de cer-
 tains privilèges contraires à la bonne

1266. police & à la tranquillité des peuples, qu'il n'avoit pas encore été permis de détruire.

Mariage de Jean, fils du roi. Vers ce même tems, Louis maria le prince Jean, dit Tristan, son quatrième fils, avec Jolande, fille aînée de Eudes IV, duc de Bourgogne, comte de Nevers, du chef de sa femme. Il y eut quelques difficultés sur la tutèle de la jeune épouse ; les uns prétendoient qu'elle appartenoit incontestablement au prince son mari, les autres soutenoient que jusqu'à ce qu'il eût vingt-un ans accomplis (il n'en avoit alors que seize,) il devoit demeurer avec sa femme & ses belles-sœurs sous la puissance de son beau-pere, qui cependant jouiroit de tout le bien. On trouva le moyen de partager le différend ; il fut arrêté que Eudes auroit la tutèle des trois cadettes, mais qu'il laisseroit à son gendre, sous la conduite du roi, l'administra-

tion des biens qui leur revenoient du chef de leur mere. On n'y mit qu'une condition ; c'est que le roi , après avoir prélevé les frais nécessaires pour cette gestion , remettroit fidèlement l'excédent pour l'entretien des princesses qui étoient sous la garde de leur pere. Le duc de Bourgogne , qui avoit amené sa fille à Paris pour la célébration des noces , accepta cet accord au nom de son fils , qui depuis un an étoit parti pour la Palestine , d'où il ne revint pas. Lorsque le roi eut appris sa mort , il fit un voyage à Nevers pour mettre le jeune prince Tristan en possession du comté de Nevers , qu'il venoit d'acquérir par son mariage.

Celui de Blanche , troisième fille de Louis , avec Ferdinand de Castille , fut aussi conclu dans la même année ; mais il ne s'accomplit que trois ans après. L'enfant étoit plus jeune que la princesse , qui elle-même n'avoit pas atteint

1266. l'âge nubile. On convint que si elle survivoit son époux, elle auroit la liberté de revenir en France avec sa dot & son douaire ; l'une devoit être de dix mille livres, & l'autre de sept.

Rien n'échappoit à l'attention & aux recherches du sage monarque. Telle étoit alors la tyrannie des péages, qu'en plusieurs lieux les seigneurs se prétendoient en droit d'obliger les marchands à se détourner du chemin le plus court pour se présenter devant leurs bureaux, qu'ils avoient soin de multiplier le plus qu'ils pouvoient. Il arriva que quelques commerçans, pour épargner les frais, évitèrent de passer par un endroit où il y avoit douane : toutes leurs marchandises furent saisies. Les malheureux prétendirent envain qu'ils étoient exempts de cette servitude ; les commis ne voulurent rien écouter. L'affaire fut portée devant le roi, qui pour n'être trompé, ni à son profit :

profit, ni à sa perte, tenoit un registre exact de toutes ces choses. Il vit qu'effectivement son droit ne s'étendoit pas jusque-là; il condamna les commis, non-seulement à rendre tous les effets, mais même à dédommager les marchands du dépérissement & de la dépense. 1266.

La jurisprudence des anciens tems sembloit moins punir qu'autoriser le meurtre, l'assassinat & les autres crimes. On en étoit quitte pour nier le fait, offrir le duel, & jeter son gage de bataille. La voie d'information, comme on l'a dit ci-devant, en parlant de l'affaire de Couci, malgré tous les efforts de Louis, n'étoit reçue que dans ses domaines : il n'oublioit rien, du moins, pour arrêter le mal par tous les châtimens que la prudence & le droit permettoient à son zèle : c'est ce qui paroît singulièrement dans une affaire entre deux gentilshommes Ar-

~~_____~~ téfiens , qui passerent un compromis
1266. pour s'en rapporter à son jugement.

L'un, c'étoit Alenard de Selingam, sollicitoit une vengeance éclatante de la mort de son fils, que l'autre avoit cruellement assassiné. Celui-ci, nommé André de Renti, se défendoit vivement d'une action si barbare. Déjà la plainte avoit été portée à la cour d'Artois, où l'accusé prétendoit s'être justifié; mais cette justification souffroit apparemment quelque difficulté, puisque la querelle duroit encore. Le roi ordonna des informations. Il fut prouvé que Renti ayant rencontré le fils de Selingam, l'avoit porté par terre d'un coup de lance, en l'appellant *méchant bâtard*; qu'aussitôt un chevalier de la compagnie de Renti, avoit enfoncé un poignard dans le sein du jeune Selingam, au moment même qu'il rendoit son épée & demandoit la vie. Louis, instruit de la vérité du

crime, put à peine retenir sa juste indignation : mais enfin ce crime n'étoit notoire que par une procédure d'information , jusqu'alors inusitée en France lorsqu'il s'agissoit de la noblesse : le coupable persistoit à le nier. Ainsi le roi n'osant pas le faire punir comme il auroit souhaité , il ne songea qu'à en tirer au moins tout l'avantage qu'il pouvoit , ne voulant point d'ailleurs porter atteinte à la justice du comte d'Artois, il crut qu'il devoit prononcer, non-seulement en nom commun, mais encore conformément aux usages reçus dans les Etats du jeune prince. Ce qui avoit été décidé à Saint - Omer touchant la piece de terre, fatale cause de la querelle, fut confirmé en son entier. On l'adjugea aux Selingams à perpétuité. Renti fut en outre condamné à demander pardon à genoux au pere du défunt, à faire quarante livres de rente

1266.

1266. à ses enfans ; enfin à vuider le royaume , pour aller passer cinq années au service de la Terre-Sainte.

On le vit , peu de tems après , décerner la même peine de l'exil contre Boson de Bourdeille , qui pour s'emparer du château de Chalus , en Limousin , avoit tué un chevalier nommé Maumont. Envain Marguerite de Bourgogne , vicomtesse de Limoges , intercédâ pour le meurtrier , qui offroit de se justifier par le duel : il fut obligé de rendre la forteresse & d'aller servir treize ans dans la Palestine.

Un chevalier se plaignoit d'avoir été insulté par trois gentilshommes : le châtiment suivit de près la poursuite de l'outrage. Louis , outre une grosse amende qu'il exigea au profit de l'offensé , ordonna qu'ils iroient ensuite combattre sous les étendards du roi son frere. C'est ainsi qu'il savoit tirer le

bien du mal, toujours occupé de l'un pour
pour extirper l'autre. 1266.

Ce fut par le même principe de justice & d'humanité, qu'il s'éleva fortement contre un usage observé de tout tems à Tournai, où ceux qu'on avoit bannis pour meurtre, pouvoient se racheter de leur ban en payant cent sols. C'étoit mettre la vie des hommes à bien vil prix. Il en fut indigné, & rendit une ordonnance qui abolissoit cette étrange coutume; ce qui le mit en si grande vénération parmi les peuples du Tournaisis, que pour éterniser la mémoire de ce sage règlement, ils arrêterent que tous les ans, au jour de l'Ascension, le greffier du siège marcheroit dans les places publiques, cette ordonnance à la main, disant à haute voix, que Louis, roi de France, étoit véritablement le pere du peuple; que par ses soins la vie du citoyen seroit désormais en sûreté, & que les meur-

~~1267.~~ triers ne devoient plus espérer de jouir
1267. de leur patrie.

* Guill.
Nangis,
pag. 378.

Ce fut cette année que Louis arma chevalier le prince Philippe, son fils aîné, qui entroit alors dans sa vingt-troisième année. Jamais cérémonie, dit un auteur du tems*, ne rassembla plus de noblesse & de prélats : Paris sur-tout fit éclater, en cette occasion, le tendre amour qu'on lui connoît pour ses princes, amour qui se reproduit d'une façon toujours nouvelle. Tout travail cessa pendant plus de huit jours ; les rues étoient parées de ce que chaque citoyen avoit de plus beau en tapisseries ; un nombre infini de fanaux de différentes couleurs, placés sur le soir, à chaque fenêtre, ne laissoit point apercevoir l'absence du soleil. L'air retentissoit nuit & jour de mille cris de joie & d'allégresse. On compte plus de soixante seigneurs qui reçurent, avec le jeune prince, l'épée de la main du

monarque. Les plus considérables étoient Robert, comte d'Artois, neveu du roi, Jean de Bourgogne, devenu l'aîné de sa maison, par le décès du comte Eudes. Robert IV, comte de Dreux; Guillaume, fils du comte de Flandre; Renaud de Pons; Guillaume & Robert de Fiennes; Jacques de Foucigny, neveu de Joinville, & plusieurs autres. Le roi fit toute la dépense, qu'on fait monter à treize mille livres, somme considérable pour ce tems-là. L'honneur d'être introduit par un prince tel que Louis, *au temple de la gloire*, c'est ainsi que nos anciens nommoient la chevalerie, avoit attiré en France Edmond d'Angleterre & un fils du roi d'Aragon. Tous deux y voulurent paroître avec un éclat qui répondît à leur haute naissance, & tous deux s'y distinguèrent par leur magnificence. Il y eut des courses de chevaux, & des combats de barrière,

1267.

1267. où les nouveaux chevaliers firent admirer leur adresse, & se montrèrent dignes du grade auquel ils venoient d'être élevés.

Le roi contribue à l'augmentation de la Sorbonne.

On rapporte encore à cette même année, non l'établissement (il est de l'année 1253) mais la confirmation du fameux collège de Sorbonne, le plus ancien, pour la théologie, de tous ceux que l'Europe a vu naître dans son sein. La réputation de cette école a fait prodiguer au célèbre Robert, dont elle porte le nom, des titres qu'il n'eut pas réellement, ou du moins qu'il ne mérita qu'en partie : tel est celui de prince du sang royal, quoiqu'il fût fils *de vilain & de vilaine* *, c'est-à-dire, roturiers, établis à Sorbonne, village du Rhételois : tel celui de confesseur du roi, qu'aucun auteur contemporain ne lui donne, sur lequel Joinville garde un profond silence, qu'il semble même lui refuser, en n'attribuant

* Joinville, pag. 8.

qu'à la vertu de cet ecclésiastique l'honneur que le monarque lui faisoit de l'admettre à sa table, de laquelle place enfin le seul Geoffroi de Beaulieu paroît avoir été en possession depuis le départ du prince pour la Terre-Sainte jusqu'au moment de sa mort : tel encore celui de fondateur unique de la Sorbonne, dont les plus anciens monumens ne le nomment que proviseur. Il est vrai qu'il contribua de ses deniers à ce superbe monument, mais Louis y eut beaucoup plus de part que lui. C'est à la générosité du saint roi que les Sorbonnistes doivent la maison qui fut comme leur berceau. Elle étoit située vis-à-vis du palais des Thermes, dans une rue nommée anciennement, *coupe-gueule*, ou *coupe-gorge*, parce qu'il s'y commettoit beaucoup de meurtres. On l'appelle aujourd'hui la rue de Sorbonne. Il y joignit par la suite plusieurs autres bâtimens qu'il acheta

~~sur le même terrain~~ sur le même terrain pour y établir les
 1267. *pauvres maîtres*. C'est le nom qu'on
 donnoit aux premiers docteurs qui
 composèrent ce collège.

Quoi qu'il en soit, le nouvel établis-
 sement devint en très-peu de tems
 une école célèbre, où fleurirent les
 sciences & la piété. Bientôt on en
 vit sortir de grands docteurs, qui ré-
 pandirent sa réputation dans toute
 l'Europe. On compte parmi les pre-
 miers professeurs, un Guillaume de
 Saint-Amour, un Odon ou Eudes de
 Douay, un Gerard de Reims, un
 Geraud d'Abbeville, noms fameux
 dans ces tems-là, ensevelis aujourd'hui
 avec leurs ouvrages dans la poussière
 des bibliothèques. On ne tarda pas
 de voir s'élever, toujours sous la di-
 rection de Robert, un nouveau collège
 pour les humanités & la philosophie :
 on lui donna le nom de *Calvi*, ou de
 la petite Sorbonne. Il subsista jusqu'au

tems où le cardinal de Richelieu entreprit ce superbe édifice, qui a fait l'admiration de tous les connoisseurs. Ce ministre, en faisant démolir le collège de Calvi, pour y construire sa chapelle, s'étoit obligé de le rebâtir sur un terrain également contigu ; mais la mort le prévint. Ce fut pour suppléer à cet engagement, qu'en 1648, la famille de Richelieu fit réunir le collège du Pleffis à la Sorbonne.

Louis cependant, peu rebuté de tout ce qu'il avoit souffert dans sa première croisade, toujours dévoré de zèle pour l'intérêt de la religion & de l'Eglise, méditoit secrètement une seconde expédition pour le secours des chrétiens de la Palestine. Il se voyoit en paix, aimé de ses peuples, redouté de ses voisins : ses finances étoient en bon état : la France nourrissoit dans son sein une nombreuse & brillante

~~1267.~~ jeunesse, qui ne respiroit que la guerre.

1267. S'il ne se sentoît pas assez de forces pour combattre souvent de la main comme autrefois , il croyoit du moins qu'un général infirme peut de sa tante donner les ordres nécessaires , & faire combattre les autres. Plein de ces idées , que sa piété lui représentoit conformes à sa raison , il en fit part au pape , qui écrivit au saint roi une lettre extrêmement tendre, pour l'exhorter à presser l'exécution d'une entreprise , qui ne pouvoit , disoit-il , être inspirée que du ciel.

Etat des
affaires de
la Palestine.

La Palestine alors se trouvoit dans un état déplorable. Louis, pendant le séjour qu'il y fit, y avoit rétabli, comme je l'ai dit ci-devant , & fortifié plusieurs places. Lors de son départ, il y avoit laissé pour commander le brave Geoffroi de Sargines. Ce grand homme avoit répondu parfaitement aux intentions du monarque , & soutenu par sa

valeur & par sa conduite , ce royaume défolé & réduit à quatre ou cinq for-
teresses. Tout y fut long-tems paisible 1267.
sous le gouvernement de Plaisance
d'Antioche , veuve de Henri de Lusignan , roi de Jérusalem : titre vain , à
la vérité , car Jérusalem étoit au pou-
voir des infidèles , mais toujours am-
bitionné , parce qu'il donnoit un rang
considérable parmi les princes chré-
tiens. Hugues II le portoit alors avec
celui de roi de Chypre : son bas-âge ,
car à peine avoit-il un an , ne lui per-
mettant pas de gouverner , la régence
fut confiée , suivant l'usage , à la reine
sa mere , fille de Bohémont , prince
d'Antioche.

Mais cette tranquillité dont jouis-
soient les chrétiens d'Orient , étoit
moins dûe à la sagesse de leur con-
duite , qu'à la méchanceté de leurs
ennemis. L'ambitieux Moas , soudan
d'Egypte , impatient de voir son

1267. autorité partagée , déposa le jeune Achraf-Mudfaredin , qu'on lui avoit donné pour collègue , & fit assassiner le brave Oçtaï , dont il avoit reçu les plus grands services. Il fut lui-même poignardé dans le bain , par ordre de sa femme , dont le crime ne tarda pas à être expié par une mort semblable. Almanfor - Nuradin - Ali , son fils , hérita de sa couronne , non de ses grandes qualités. Le peu de courage qu'il montra lors de l'invasion des Tartares , le fit déposer comme indigne du trône. Colus-Sephedin-Modfar fut mis en sa place d'une voix unanime. C'étoit un Mammelus distingué par sa valeur , soldat intrépide , le plus grand capitaine de l'Empire Egyptien. Aussitôt il donne ses ordres pour la sûreté des frontières , renouvelle la trêve avec les chrétiens de la Palestine , marche contre cent mille chevaux que Hologou , prince Tartare , avoit laissés en

Syrie , les force dans leur camp , tue leur général , & les oblige de repasser l'Euphrate. Il revenoit triomphant , lorsqu'il fut assassiné par l'Emir Bondocdar , autre Mammelus , dont il a été parlé plusieurs fois dans cette histoire *. Le meurtrier en même-temps se présente aux troupes , l'épée teinte encore du sang d'un maître , qui n'avoit fait d'autre crime , que de n'avoir pas voulu violer la trêve qu'il venoit de conclure avec les chrétiens. Toute l'armée le proclame soudan. Il se rendit ensuite au Caire , où il fut couronné solennellement.

1267.

* Arrivés de Jérusalem , chap. 284 & suiv.

Ce fut ainsi que Bondocdar , deux fois meurtrier de ses maîtres , passa de l'esclavage à la souveraineté , & fut réunir sur sa tête cinq belles couronnes ; celle d'Egypte , celle de Jérusalem , celle de Damas , celle d'Alep & celle de l'Arabie. Les historiens Arabes le peignent comme un héros sublime

1267. dans ses vues , fécond dans ses projets , d'une activité enfin qui le multiplioit, pour ainsi dire , & le reproduisoit partout. Ce fut lui , disent-ils , qui établit le premier les postes réglées , qui fit refleurir les sciences en Egypte , qui rendit en quelque sorte à cette fameuse région , la célébrité dont elle jouissoit sous les Ptolomées.

Mais les chrétiens , dont il fut le plus terrible fléau , nous le présentent sous d'autres couleurs. S'ils le comparent à César pour les talens guerriers , ils le placent en même-tems à côté des Nérons pour la cruauté. Nouvel Hérode , ajoutent-ils , pour n'avoir point de compétiteur au trône , il extermina toute la famille royale du grand Saladin , qui en mourant avoit laissé quatorze fils. On compte jusqu'à deux cens quatre-vingts Emirs ou Mammelus, autrefois ses compagnons , qu'il fit massacrer sur le simple soupçon qu'ils

en vouloient à sa vie. Telle étoit la tyrannie de son gouvernement , qu'on n'osoit ni se rendre visite , ni se parler familièrement , ni se donner les plus légères marques d'amitié. On le voyoit souvent courir seul toute l'Asie sous un habit étranger , tandis que les courtisans le croyoient en Egypte , & se tenoient dans une humble posture à la porte de son palais , pour avoir des nouvelles de sa santé. S'il arrivoit qu'il fût découvert , c'étoit un crime que de témoigner le reconnoître. Un malheureux l'ayant un jour rencontré , descendit de cheval , & se prosterna , suivant la coutume , pour lui rendre son hommage , il le fit pendre comme criminel de lèse-majesté. Un deses premiers Emirs sachant qu'il méditoit un pèlerinage au tombeau de Mahomet , vint lui demander la permission de l'accompagner dans ce saint voyage. Il fut arrêté , conduit sur la place , où il

1267. eut la langue coupée. *Tel est , crioit un héraut , le supplice que mérite un téméraire qui ose sonder les secrets du soudan.*

Sévère censeur des perfidies d'autrui , il reprochoit amèrement aux Chrétiens d'avoir dégénéré des vertus de leurs ancêtres , ces hommes si fameux & si puissans , parce que l'honneur & la vérité étoient leurs plus cheres idoles. C'étoit précisément , remarque l'auteur que nous suivons , découvrir un fétu dans l'œil de son voisin , pendant qu'il portoit une poutre dans le sien. Lui-même s'engageoit , juroit , promettoit avec beaucoup de fermeté , bien résolu de ne tenir sa parole qu'autant qu'il y trouveroit son intérêt. Mahomet , quoique son prophete , lui paroissoit moins grand que lui : il croyoit avoir fait de plus grandes choses ; il méprisoit surtout la puissance des Chrétiens , & leur milice étoit l'objet continuel de ses

railleries. Ils sont venus fondre sur nos Etats, disoit-il, ces rois si fiers de France, d'Angleterre & d'Allemagne. Quel a été le succès de leurs entreprises? Ils ont éprouvé le sort de ces gros nuages que le moindre vent fait disparaître. On le loue cependant de sa continence : il n'avoit que quatre femmes, dont la plus chérie étoit une jeune Chrétienne d'Antioche qu'il menoit toujours avec lui. Il détestoit le vin & les femmes publiques, qui avilissent l'homme en énervant son esprit & son courage. Envain on lui objecta que ses prédécesseurs tiroient de ce double commerce de quoi entretenir au moins cinq à six mille soldats ; il répondit constamment qu'il aimoit mieux un petit nombre de gens sobres, qu'une multitude efféminée de vils esclaves, abrutis par la débauche & le vin.

1267.

Tel étoit l'ennemi que Dieu avoit

1267. fuscité dans sa colere, pour punir les abominations des Chrétiens de Syrie; ennemi d'autant plus redoutable que la gloire & la superstition enflammoient également sa haine. Ce fut pour se venger des Chrétiens, qui violerent indignement la foi des traités, qu'il leur jura une guerre éternelle. On ne voit pas néanmoins qu'il ait rien entrepris contr'eux les deux premières années de son regne: il les employa sans doute à affermir sa domination.

Ceux-ci, au lieu de profiter de ce tems de repos, ne songerent eux-mêmes qu'à se ruiner par leurs fatales divisions. Venise & Gênes se disputoient alors la possession d'un lieu nommé Saint-Sabas, que le pape Alexandre IV leur avoit accordé en commun: querelle qui ne finit que par une sanglante bataille que les Génois perdirent.

D'un autre côté, les chevaliers du Temple & de l'Hôpital, par une ma- 1267.
 lédiction de Dieu, que leur vie débordée avoit attirée sur eux se faisoient une guerre ouverte, & provoquoient le courroux du ciel par la plus honteuse infidélité aux traités. Le principal article de la trêve conclue avec les Egyptiens par saint Louis, portoit que, de part & d'autre, on rendroit les esclaves & les prisonniers. Geoffroi de Sargines l'exécuta de bonne-foi : mais une insatiable avarice empêcha les chevaliers d'imiter son exemple ; ils persisterent , malgré les exhortations du sage commandant, à refuser ceux des Sarrafins qu'ils tenoient dans les fers.

Bondocdar indigné de la perfidie , rassemble deux cens mille chevaux, entre dans la Palestine , désole tout le plat pays, prend Nazareth, qu'il détruit de fond en comble. Césarée est

~~1267.~~ emportée d'affaut, la citadelle se rend
1267. par capitulation : tous les habitans sont
chassés, & les fortifications, ouvrage
de saint Louis, sont rasées jusqu'aux
fondemens. Caïfas éprouve le même
sort, ainsi qu'Arfaph, place impor-
tante, où l'ordre des Templiers vit
périr deux cens de ses chevaliers :
juste châtiment de leurs crimes. Il
attaque ensuite Saphet avec la plus
grande opiniâtreté. Les Chrétiens,
après une résistance incroyable, sont
enfin obligés de se rendre, la vie sau-
ve, condition presque aussitôt violée
qu'accordée : on égorge tous ceux qui
refusent d'embrasser le Mahométisme.
Aussitôt le vainqueur marche à Pto-
lémaïs, ou Saint-Jean d'Acre, & ruine
tous les environs. La bonne conte-
nance du brave Geoffroi de Sargines
l'oblige de se retirer, mais c'est en
menaçant d'en former le siège, lors-

que les machines de guerre seront arrivées du Caire.

1267,

Ces tristes nouvelles avoient réveillé le zèle des Chrétiens d'Europe. Dès le tems du pontificat d'Alexandre IV, on avoit parlé d'une nouvelle croisade : elle avoit même été prêchée en divers endroits. Mais dans cette occasion le pape Urbain IV écrivit à tous les princes Chrétiens, les exhortant à se mettre eux-mêmes à la tête de leurs armées, pour aller délivrer cette chrétienté opprimée, ou du moins à lui envoyer de puissans secours d'hommes & d'argent. Tout l'Occident fut en trouble, & donna des marques de la plus grande tristesse : on tint des conciles, on leva des décimes sur le clergé. On ordonna des prières publiques : les soins en un mot redoublèrent à mesure que le mal augmentoit.

Mais rien n'égalé en particulier la

1267. douleur dont fut pénétré le cœur de Louis. Il n'avoit point quitté la croix, indice certain qu'il ne perdoit point la Palestine de vue. Lorsque la résolution d'une nouvelle croisade eut été prise entre le roi & le pape, le cardinal de Sainte-Cécile revint en France pour la publier. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, le roi assembla, le jour de l'Annonciation, un parlement, c'est-à-dire, les pairs du royaume, les barons, les principaux de la noblesse & plusieurs prélats. Le Sire de Joinville essaya vainement de s'en dispenser, sur le prétexte d'une fièvre quarte qui le tourmentoit depuis long-tems : le saint roi lui manda, *qu'il avoit assez de gens qui savoient donner guérison à des fièvres quartes, & que sur toute son amour, il vint. Ce que je fis, ajoute le bon Sénéchal.*

L'assemblée fut fort nombreuse, personne ne sachant ce qu'on y devoit traiter.

traiter. Mais bientôt on ne douta plus de l'intention du monarque, lorsqu'on le vit entrer dans l'assemblée tenant à la main la couronne d'épines qu'il avoit été prendre à la sainte Chapelle. Il s'assit sur le trône qu'on lui avoit pré- paré, puis avec cette éloquence douce, vive & touchante, qui lui étoit natu- relle, il peignit avec les plus vives couleurs les maux qui affligeoient la Terre - Sainte, protesta qu'il étoit ré- solu d'aller au secours de ses freres menacés du plus terrible esclavage, exhorta enfin tous les vrais serviteurs de Dieu à se croiser à son exem- ple pour venger tant d'outrages faits au Sauveur du monde, & tirer l'héri- rage des Chrétiens de la servitude où leurs péchés les tenoient depuis si long-temps.

Le Légat, Simon de Brie, cardinal du titre de Sainte-Cécile, parla ensuite avec tout le zèle & l'éloquence que

~~1267.~~ demandoit une si grande entreprise ;
 1267. & sur le champ , après le discours ,
 le roi , ses trois fils aînés , Philippe ,
 Jean , comte de Nevers , & Jean ,
 comte d'Alençon , prirent la croix des
 mains du légat , ainsi que le comte
 de Flandre , le comte de Bretagne ,
 Beaujeu , sire de Montpensier , le
 comte d'Eu , Alphonse de Brienne , Gui
 de Laval , & plusieurs autres sei-
 gneurs.

Dès qu'on fut dans les provinces
 que Louis marchoit contre les Infidè-
 les , chacun s'empressa de s'enrôler
 sous ses étendards. Le roi de Navarre
 son gendre , s'engagea d'abord , & fit
 prendre la croix au jeune Prince Henri
 son frere , & à tous les jeunes cheva-
 liers de ses états d'Espagne & de Cham-
 pagne. Le jeune comte d'Artois , ne-
 veu du roi , fils de Robert , tué à
 Maffloure , résolu d'aller venger la
 mort de son pere , prit aussi la croix ;

le duc de Bourgogne , son parent, soit zèle pour la religion, soit amour 1267.
 pour la gloire , témoigna la même
 ardeur pour cette expédition. Toute
 la noblesse du royaume imita leur
 exemple. On compte parmi les plus
 considérables, les comtes de Saint-Paul,
 de Vendôme , de la Marche & de
 Soissons; Gilles & Hardouin de Mail-
 ly , Raoul & Jean de Nesle , les sei-
 gneurs de Fiennes , de Nemours , de
 Montmorency, de Melun, le comte
 de Guines, le sire de Harcourt, Mat-
 thieu de Roye, Florent de Varennes ;
 Raoul d'Etrées , Gilles de la Tour-
 nelle , Maurice de Craon , Jean de
 Rochefort, le maréchal de Mirepoix,
 Enguerrand de Bailleul , Pierre de
 Saux , Jean de Beaumont & grand
 nombre d'autres , dont les noms ne
 subsistent plus aujourd'hui.

Cependant plusieurs personnes blâ-
 merent cette expédition : on alla

~~1267.~~ même jusqu'à la traiter de pieuse extravagance, qu'un roi sage ne devoit ni projeter, ni autoriser. C'est encore de nos jours, la plus commune opinion sur ces entreprises de nos ancêtres. Je n'entreprendrai point de le justifier sur ce point, quant à présent, ni de prouver que s'il y a de la faute, ce fut moins celle de Louis, que celle de son siècle: dans un tems plus éclairé, il eût sans doute épargné cette tache à sa gloire, si c'en est une. Il y a beaucoup de témérité à condamner certaines actions des grands rois. Il faut, pour les juger équitablement, se transporter dans les siècles où ils ont vécu; il faut examiner les usages de leur tems, & quelles en étoient les mœurs. D'ailleurs le roi ne forçoit personne à se croiser; c'étoit l'effet des exhortations des légats du pape & des ecclésiastiques du tems. Tous ces seigneurs qui accompagnoient

le roi , avec leurs chevaliers , y alloient volontairement & à leurs dépens. 1267.

Ils croyoient faire une action méritoire en allant combattre contre les Infidèles , & s'ils y mouroient , gagner la couronne du martyre. C'étoit une opinion fortement gravée dans le cœur de routes les nations de l'Europe , comme on le voit par le grand nombre de croisades qu'elles ont entreprises. Si l'on étoit bien persuadé de la droiture des sentimens de saint Louis , on seroit plus circonspect à blâmer sa conduite. Il consultoit principalement son zèle , & abandonnoit le surplus à la providence de Dieu. Il faut encore convenir que ces expéditions n'ont fait aucun tort à son royaume pendant son absence ; qu'il n'a jamais été plus puissant , & ses peuples plus heureux. Il les a fait jouir d'une paix continuelle , que ses voisins ont toujours respectée.

Le pape ne manqua pas de se ser-

1267.

vir de cet exemple du roi de France , pour animer tous les princes chrétiens à secourir la Palestine. Il envoya partout des légats ou des lettres, en Angleterre , en Espagne , en Pologne , en Allemagne , à Constantinople , en Arménie ; il écrivit même au Grand-Cham des Tartares, qu'il savoit être très-jaloux des progrès de Bondocdar , & assez disposé à faire diversion en faveur des chrétiens.

Le roi cependant continuoit ses préparatifs avec un zèle que la religion peut seule inspirer : mais ne voyant aucun jour à pouvoir s'embarquer sitôt pour la Palestine , il y envoya du secours avec une procuration au brave Geoffroi de Sargines , pour emprunter de l'argent en son nom : ce qui servit à retenir une multitude de gens que la disette alloit forcer de désert.

Une des causes de la désolation de cette malheureuse chrétienté, étoient les

funestes divisions qui regnoient entre les Vénitiens & les Génois. Le roi n'oublia rien pour les engager à faire la paix. Les deux républiques, sur ses instances, nommerent des plénipotentiaires; leurs différens intérêts furent soigneusement discutés, rien néanmoins ne fut conclu : tant la haine est opiniâtre, lorsqu'elle est née de la jalousie & de la cupidité! Louis gémit en secret d'une obstination que rien ne pouvoit vaincre, ni la gloire, ni la religion : il n'en fut pas moins ardent à la poursuite de ses pieux desfeins.

Il étoit question sur-tout de se procurer de l'argent pour les dépenses nécessaires. C'étoit un usage très-ancien dans ces guerres saintes de faire contribuer les ecclésiastiques : usage établi dès la naissance des croisades, non toutefois sans beaucoup de contradiction de la part du clergé. On voit plusieurs lettres

1267. des papes, qui lui reprochent avec amertume de refuser à Jésus-Christ ce qui n'est proprement que son patrimoine, tandis que les Laïcs lui sacrifient avec joie, & leurs biens & leur vie. Le pape Clément accorda pour quatre ans au monarque la dixieme partie du revenu des ecclésiastiques, qui murmurèrent beaucoup, firent des assemblées, écrivirent au pontife pour lui exposer la misere où le clergé étoit réduit par les sommes précédemment payées. On leur reprocha l'indécence de leurs plaintes, sous un roi qui prodiguoit son sang & ses biens dans une guerre tant prêchée par les ministres de la religion.

Alors le sacerdoce & l'empire agissoient de concert, il n'y avoit personne à qui recourir. Il fallut obéir, & donner à l'autorité ce qu'on refusoit à la piété.

On imposa en même-tems une taxe,

tant sur les bourgeois des villes , que sur les gens de la campagne : imposition 1267.
 qui n'excita ni plaintes , ni murmures.
 Elle fut faite avec un tel ordre , que
 personne ne se trouva surchargé : ceux
 à qui le travail & l'industrie fournis-
 soient à peine la nourriture, n'y furent
 point compris , & l'on prit les mesures
 les plus sages pour éviter les injustices
 trop ordinaires dans les répartitions.

Le prince Philippe, l'aîné de la maison 1268.
 royale , eut cette année un fils à qui l'on
 donna le nom de son ayeul. Louis en
 reçut une joie sensible , & n'eut plus de
 peine à mener avec lui ses autres enfans,
 puisqu'il se voyoit un nouvel héritier
 à couvert des périls de la guerre.

Comme les malheurs de la Terre-
 Sainte alloient toujours en augmentant,
 il déclara qu'il partiroit sans remise
 dans deux ans, afin que chacun pût don-
 ner ordre à ses affaires. Aussi-tôt il en-
 voya le prieur des Chartreux au pape,

1268. pour lui donner avis de cette résolution , & lui demander le cardinal d'Albe pour légat de la croisade : ce qu'il obtint d'autant plus aisément , qu'il paroissoit regner alors une grande intelligence entre les deux cours.

Cependant on ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que la tendresse du pape n'existoit que dans ses écrits.

Clément fit publier une loi qui attribuoit aux seuls pontifes romains la nomination des bénéfices qui vaquoient en cour de Rome : loi qu'il étendit jusqu'aux bénéfices vacans par l'élection des prélats qui étoient sacrés ou même confirmés par les papes. C'étoit anéantir le droit de régale , privilège unique de nos rois. Louis qui en prévint toutes les suites, forma le dessein d'y remédier efficacement : il ne tarda pas d'en trouver l'occasion.

Guillaume de Brosse , archevêque de Sens , étant dans un âge très-avancé ,

qui l'empêchoit de remplir comme il ~~l'aurait~~
 l'auroit désiré les fonctions de son mi- 1268.
 nistère, s'étoit démis de son archevê-
 ché. Pierre de Charni, grand archi-
 diaque de cette église, fut élu en sa
 place. Celui-ci qui étoit camérier du
 pape, ne manqua pas d'aller se faire
 sacrer à Rome. Clément de son côté,
 profita de la circonstance pour, con-
 formément à la loi qu'il venoit d'éta-
 blir, disposer de l'archidiaconé dont
 Pierre de Charni étoit pourvu : mais
 le roi, toujours en garde contre l'usur-
 pation, l'avoit prévenu en y nommant
 Girard de Rampillon, ecclésiastique
 distingué par sa piété & sa science. Le
 pontife désaprouva hautement cette
 nomination. Il écrivit au monarque une
 lettre pleine d'aigreur. Girard fut in-
 terdit de toutes ses fonctions, & menacé
 d'excommunication s'il ne renonçoit à
 son droit, ou si, pour le prouver, il ne
 se présentoit en personne au tribunal

~~1268.~~ du pape. Girard ne fit ni l'un ni l'autre ;
 1268. sans doute par ordre du roi , qui avoit
 pris la ferme résolution d'empêcher
 de pareilles usurpations. La mort de
 Clément , arrivée sur ces entrefaites ,
 laissa l'affaire indécise : elle ne fut ter-
 minée que sous le pontificat de Gré-
 goire X son successeur , qui leva les
 défenses , & fit jouir Girard de Ram-
 pillon de tous les fruits de sa nomina-
 tion.

Pragmati-
 que-Sanc-
 tion.

C'est le sentiment de tous les histo-
 riens , que ce fut pendant l'intervalle
 de la mort de Clément IV , à l'exhal-
 tation de Grégoire X , que saint Louis
 rendit cette fameuse ordonnance , si
 connue sous le nom de *Pragmatique-
 sanction*.

* Daniel ,
 hist. de
 Fr. t. 3 ,
 p. 359 ,
 édit. de
 1722.

Le célèbre pere Daniel dit en parlant
 de saint Louis : * « Que jamais prince
 » n'eut un plus sincere respect pour les
 » papes , pour les évêques , pour les
 » religieux & généralement pour tous

» les gens d'Eglise: mais nul roi de Fran-
 » ce n'entreprit avec tant de fermeté
 » que lui, de borner la puissance ecclé-
 » siastique, qui étoit depuis plusieurs
 » siècles en possession d'empiéter sur
 » la puissance royale, & sur les tri-
 » bunaux de la justice laïque. On a plu-
 » sieurs de ses ordonnances sur ce su-
 » jet, & entr'autres la Pragmatique-
 » sanction. Nous devons dire à l'hon-
 » neur de Rome moderne, qu'elle a re-
 » connu l'énormité de la plupart de ces
 » abus, & qu'elle a consenti enfin à ce
 » qu'ils fussent supprimés.

1268.

C'est dans cette vue, dit Pasquier,
 Laurière,
ordonnan-
ces de nos
rois, tom.
1, pages
97 & 98.
 « que saint Louis, pour la tranquillité
 » de l'Eglise gallicane, pour l'aug-
 » mentation du culte divin, pour le
 » salut des âmes fidèles, pour méri-
 » ter les grâces & les secours du
 » Dieu tout-puissant, fit au mois de
 » mars de l'année 1282, cette célèbre
 » ordonnance qu'on a appelée Prag-

~~1268.~~ » matique-sanction, conçue en ces ter-
 1268. » mes.

» Nous voulons, dit-il, & nous or-
 » donnons que les prélats, les patrons
 » & les collateurs ordinaires des béné-
 » fices, jouissent pleinement de leurs
 » droits, sans que Rome y puisse don-
 » ner aucune atteinte par ses réserves,
 » par ses graces expectatives, ou par
 » ses mandats; que les églises cathé-
 » drales ou abbatiales aient toute li-
 » berté de faire leurs élections, qui
 » sortiront leur plein & entier effet;
 » que le crime de simonie soit banni
 » de toute la France, comme une peste
 » très-préjudiciable à la religion; que
 » les promotions, collations, provisions
 » & dispositions des prélatures, digni-
 » tés, bénéfices ou offices ecclésiasti-
 » ques, se fassent suivant les règles
 » établies par le droit commun, par les
 » sacrés conciles, par les anciens peres:
 » enfin que les exactions de la cour

» Romaine ne puissent plus se lever 1268.
 » à l'avenir, si ce n'est pour des néces-
 » sités urgentes, par notre permission
 » expresse & du consentement de l'E-
 » glise Gallicane » *.

C'est ainsi que Louis savoit concilier

* Il y a dans le trésor des Chartres, une lettre de Pierre Collémédio, nonce du pape, où il dit, qu'ayant voulu connoître par le commandement du pape, d'un différend qui étoit survenu entre l'évêque de Beauvais, d'une part, la commune de Beauvais & le roi, de l'autre, ce prince lui en avoit fait défense, & l'acte qui fut signifié au nonce contient entr'autres ces paroles : *Qu'il se donne bien de garde de connoître directement ou indirectement de ses régales, ou de faire enquête en quelque maniere que ce soit, de quelqu'autre chose qui concerne la juridiction temporelle ; de sorte qu'il est vrai de dire que c'est lui qui a commencé à donner en France de justes bornes à l'autorité ecclésiastique, laquelle n'y en avoit point depuis deux ou trois siècles.* Inventaire des Chartres, tom. 1, Beauvais, no. 3. *Ne de regalibus suis seu rebus aliquibus ad jurisdictionem suam secularem pertinentibus, agnoscere directe vel indirecte, seu inquisitionem facere aliquatenus præsumeret.*

1268. les devoirs de chrétien & de souverain, donnant en même-tems l'exemple aux simples fidèles de la foi la plus soumise, & aux rois, de la fermeté la plus héroïque.

Le roi
chasse les
usuriers
de son
royaume.

Ce fut à-peu-près dans le même tems, qu'une compagnie d'usuriers, venue d'Italie, désoloit le monde chrétien, sous le nom de *Caturcins*, *Coarcins*, ou de *Corfins*. C'étoit une société de marchands Lombards & Florentins, qui enchérissant encore sur les Juifs, n'avoient pas honte d'exiger tous les deux mois dix pour cent d'intérêts de ce qu'elle prêtoit sur gages : usure qui, au rapport de Matthieu-Paris, avoit presque ruiné l'Angleterre. Les ordonnances les plus sévères, les censures même des Evêques ne purent arrêter le mal. C'étoient d'ailleurs des gens très versés dans la connoissance des loix, qui savoient si bien colorer leurs contrats, que la chicane y trouvoit

toujours quelque moyen de défense. 1268.
Ce portrait, emprunté de l'historien Anglois, peut paroître trop chargé : il est du moins certain que ces infâmes usuriers caufoient des maux infinis partout où il leur étoit permis de s'établir. Les soins de Louis n'avoient pu les empêcher de s'introduire en France. Les ressources qu'on trouvoit en eux, soit pour les dépenses ou le libertinage, soit pour les besoins pressans fascinoient les yeux : ceux même qu'ils ruinoient impitoyablement étoient d'intelligence avec eux. Mais enfin le monarque instruit de cette horrible prévarication, sent redoubler tout son zèle. Aussi-tôt il rend une ordonnance qui oblige les baillis royaux de chasser de leur territoire tous les Corsins dans l'espace de trois mois, accordant ce terme aux débiteurs pour retirer les meubles qu'ils ont mis en gage, en payant le principal sans aucuns intérêts : on y somme

1268. les seigneurs de faire la même chose dans leurs terres , sous peine d'y être contraints par les voies qu'on avisera. Tous obéirent ; & si les Italiens repa-
rurent encore dans le royaume , ce ne fut , suivant l'esprit de la loi , que pour y exercer un commerce légitime.

1269. La santé du monarque s'affoiblissoit tous les jours. Incertain de son retour , il songea à faire la maison de ses enfans pour leur ôter tout sujet de division. Philippe l'aîné , sans parler de la succession au trône qui le regardoit , avoit déjà eu son appanage dès l'année 1265. Il voulut en cette année 1269 , assigner aussi celui des autres. Jean , surnommé Tristan , son second fils , outre le comté de Nevers qu'il possédoit du chef de sa femme Yolande de Bourgogne , eut pour son appanage Crépi , la Ferté-Milon , Villers-Cotterets , Pierre-Fonds & tout ce qu'on appella depuis le comté de Valois. Pierre fut pourvu

du comté d'Alençon & du Perche. Robert le plus jeune, il n'avoit que douze ans, eut le comté de Clermont en Beauvoisis, avec les seigneuries de Creil & de Gournai, & quelques autres terres. Il eut depuis le Bourbonnois du chef de sa femme Béatrix, héritière par sa mere de la maison de Bourbon. C'est ce prince qui est la souche de la maison royale de Bourbon, assise aujourd'hui sur le trône de France. Isabelle, l'aînée des princesses, étoit reine de Navarre. Blanche, la seconde, fut mariée cette année avec Ferdinand, fils d'Alfonse, roi de Castille * : Marguerite, la troisième, épousa vers le même tems, non Henri de Brabant, avec lequel elle avoit été accordée (il quitta le monde pour se faire moine à S. Etienne de

1269.

* Leurs enfans furent privés de la couronne par Don Sanche, leur oncle.

1269. Dijon), mais Jean, frere cadet & héritier de Henri. Agnès, la dernière, & la plus jeune, eut dix mille livres, en attendant qu'elle eût l'âge d'être mariée : elle fut depuis femme de Robert II, duc de Bourgogne. Ainsi ce prince eut le plaisir, si satisfaisant pour un pere, de voir tous ses enfans établis noblement & suivant leur condition. Le saint roi confirme toutes ces dispositions par son testament daté du mois de février de la même année, & dont il nomme exécuteurs Etienne, Evêque de Paris, Philippe, élu à l'évêché d'Evreux, les abbés de S. Denis & de Royaumont, avec deux de ses clercs *, Jean de Troyes & Henri de Verfel.

* C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qui écrivoient les dépêches & les lettres des rois. C'étoient ordinairement des ecclésiastiques, car ils étoient presque les seuls qui fussent lire & écrire.

Le surplus de son testament contient ~~un nombre prodigieux de donations~~ 1269.
 un nombre prodigieux de donations
 aux monasteres, aux hôtels-dieu, aux
 maladreries, aux filles qui sont dans
 l'indigence, pour leur constituer une
 dot, aux écoliers qui ne peuvent four-
 nir aux frais de leurs études, aux or-
 phelins, aux veuves, aux églises pour
 des calices & des ornemens, à ses offi-
 ciers pour récompenses de leurs servi-
 ces; enfin à ses clercs, jusqu'à ce qu'ils
 eussent obtenu quelque bénéfice. Tous
 ces legs devoient être acquittés, tant
 sur les meubles qui se trouveroient au
 jour de son décès, que sur les revenus
 de son Domaine. Le prince successeur
 ne pouvoit y rien prétendre que tout
 ne fût payé.

Quelque tems auparavant, pour affer-
 mir la paix, non-seulement dans son
 royaume, mais encore dans les pays
 voisins, ce prince avoit fait prolonger
 pour cinq ans la trêve dont il avoit

1269. été médiateur entre le roi d'Angleterre & le roi de Navarre ; & il avoit terminé , entre le comte de Luxembourg & le comte de Bar , des différends pour lesquels on étoit déjà venu à de grandes violences.

1270. Trois ans ayant été employés à faire tous les préparatifs nécessaires pour cette seconde croisade , le roi se trouva au commencement de l'année 1270 , en état de prendre les dernières mesures pour son départ. Le point le plus important qui restoit à terminer , étoit la régence du royaume pendant son absence. La reine n'étoit pas du voyage , & il sembloit que cette dignité la regardoit plus qu'aucun autre : mais soit que le roi ne la crût pas en état de prendre assez d'autorité , soit qu'elle n'eût pas assez d'expérience dans les affaires , auxquelles il lui avoit toujours donné peu de part, il ne jugea pas à

propos de lui confier le gouvernement ~~de l'Etat~~ de l'Etat. Il choisit pour cet emploi Mat- 1270.
 thieu, abbé de S. Denis, & Simon de
 Clermont, sire de Nesle, l'un & l'autre
 d'une naissance distinguée, tous deux
 d'une probité reconnue & d'une sagesse
 consommée. Le premier étoit de l'an-
 cienne famille des comtes de Vendôme,
 le second de l'illustre maison de Cler-
 mont en Beauvaisis, chevalier sans re-
 proche, grand homme de guerre,
 d'une supériorité de génie & d'une droi-
 ture à toute épreuve. Louis leur substi-
 tua en cas de mort deux hommes cé-
 lèbres par leur mérite, Philippe, évê-
 que d'Evreux, & Jean de Nesle, comte
 de Ponthieu du chef de sa femme. Les
 nouveaux régens furent revêtus de
 toute la puissance du roi, dont ils sont
 qualifiés les lieutenans. Il n'en excepta
 que la nomination aux bénéfices dé-
 pendans de lui. Le religieux prince
 crut qu'un objet si important méritoit

1270.

une attention particuliere : il établit pour les conférer un conseil de conscience, composé de l'évêque de Paris, pu chancelier de Notre-Dame, & des supérieurs des Jacobins & des Cordeliers. Ce qu'il leur recommanda surtout, fut de mettre toute leur application à donner à Dieu les ministres les plus dignes de le servir, & à ne déposer les biens de l'église qu'entre des mains qui en fussent faire un usage légitime.

Le roi ayant ainsi réglé les affaires les plus importantes de son royaume, se trouva, au commencement de cette année en état de prendre les dernières mesures pour son départ. Il alla, suivant la coutume, prendre l'oriflâme à saint Denis, fit sa prière devant le tombeau des bienheureux martyrs, & reçut des mains du légat le Bourdon de Pellerin. On le vit le lendemain suivi des princes ses enfans, du

du comte d'Artois & d'un grand nombre de seigneurs , marchant nuds 1270.
 pieds du palais à Notre-Dame , où il
 il implora le secours du ciel sur son en-
 treprise , avec beaucoup d'humilité. Il
 partit le même jour pour Vincennes ,
 d'où prenant congé de la reine , non
 sans répandre beaucoup de larmes de
 part & d'autre , il se rendit d'abord à
 Melun , à Sens , à Auxerre , à Veselay ,
 ensuite à Cluni , où il passa les fêtes
 de Pâques , puis à Mâcon , à Lyon , à
 Beaucaire , enfin à Aigues-Mortes , où
 étoit le rendez-vous général des croisés.
 Il n'y trouva point les vaisseaux que
 les Génois s'étoient obligés de lui four-
 nir pour le transport des troupes. On
 ignore si ce fut négligence ou perfidie
 de leur part. Il est du moins certain que
 ce retardement fut cause de la perte de
 l'armée , qui par - là se vit exposée
 aux plus grandes chaleurs de la cani-
 cule. Ce fut sans doute un cruel exer-

1270. cice pour la patience du saint roi : il le soutint avec un courage que la religion seule peut inspirer. Contraint de quitter Aigues-Mortes , à cause du mauvais air , il alla s'établir à Saint-Gilles , où il tint une cour plénière , avec cette magnificence qui lui étoit ordinaire dans les occasions d'éclat.

Les croisés cependant arrivoient en foule de tous côtés : bientôt Aigues-Mortes se trouva trop petite pour contenir une si grande multitude : les chefs se disperferent dans les villes & dans les bourgades des environs ; il ne resta auprès des drapeaux que des soldats , & ceux qui n'avoient pas le moyen d'aller ailleurs. C'étoit un mélange singulier de toutes sortes de nations , François , Provençaux , Catalans , populace effrenée qui étoit dans de continuelles disputes. On ne tarda pas à voir naître des querelles , on en vint aux mains : plus de cent hommes avoient été tués avant

qu'on y pût mettre ordre. Tel fut l'a-
 charnement des François en une de
 ces mêlées, qu'après avoir mis en dé-
 route, & Provençaux & Catalans, ils
 les poursuivirent jusques dans la mer,
 où ces malheureux s'étoient précipités
 pour gagner leurs vaisseaux à la nage.
 L'éloignement des commandans favo-
 risoit le tumulte. Louis, pour en arrê-
 ter les suites, se transporta lui-même
 sur les lieux, fit punir de mort les
 plus mutins, & le calme fut entière-
 ment retabli.

La haute idée qu'on avoit de la sa-
 gesse, des lumieres & de la probité du
 monarque, la grande considération
 que la cour de Rome avoit pour lui,
 & plus encore la crainte de ses armes,
 lui procurerent dans ce même tems une
 célèbre ambassade, qui le vint trouver
 à Saint-Gilles de la part de Michel
 Paléologue, empereur de Constanti-
 nople. Ce prince depuis neuf ou dix

1270.

ans , avoit surpris cette capitale de l'empire de l'Orient, que les empereurs Latins avoient possédé près de soixante-dix ans ; & en conséquence de cette conquête, l'empire qui avoit été enlevé aux Grecs par Baudouin premier , étoit retourné à ses anciens maîtres, du tems de Baudouin second. Le prince Grec n'ignoroit ni les grands préparatifs du roi de Sicile , ni les liaisons étroites avec l'Empereur détrôné. Pour conjurer l'orage , il imagina de proposer la réunion des deux églises Greque & Latine. Il ne doutoit point que la piété de Louis ne lui fît embrasser avec joie une si belle occasion de rendre un grand service à la religion. Il lui envoya , avec de magnifiques présens, des personnes distinguées, que les Grecs nomment *Apocristaires* , ecclésiastiques attachés à la cour pour rendre compte au souverain de tout ce qui regarde le clergé. Le roi les reçut à Saint - Gilles , où il faisoit

son séjour & les traita splendidement. ~~_____~~
 Ils étoient chargés d'une lettre, par 1270.
 laquelle Paléologue protestoit : « Que
 » l'église grecque ne souhaitoit rien
 » avec plus d'ardeur, que de rentrer
 » sous l'obéissance de Rome ; qu'il en
 » avoit écrit au pape Clément IV , &
 » depuis sa mort au collège des cardinaux ; mais que malgré tous ses soins
 » il n'avoit pu obtenir aucune satisfaction ; qu'il le prioit de vouloir bien
 » se rendre l'arbitre de ce grand différend ; que tout ce qu'il ordonneroit seroit fidèlement exécuté ; qu'il
 » réclamoit sa protection au nom de
 » Jésus-Christ , souverain Juge des
 » hommes , qui au dernier jour lui
 » demanderoit un compte rigoureux ,
 » s'il refusoit de se prêter à une œuvre
 » si méritoire » .

Louis desiroit ardemment l'extinction du schisme : mais il savoit qu'il ne lui appartenoit point de prononcer sur

1270.

cette matiere. Il répondit qu'il ne pouvoit point accepter l'arbitrage qu'on lui déferoit; que cependant il offroit tous ses bons offices auprès du saint siége. Il écrivit en effet aux cardinaux qui gouvernoient pendant la vacance, & sollicita vivement la conclusion d'une affaire si importante. La réponse fut que le sacré collège étoit extrêmement édifié du zèle & de l'empressement du monarque; que cependant il le conjuroit de ne point se laisser surprendre aux artifices des Grecs, moins disposés qu'il ne pensoit à une réunion sincere; qu'il remettoit toute cette négociation entre les mains du cardinal d'Albe, Raoul de Chevrières, légat de la croisade; qu'il ne prescrivait d'autres bornes à sa commission, que de se conformer au plan proposé par le feu pape. C'étoit un ordre à l'empereur, aux évêques, à tous les principaux membres de l'église grecque, de reconnoître

la primatie de Rome , & de signer tous ~~les~~ 1270.
 les articles de foi contenus dans le mé-
 moire que le pape Clément avoit dressé.
 Les ambassadeurs promirent tout ce
 qu'on voulut , ce qui fit concevoir de
 grandes espérances : mais elles furent
 vaines. L'empereur n'avoit cherché
 qu'à calmer ses inquiétudes sur les ar-
 memens prodigieux de la France & de
 la Sicile. Certain qu'ils n'étoient point
 destinés contre ses Etats , il cessa de
 s'occuper d'un projet que la politique
 seule lui avoit inspiré.

Quelque tems après , les vaisseaux
 génois étant arrivés , trouverent ceux
 de France tous équipés & prêts à mettre
 à la voile. Le roi , avant de s'embar-
 quer , écrivit une lettre aux deux ré-
 gens du royaume , pour les faire res-
 souvenir des ordres qu'il leur avoit
 donnés touchant l'observation de la
 justice. Il suffit de lire cette lettre ,
 pour connoître de quel esprit ce

Le roi
 s'embarque
 pour la
 Palestine.

1270. saint prince étoit animé, & qu'il n'avoit rien de plus à cœur que l'honneur de Dieu & le bonheur de ses sujets *.

* In Specileg, t. 2, epist. lud. ad Math. abbatem, an. 1270.

Enfin tout étant prêt pour le départ, le roi s'embarqua le premier septembre, & le lendemain le vent s'étant trouvé favorable, on mit à la voile. Le tems qui d'abord fut beau, changea bientôt, & on essuya deux rudes tempêtes avant d'arriver à Cagliari, capitale de la Sardaigne, où étoit le rendez-vous de toute l'armée chrétienne : enfin le vent s'étant un peu apaisé, on jeta l'ancre à deux milles du port.

Les chaleurs excessives & les tempêtes avoient gâté toute l'eau de la flotte, & il y avoit déjà beaucoup de malades. On envoya une barque à terre, parce que le vent contraire empêchoit que la flotte ne pût entrer dans le port : cette barque rapporta de l'eau & quelques légumes ; mais sur la demande que le roi fit faire au

commandant d'y recevoir les malades , ~~il lui fit de grandes difficultés~~ , ^{1270.} parce que ce château appartenoit à la république de Pise , qui étoit en guerre avec celle de Gênes , & que la plupart des capitaines de la flotte étoient Génois. Le roi en ayant envoyé faire ses plaintes au commandant , tout ce qu'il put obtenir fut qu'on débarquât les malades , & qu'on les fît camper au pied du château & loger dans quelques cabanes des environs. Enfin sur de nouvelles instances , le commandant craignant qu'on ne le forçât , comme on le pouvoit faire , d'être plus traitable , il offrit au roi de loger au château , pourvu qu'il n'y entrât qu'avec peu de monde , que les capitaines Génois ne descendissent point à terre , & qu'il promît de faire fournir des vivres à un prix raisonnable.

Cette conduite choqua extrêmement les princes & seigneurs qui accompa-

1270. gnoient le roi. On lui conseilloit de faire attaquer le château & de s'en rendre le maître. Mais Louis , toujours guidé par la justice & par la raison, répondit qu'il n'avoit pas pris la croix pour faire la guerre aux Chrétiens , mais aux Infidèles.

Sur ces entrefaites le roi de Navarre, le comte de Poitiers , le comte de Flandre & un grand nombre d'autres croisés entrèrent dans le port. Dès le lendemain de leur arrivée , le roi tint conseil pour délibérer sur le lieu où l'on porteroit la guerre , ou plutôt pour leur faire agréer le dessein qu'il avoit conçu.

Quand on partit d'Aigues-Mortes , on ne doutoit point que ce ne fût pour aller en Egypte ou en Palestine ; mais l'intention du roi n'étoit pas d'y porter premièrement la guerre : on fut fort surpris dans le conseil , lorsque le roi déclara que son dessein étoit

d'aller à Tunis sur les côtes d'Afrique. 1270.

« Quel rapport y avoit-il (demande
 » monsieur de Voltaire , dans son Essai
 » sur l'histoire générale , tome 12. de
 » ses œuvres , pages 182 & 183) en-
 » tre la situation de quelques métifs
 » sur les côtes de Syrie , & le voyage
 » du monarque (saint Louis) à Tunis ?
 » C'est , se répond cet auteur , que
 » Charles d'Anjou , roi ambitieux ,
 » cruel , intéressé , faisoit servir la sim-
 » plicité du roi son frere à ses desseins.
 » Il prétendoit que cette couronne lui
 » devoit quelques années de tribut ,
 » il vouloit conquérir tout ce pays ; &
 » saint Louis , disoit-on , espiéroit d'en
 » convertir le roi ».

On a de la peine à concevoir com-
 ment M. de Voltaire , avec au-
 tant d'esprit qu'il en a , marque si peu
 de jugement. Est-il possible qu'il ait
 la hardiesse de traiter saint Louis
 d'homme borné , dont le frere em-

1270. ployoit la simplicité à la réussite de ses ambitieux desseins? Si M. de Voltaire avoit consulté tous les historiens qui ont parlé de Louis, ils lui auroient dit qu'il étoit le plus grand prince qui eût porté la couronne de la monarchie françoise : ils lui auroient dit que c'étoit l'homme le plus religieux, le plus sage, le plus juste & le plus prudent de son royaume : ils lui auroient appris qu'il étoit l'homme de son tems le plus brave & le plus courageux sans témérité. Ils lui auroient dit qu'il étoit craint, aimé & respecté par tous les potentats de l'Europe, qui le choisissoient pour arbitre dans leurs différends : ils lui auroient dit qu'excepté quelques guerres qu'il avoit eu à soutenir dans le commencement de son regne, pour faire rentrer dans leur devoir quelques vassaux indociles, il fit regner dans la France une solide paix, qui ne souffrit depuis aucune altération, & que les peuples sous son

gouvernement ont joui de la plus grande félicité. Est-ce là le caractère 1270.
d'un prince simple, qui, comme le dit
M. de Voltaire, se laisse gouverner par
son frere?

Quand cet auteur demandera d'un
ton ironique, sur quel fondement nos
historiens disent que saint Louis espé-
roit convertir le roi de Tunis, on le
renverra aux auteurs contemporains,
guides toujours nécessaires aux mo-
dernes qui ne veulent point substi-
tuer, à la vérité, des traits brillans,
frivoles & satyriques, comme fait M.
de Voltaire. Qu'il lise Guillaume de
Nangis, historien dont on n'a point
encore soupçonné la fidélité. Qu'il con-
sulte Geoffroi de Beaulieu, confesseur
de saint Louis, qui l'a accompagné dans
sa dernière croisade, & qui l'a assisté
à l'article de la mort. M. de Voltaire
apprendra de ces écrivains, quelles
étoient les vertus & les sentimens de
ce grand roi.

1270. Mais pour parler dignement d'un si saint homme , il faut porter dans le cœur des sentimens nobles & relevés , conduits par la véritable religion , & ne pas être de la secte des matérialistes de notre siècle , qui n'espérant aucune récompense des bonnes actions , & ne craignant aucune punition de leurs crimes , ne cherchent qu'à inspirer du mépris pour la religion , afin de se livrer à toutes leurs passions.

Pour revenir au conseil que notre saint roi tenoit , pour délibérer sur la résolution que l'on prendroit , les avis se trouverent partagés. Les uns vouloient qu'on allât à Ptolémaïs , ou S. Jean d'Acre : c'étoit la seule place forte qui restoit aux chrétiens dans la Palestine , & le soudan d'Egypte menaçoit de venir l'assiéger : l'armée françoise , disoit-on , y trouveroit , avec toutes sortes de rafraîchissemens , les vieilles troupes des croisés orien-

taux , aguerris depuis long-tems , & ~~_____~~
d'autant plus braves qu'ils se voyoient 1270.
réduits à la dernière extrémité. Les
autres soutenoient qu'il falloit aller à la
source du mal , aller droit en Egypte ,
tâcher de se rendre maîtres de Damiette
Le troisième avis étoit de marcher
droit à Tunis , royaume mahométan ,
établi sur les côtes d'Afrique. Comme
c'étoit l'avis du roi , il prévalut. Guil-
laume de Nangis & Geoffroi de Beau-
lieu nous apprennent les raisons qui
avoient déterminé le saint roi à pren-
dre ce parti.

Un roi de Tunis nommé , selon
quelques-uns, Muley-Mostança , selon
quelques autres, Onar , entretenoit un
commerce d'amitié assez régulier avec
le monarque François : il lui envoyoit
souvent des présens ; il lui laissoit enfin
espérer qu'il embrasseroit la religion
chrétienne , s'il le pouvoit avec hon-
neur & sans trop s'exposer. On ne peut

1270. assez exprimer la joie que ressentait Louis , au récit de ces pieuses dispositions. « Oh , si j'avois la consolation, » s'écrioit-il quelquefois, de me voir » le parrain d'un roi Mahométan » ! Ce n'étoit point un de ces souhaits oisifs d'une spéculation stérile ; il étoit sans cesse occupé des moyens de faciliter au sarrasin l'exécution d'un dessein si louable. On le vit une fois, sous prétexte de visiter ses frontières, faire un voyage jusqu'à Narbonne, pour traiter de cette affaire avec des envoyés secrets du roi de Tunis. Il crut donc qu'en faisant une descente dans les Etats du prétendu prosélyte, il lui fourniroit l'occasion la plus favorable pour se déclarer. S'il se convertissoit au christianisme , on acquéroit un beau royaume à l'église : s'il persistoit dans l'erreur qu'il feignoit d'abjurer , on attaquoit sa capitale , ville peu fortifiée , où l'on établiroit une colonie

de Chrétiens. On lui représentoit ~~_____~~
 d'ailleurs que cette conquête priveroit 1270.
 d'une grande ressource le soudan d'E-
 gypte , qui tiroit de ce pays ce qu'il y
 avoit de mieux en chevaux , en ar-
 mes , même en soldats ; que ce seroit
 lui couper la communication avec les
 Sarrafins de Maroc & d'Espagne , dont
 il tiroit de grands secours ; que c'étoit
 en un mot le seul moyen de rendre la
 mer libre aux croisés , tant pour leurs
 recrues que pour leurs vivres , les plus
 grands obstacles qu'ils eussent essuyés
 jusqu'alors.

Tels furent , au rapport de deux
 historiens qui racontent ce qu'ils ont
 vu , non ce qu'ils ont imaginé , les vé-
 ritables motifs qui déterminèrent l'ex-
 pédition d'Afrique. Il n'est question
 dans ce récit , ni des intrigues de Char-
 les d'Anjou , qui abusa de la crédu-
 lité du roi pour conquérir une couronne ,
 ni de la simplicité de Louis , qui fit

1270. servir ses troupes à l'ambition de son frere , comme le rapporte faullement M. de Voltaire , qui auroit dû parler plus respectueusement du plus grand roi de la monarchie françoise.

La résolution ayant été prise de porter la guerre en Afrique , on se préparoit à se rembarquer , lorsque le roi de Navarre , le comte de Poitiers , le comte de Flandres , & un grand nombre de Croisés entrerent dans le port. On tint le lendemain un conseil de guerre , où le roi déclara sa résolution d'aller à Tunis. On remit aussi-tôt à la voïe , & le troisieme jour on reconnut la terre d'Afrique.

Tunis , située sur la côte de Barbarie , entre Alger & Tripoli , autrefois capitale d'un royaume , sous le nom de Tynis ou Tynissa , aujourd'hui chef-lieu d'une république de corsaires , sous la protection plutôt que sous la domination du grand Seigneur , étoit alors

une ville puissante, assez bien fortifiée, ~~pleine de riches marchands, où se fai-~~ 1270.
 soit tout le commerce de la mer Méditerranée. A quelque distance de-là, vers l'occident, on voyoit la fameuse Carthage, qui, ruinée d'abord par les Romains, ensuite par les Vandales & par les Arabes, subsistoit encore, mais sans aucunes marques de son ancienne grandeur. Ce n'étoit du tems de Louis qu'une très-petite ville, sans autre défense qu'un château assez fort : ce n'est de nos jours qu'un amas de ruines, connu parmi les Africains sous le nom de Bersak, avec une tour dite Almenare, ou la Rocca de Mastinacés.

La flotte arriva à quelques milles de cet endroit célèbre, vis-à-vis d'un golphe qu'on appelloit alors le port de Tunis. On y vit de loin deux vaisseaux, quelques barques, & beaucoup de peuple fuyant vers les montagnes. Aussi-tôt Florent de Varennes, qui

1270. faisoit les fonctions d'amiral, fut détaché avec quelques galeres pour aller reconnoître les lieux . c'étoit un guerrier ardent , intrépide : il fit plus qu'on ne lui avoit commandé. Voyant que personne ne paroissoit , il s'empara du port , se rendit maître de tous les bâtimens qui s'y étoient retirés , prit terre sans la moindre difficulté , & manda au roi qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; qu'il falloit faire la descente ; que les ennemis consternés ne songeoient pas même à s'y opposer.

Le sage monarque qui appréhendoit une surprise , craignit que l'amiral ne se fût trop engagé , le blâma d'avoir passé ses ordres , & ne voulut pas aller si vite : il fit assembler le conseil de guerre , où les opinions furent partagées. Toute la jeunesse étoit d'avis qu'il falloit donner , & profiter de cet avantage : mais les plus sages représenterent qu'il n'y avoit rien de prêt pour le dé-

barquement, qu'on ne pouvoit le faire qu'en désordre & avec confusion; que 1270.
 la retraite des Sarrafins étoit, sans doute,
 un stratagème pour surprendre pen-
 dant la nuit les troupes qu'on auroit
 mises à terre; qu'il valoit mieux le
 remettre au jour suivant, & marcher
 en ordre comme on avoit fait à Da-
 miette.

Ce dernier sentiment l'emporta;
 Varennes fut rappelé. On employa le
 reste de la journée à disposer la des-
 cente pour le lendemain. Le jour pa-
 roissoit à peine, qu'on vit le port &
 tous les environs couverts de Sarrafins,
 cavalerie & infanterie. Les François
 n'en parurent que plus animés: tous
 se jetterent dans les barques avec de
 grands cris de joie: tous abordent les
 armes à la main, mais personne n'eut
 occasion de s'en servir: toute cette
 multitude de barbares se mit à fuir
 sans faire la moindre résistance. Bientôt

1270. on fut maître de l'istme, qui avoit une lieue de long & un quart de lieue de large. Les François dresserent ensuite leurs tentes sur ce terrain dont ils venoient de s'emparer. Ils espéroient y trouver des rafraîchissemens : mais il n'y avoit point d'eau douce ; incommodité bien grande en tout climat, plus terrible encore dans une région brûlante telle que l'Afrique. Il fallut cependant la supporter le reste de la journée & la nuit suivante. Le lendemain des fourrageurs découvrirent à l'extrémité de l'istme, du côté de Carthage, quelques citernes, qui étoient défendues par une tour assez forte, où il y avoit une nombreuse garnison de Sarrafins. L'ardeur de la soif fit oublier aux François le danger ; ils coururent à ces eaux en désordre & sans armes : mais ils furent enveloppés & presque tous assommés. On y envoya un détachement de quelques bataillons, qui

repoussèrent l'ennemi & s'emparèrent de la forteresse : mais peu de tems après 1270.
 les barbares reparurent en plus grand nombre. Ils alloient brûler les Croisés dans leur nouvelle citadelle, si le roi n'y eût envoyé des troupes d'élite, sous la conduite des maréchaux Raoul d'Estrées & Lancelot de Saint-Maard. Alors tout changea : les Infidèles épouvantés abandonnerent le fort, qui demeura en la possession des François. On jugea néanmoins à propos d'en retirer la garnison : c'étoit un poste peu sûr, qui pouvoit être aisément enlevé ; d'ailleurs les citernes furent bientôt épuisées.

Deux jours après, l'armée se mit en marche, & s'approcha de Carthage, dont il étoit important de s'emparer avant que d'assiéger Tunis. On trouva les environs de cette place fort agréables ; des vallées, des bois, des fontaines, & tout ce que l'on pouvoit

1270. souhaiter pour le besoin & pour le plaisir. La ville n'étoit point fortifiée, mais il y avoit un bon château, que les Infidèles paroissoient vouloir défendre. On préparoit déjà les machines de guerre pour l'attaquer dans les formes, lorsque les Mariniers vinrent offrir au roi de l'emporter d'assaut, s'il vouloit leur donner quelques Arbalétriers pour les soutenir. L'offre fut acceptée; les braves Avanturiers, secondés des brigades de Carcassone, de Châlons-sur-Marne, de Périgord & de Beaucaire, s'avancent fièrement vers la citadelle, plantent leurs échelles contre les murailles, montent sur les remparts, & y placent l'étendard royal. Les soldats les suivent avec cette impétuosité qu'un premier succès inspire aux François : tout ce qu'ils trouvent de Sarrafins est passé au fil de l'épée.

Louis cependant à la tête d'une partie de l'armée, observoit les mouvemens

mens des ennemis , qui paroïssent en armes sur toutes les montagnes voisines , & qui n'osèrent toutefois rien tenter pour défendre une place , dont la conquête , selon l'opinion des Afriquains , entraînoit celle de tout le pays ; opinion mal fondée , ainsi que l'expérience l'a démontré. Carthage fut prise en même-tems que le château , & les vainqueurs ne purent entamer le reste du royaume. On la nettoya : le roi y établit des hôpitaux pour les malades , & les princesses Brus *, (a) fille , (b) belle-sœur , (c) , & nièce (d) du

1270.

* (a) Isabelle d'Aragon , épouse de Philippe - le - Hardi , Jolande de Bourgogne , comtesse de Nevers , femme de Jean de France , surnommé Tristan. Jeanne de Châtillon , comtesse de Blois , qui accompagnoit son mari Pierre de France , comte d'Alençon , (b) Isabelle de France , reine de Navarre , (c) Jeanne de Toulouse , femme d'Alfonse , comte de Poitiers , (d) Amicie de Courtenai , femme de Robert II , comte d'Artois.

Tome II.

I

~~monarque~~ monarque , y allèrent demeurer pour
1270. être plus commodément.

Le roi de Tunis, outré de cette perte, ne garda plus de mesures. Il avoit envoyé déclarer à l'armée Françoisise que si elle venoit assiéger sa ville, il feroit massacrer tous les Chrétiens qui étoient dans ses Etats. On lui avoit répondu que s'il faisoit la guerre en barbare, on le traiteroit de même. Cette fierté l'épouvanta, mais ne lui abbatit point le courage. Il manda au monarque François, que dans peu il le viendrait chercher à la tête de cent mille hommes : étrange maniere, sans doute, de se préparer à demander le Baptême ! Mais déjà les Croisés étoient détrompés sur l'espérance qu'on avoit conçue de la conversion de ce prince. On avoit appris par deux esclaves qui étoient venus se rendre, qu'il avoit fait arrêter tous les marchands qui faisoient profession du Christianisme, résolu de

leur faire couper la tête si les François paroissoient à la vue de Tunis. On 1270.
 voyoit d'ailleurs tous les jours par expérience , qu'il n'y avoit point de ruse dont il ne s'avifât pour fatiguer l'armée: il ne cessoit de faire donner l'alarme au camp , toujours ses troupes rodoient dans les environs : oser en sortir , c'étoit s'exposer à une mort certaine.

Un jour que Jean d'Acre , grand Bouteiller de France, commandoit la garde la plus avancée , trois Sarrafins de bonne mine l'aborderent la lance basse , lui baiserent respectueusement les mains , & lui donnerent à entendre par leurs signes qu'ils vouloient être Chrétiens & recevoir le Baptême. On en porta aussi-tôt la nouvelle au roi, qui ordonna de les traiter avec bonté , mais en même-tems de les garder à vue. Une heure après , cent autres Sarrafins , bien armés , vinrent aussi se rendre avec les mêmes démonstrations. Les Croisés

1270. les reçurent comme leurs freres : mais ces traîtres voyant qu'on ne se déffoit point d'eux, mirent le sabre à la main, & chargerent les premiers venus. Ils étoient foutenus par une autre troupe, qui parut tout-à-coup, & fondirent avec fureur sur le tranquille Bouteiller. On cria aux armes, tout le camp s'émut : il n'étoit plus tems ; déjà les perfides avoient tué plus de soixante hommes, & s'étoient retités. Le malheureux Jean d'Acre, piqué d'une pareille trahison, méditoit de s'en venger sur les trois Sarrafins qu'il avoit en sa garde : il courut à sa tente, résolu d'en faire justice. Ils se jetterent à ses pieds en pleurant. « Seigneur, lui dit le plus » apparent des trois, je commande deux » mille cinq cens hommes au service du » roi de Tunis ; un autre capitaine com- » me moi, homme jaloux de mon élé- » vation, a cru me perdre en vous fai- » sant une trahison : je n'y ai aucune

» part. Si vous voulez relâcher l'un de ~~_____~~
 » nous pour aller avertir mes soldats, 1270.
 » je vous promets sur ma tête qu'il en
 » amenera plus de deux mille, qui se
 » feront Chrétiens, & qui vous appor-
 » teront toutes sortes de rafraîchisse-
 » mens ». Le roi fut informé de la
 chose; il réfléchit quelques momens,
 puis il dit : « Qu'on les laisse aller sans
 » leur faire de mal. Je crois que ce sont
 » des perfides qui nous trompent; mais
 » il vaut mieux s'exposer au risque de
 » sauver des coupables, que de faire
 » périr des innocens ». Le connétable
 fut chargé de les conduire hors du
 camp. Ils avoient promis de revenir;
 on n'en entendit point parler depuis.

Quelqu'importante que fût la prise
 de Carthage, elle n'assuroit point celle
 de Tunis, ville très-fortifiée pour ce
 tems-là, défendue d'ailleurs par une
 armée considérable. Ce n'étoit pas ce
 qu'on avoit promis au roi lorsqu'il étoit

1270.

encore en France ; il vit bien qu'il falloit se tenir sur la défensive , en attendant le roi de Sicile , qui , au rapport d'Olivier de Termes , devoit arriver incessamment. Ainsi , son premier soin fut de mettre son camp à l'abri des fréquentes alarmes que lui donnoient les Afriquains : il le fit environner de fossés & de palissades. Les travaux étoient à peine commencés , que toute la campagne parut couverte de soldats. Ils sembloient vouloir engager une action générale ; le roi mit ses troupes en bataille , prêtes à les bien recevoir. Mais tout se passa en escarmouches , où plusieurs Infidèles furent tués. On ne perdit du côté des François qu'un chevalier , nommé Jean de Roselieres , & le châtelain de Beaucaire. Les Barbares épouvantés de la fiere contenance des Croisés , se retirèrent en désordre. Louis qui avoit promis à son frere de ne rien entreprendre sans lui , ne les poursuivit pas.

Bientôt cependant les chaleurs excessives, l'air même que l'on respiroit, 1270.
 imbreigné d'un sable mouvant & brûlant, que les Sarrafins élevoient avec des machines, & que les vents pouffoient sur les Chrétiens; sable réduit en poussiere, & si fort pulvérisé, qu'il entroit dans le corps avec la respiration, & desséchoit les poumons; les mauvaises eaux, les vivres plus mauvais encore, peut être aussi le chagrin de se voir comme enfermés, infectèrent le camp de fièvres malignes & de dillenteries: maladies si violentes, qu'en peu de jours l'armée fut prodigieusement diminuée.

Déjà plusieurs grands seigneurs étoient morts. On comptoit parmi les principaux les comtes de Vendôme, de la Marche, de Viane, Gauthier de Nemours, Montmorenci, Fiennes, Brissac, Saint-Brignon, Gui d'Apremont, & Raoul frere du comte de

1270. Soissons. Le prince Philippe fils du roi , & le roi de Navarre , frappés du même mal , eurent le bonheur d'échapper à la contagion. Mais le comte de Nevers, Jean, dit Tristan, ce fils si chéri de Louis, & si digne de l'être par la bonté de son caractère, par l'innocence de ses mœurs, & par un discernement qui surpassoit de beaucoup son âge, fut une des premières victimes de cette cruelle peste : le cardinal-légat le suivit de près. Le saint monarque en fut lui-même attaqué, & sentit dès les premiers jours que l'atteinte étoit mortelle. Jamais il ne parut plus grand que dans ces derniers momens : il n'en interrompit aucune des fonctions de la royauté. Il donna toujours ses ordres pour la sûreté & le soulagement de son armée avec autant de présence d'esprit, que s'il eût été en parfaite santé. Plus attentif aux maux des autres, qu'aux siens propres, il n'épargna rien pour

leur soulagement ; mais enfin il succomba, & fut obligé de garder le lit. 1270.

Le prince Philippe son fils aîné, quoique fort abattu par une fièvre quarte dont il étoit attaqué, étoit toujours auprès du roi son pere. Louis l'aimoit, il le regardoit comme son successeur : il ramassa toutes ses forces pour lui donner cette belle instruction que tous les auteurs anciens & modernes ont jugée digne de passer à la postérité la plus reculée. Elle ne contient que ce qu'il avoit toujours pratiqué lui-même : on assure, dit le sire de Joinville, qu'il avoit écrit ces enseignemens de sa propre main avant qu'il tombât malade : il les avoit composés afin de donner à son successeur un modèle de la conduite qu'il devoit tenir, lorsqu'il seroit monté sur le trône. Louis fit faire la lecture de ces instructions en présence du prince

~~1270.~~ son fils & de tous les assistans. C'est
 1270. un extrait de ses propres sentimens,
 & des maximes qu'il avoit suivies
 toute sa vie, dont voici les principaux
 articles *.

« Beau fils , la premiere chose que
 » je te commande à garder , est d'aimer
 » Dieu de tout t^{on} cœur , & de desirer
 » plutôt souffrir toutes manieres de
 » tourmens, que de pécher mortelle-
 » ment. Si Dieu t'envoye adverité,
 » souffres le en bonne grace , & pen-
 » se que tu l'as bien desservi (mérité).
 » S'il te donne prospérité, n'en sois
 » pas pire par orgueil ; car on ne doit
 » pas guerroyer Dieu de ses dons. Vas
 » souvent à confesse ; sur-tout élis un
 » confesseur , idoine & prud'homme
 » (habile), qui puisse t'enseigner sûre-

* Joinville , p. 126. Mefn. p. 308. Nan-
 gis , pag. 391. Gaufrid. de Ball. Loc. pag.
 449.

» ment ce que tu dois faire ou éviter ; 1270.
 » ferme, qui ose te reprendre de ton
 » mal, & te montrer tes défauts. Ecou-
 » tes le service de l'Eglise dévotement,
 » de cœur & de bouche, sans bourder
 » ni truffer avec autrui (sans causer ni
 » regarder ça & là). Ecoutes volontiers
 » les sermons en appert & en privé
 » (en public & en particulier). Aimes
 » tout bien, hais toute prévarication
 » en quoi que ce soit » .

Louis étoit lui-même le modèle de
 ce qu'il prescrivait. Tout dévoué à Dieu
 dès sa plus tendre enfance, il n'oublia
 jamais l'enseignement de la reine sa
 mere ; *qu'il valoit mieux mourir mille*
fois , que d'encourir la disgrâce de
l'Etre suprême par un péché mortel. Il
 regardoit l'adversité comme un châti-
 ment, ou comme une épreuve qui pou-
 voit apporter un grand profit. Il en-
 visageoit la prospérité comme un nou-
 veau motif de redoubler de ferveur

1270. envers l'Auteur de tout bien. Aussi constant dans les fers en Egypte , que modeste après la bataille de Taillebourg, on le voyoit à la tête des armées avec la contenance d'un héros affronter les plus grands périls , & on l'admiroit au pied des autels dans la plus grande humilité & le plus grand recueillement.

Le choix des amis , objet important pour un prince, occupe aussi une grande partie de l'attention du saint roi. Il exhorte ce cher fils à ne donner sa confiance qu'à ceux dont la vertu & le désintéressement forment le caractère, & à exclure de sa familiarité tout homme capable ou de médire d'autrui, « de-
 » rière ou devant par détraction, ou
 » de proférer aucune parole qui soit
 » commencement d'émouvoir à péché,
 » ou de dire aucune vilénie de Dieu ,
 » de sa digne mere, de saints ou de
 » saintes; enfin à bannir de sa présence

» ces courtifans *pleins de convoitife* ,
 » vils flatteurs , toujours occupés à dé-
 » guifer la vérité , qui doit être la prin-
 » cipale règle des rois.

1270.

» Enquiers-toi d'elle , beau cher fils ,
 » fans tourner ni à dextre ni à fenestre :
 » fois toujours pour elle en contre-toi.
 » Ainfi jugeront tes confeillers plus har-
 » diment selon droiture & selon justice.
 » Veille sur tes baillifs , prévôts &
 » autres juges , & t'informe fouvent
 » d'eux , afin que s'il y a chose à re-
 » prendre en eux , tu le faffes. Que ton
 » cœur foit doux & piteux aux pauvres :
 » fais-leur droit comme aux riches. A
 » tes ferviteurs fois loyal , libéral &
 » roide de parole , à ce qu'ils te crai-
 » gnent & aiment comme leur maître.
 » Protège , aime , honore toutes
 » gens d'Eglise , & garde bien qu'on
 » ne leur *tolliffe* (enleve) leurs reve-
 » nus , dons & aumônes , que les an-
 » ciens & devanciers leur ont laiffés.

1270. » N'oublie jamais le mot du roi Phi-
 lippe mon ayeul , qui pressé de ré-
 primer les torts & forfaits , répon-
 dit » : *Quand je regarde les honneurs
 & les courtoisies que Dieu m'a faites ,
 je pense qu'il vaut mieux laisser mon
 droit aller , qu'à sainte Eglise susciter
 contens (procès).*

Louis pouvoit se donner lui-même pour exemple : mais le propre de la modestie est de s'ignorer soi-même. Toujours en garde contre le vice , il ne donna sa confiance qu'à la probité , son estime qu'à la vertu , son cœur qu'à la vérité. Les pauvres le regardoient comme leur pere ; ses domestiques le servoient comme un généreux bienfaiteur , qui méritoit tout leur attachement.

Philippe étoit destiné à regner sur les François : Louis songeoit sur-tout à le rendre digne de cette couronne. Il lui recommande d'aimer ses sujets

comme les enfans, de les protéger ~~comme les amis~~
 comme les amis, de leur faire justice 1270.
 comme à les *fidèles*. « Garde-toi ,
 » Beau cher fils, de trop grandes con-
 » voitises; ne boute pas sur tes peuples
 » trop grandes tailles ni subides, si ce
 » n'est par nécessité pour ton royaume
 » défendre : alors même travaille tôt
 » à procurer que la dépense de ta mai-
 » son soit raisonnable & selon mesure.
 » Observe les bonnes anciennes cou-
 » tumes, corrige les mauvaises. Re-
 » garde avec diligence comment tes
 » gens vivent en paix dessous toi, par
 » espécial es bonnes villes & cités. Main-
 » tiens les franchises & libertés, es-
 » quelles tes anciens les ont gardées :
 » plus elles seront riches & puissantes,
 » plus tes ennemis & adversaires dou-
 » teront de t'assaillir. Que ton premier
 » soin soit d'éviter d'émouvoir guerre
 » contre homme Chrétien, sans grand
 » conseil (qu'après une mûre délibé-

1270. » ration), & qu'autrement tu n'y puisses
 » obvier. Si nécessité y a, garde les
 » gens d'Eglise, & ceux qui en rien ne
 » t'auront méfait, qui n'auront de part
 » à la guerre que par leur malheur ».

Toute la conduite de Louis étoit une preuve de sa morale. Il regardoit son royaume comme une grande & nombreuse famille, dont il étoit le chef, moins pour la gouverner en maître, que pour en être le pere & le bienfaiteur. Quelques guerres qu'il eût à soutenir, on ne le voyoit point charger son peuple d'impôts. Il n'avoit recours aux subsides qu'après avoir commencé par retrancher la dépense de sa maison. Il savoit si bien ménager les revenus publics, dit un auteur qui écrivoit au commencement du dix-septième siècle *, qu'il y en avoit assez pour son train & ses grandes affaires, pour donner aux pauvres veuves, pour nourrir les orphelins, pour marier les

* Aubert,
 hist. de
 France.

filles indigentes, pour procurer aux
malades les secours nécessaires, pour 1270.
élever des temples au Seigneur.

Son premier soin étoit que Dieu fût craint & honoré, son peuple maintenu en paix, sans être foulé ni opprimé; la justice administrée sans faveur ni corruption, les emplois & les honneurs dispensés au mérite, non à la brigue. Peu content d'avoir travaillé toute sa vie à la félicité de la France, il ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur que de laisser un fils qui en fût, comme lui, l'amour & les délices.

Louis finit l'instruction qu'il adresse à son fils, par ces tendres paroles :
« Je te supplie, mon cher enfant,
» qu'en ma fin tu ayes de moi sou-
» venance, & de ma pauvre ame, &
» me secours par messes, oraisons,
» prieres, aumônes & bienfaits par-
» tout ton royaume. Je te donne tou-
» tes les bénédictions que bon pere

~~1270.~~ » & preux peut donner à son cher
1270. » fils ».

J'ajouterai à cet éloge , dont j'ai pris la plus grande partie dans la belle histoire de France de M. l'abbé Velly, une esquisse du portrait que le célèbre pere Daniel a fait de ce saint roi.

Le respect, dit cet auteur , la vénération & l'admiration que les sujets de Louis avoient pour ce prince étoient l'effet d'une vertu & d'une sainteté qui ne se démentirent jamais : plus modeste & plus recueilli au pied des autels, que le plus fervent solitaire , on le voyoit , un moment après, à la tête d'une armée , avec la contenance d'un héros , donner des batailles , essuyer les plus rudes fatigues , affronter les plus grands périls. La prière , à laquelle il consacroit plusieurs heures du jour , ne diminuoit en rien le soin qu'il devoit à son Etat.

Il tenoit exactement ses conseils , 1270.
 donnoit des audiences publiques &
 particulieres , qu'il accordoit aux plus
 petites gens , jusqu'à vuider quelques-
 fois des procès de particuliers , assis
 sous un arbre , au bois de Vincennes ,
 prenant , en ces occasions , pour as-
 seffeurs les plus grands seigneurs de la
 cour qui se trouvoient alors auprès de
 lui. Plusieurs ordonnances qui nous
 restent de ce prince sur diverses ma-
 tières importantes , & pour le règle-
 ment de la justice , une espèce de
 code , publié par le savant M. du
 Cange *, intitulé : *les établissemens de*
saint Louis , roi de France , selon l'u-
sage de Paris & d'Orléans & la cour
de Baronie , sont des monumens qui
 nous marquent l'application qu'il avoit
 au règlement de son royaume ; & c'est
 un grand éloge pour ce prince , que
 sous les regnes de plusieurs de ses suc-
 cesseurs, la noblesse & les peuples,

* Trésor
 des Char-
 tres, regis-
 tre coté 5.

quelquefois mécontents du gouverne-
 1270. ment , ne demandoient rien autre chose , sinon , *qu'on en réformât les abus , suivant les usages observés sous le regne de ce saint roi.*

Quelqu'austère qu'il fût pour lui-même, jusqu'à s'interdire presque tous les divertissemens, sa vertu ne fut jamais une vertu chagrine. Il étoit extrêmement humain & fort agréable dans la conversation. Sa taille médiocre ne lui donnoit pas un air fort majestueux , mais ses seules manières le faisoient aimer de ceux qui l'approchoient. Il étoit naturellement bien-faisant , & sa libéralité parut sur-tout dans les guerres d'outre-mer, envers plusieurs seigneurs & gentilshommes, qui avoient perdu tous leurs équipages, à qui il donna de quoi les rétablir.

Sa douceur naturelle, sa modestie dans ses habits & dans ses équipages,

sur-tout depuis qu'il eut pris la croix, ~~_____~~
 l'humilité chrétienne en laquelle il 1270.
 s'exerçoit plus qu'en aucune autre vertu, & qu'il pratiquoit sur-tout envers les pauvres, en les servant souvent à table, en leur lavant les pieds, en les visitant dans les hôpitaux; toutes ces vertus qui, lorsqu'elles sont accompagnées de certains défauts, attirent quelquefois du mépris aux grands qui les pratiquent, ne firent jamais de tort à son autorité; & il est marqué expressément dans son histoire, que depuis son retour de la Terre-Sainte, on ne vit jamais en France plus de soumission pour le souverain, & qu'elle continua durant tout le reste de son regne.

Selon le témoignage du sire de Joinville*, ce prince étoit le plus sage & la meilleure tête de son conseil. Dans les affaires subites, il prenoit aisément & prudemment son par-

* Mémoires de Joinville, pag. 119.

1270. ti. Il s'étoit acquis une si grande réputation de droiture, que les autres princes lui mettoient souvent leurs intérêts entre les mains dans les différends qu'ils avoient ensemble & soufcrivoient à ses décisions. Jamais on ne le vit s'emporter, ni dire une parole capable de choquer personne. Tout guerrier qu'il étoit, il ne fit jamais la guerre, quand il put faire ou entretenir la paix sans porter un préjudice notable à son Etat. Il ne tint qu'à lui de profiter des brouilleries de l'Angleterre, pour enlever à cette couronne tout ce qu'elle possédoit en France. Ceux qui envisageoient les choses dans des vues purement politiques, l'en blâmerent : mais son unique règle étoit sa conscience. Il contribua au contraire de tout son pouvoir à réunir Henri III, roi d'Angleterre, avec ses sujets ; & ce prince avoit coutume, pour cette raison, de

l'appeller son pere. Il n'y a qu'à se ~~revenir~~
 rappeler toute la suite de son histoire 1270.
 pour être persuadé qu'il étoit non-seu-
 lement le prince le plus vaillant de
 son tems , mais encore qui entendoit
 le mieux la guerre : car , quoique ses
 deux croisades lui aient mal réussi ,
 il est certain que dans toutes les ac-
 tions particulieres qui s'y passerent, il
 battit toujours ses ennemis, quoique
 supérieurs en troupes ; & il combattit
 avec le même succès , nonobstant un
 pareil désavantage , à la bataille de
 Taillebourg. Mais après tout , entre
 tant de belles qualités, qui rendent ce
 prince recommandable , la piété fut
 la dominante. Il en étoit redevable ,
 après Dieu , à l'éducation sage & chré-
 tienne que lui donna la reine Blanche ,
 sa mere. Toute la conduite de sa vie
 fut animée par cet esprit de piété : une
 infinité d'hôpitaux, d'églises, de mo-
 nastères , fondés ou rétablis par ses

libéralités. Le détail que Geoffroi de
1270. Beaulieu, religieux Dominicain, son
confesseur, fait des pénitences, des
sentimens & des bonnes-œuvres de ce
saint prince, l'idée qu'on avoit de lui,
comme d'un Saint pendant sa vie, sa
canonisation, fondée sur la voix du
peuple & sur plusieurs miracles bien
attestés, faits après sa mort, montrent
en effet qu'il étoit encore plus distin-
gué par sa sainteté que par ses autres
grandes qualités.

Cependant la violence de la mala-
die augmentoit. Louis, après avoir
donné au prince son fils les belles in-
structions que nous avons rapportées,
sentant que les forces commençoient
à lui manquer, demanda l'Extrême-
Onction, & pendant toute la cérémonie,
il répondoit à toutes les prières de l'é-
glise, avec une ferveur qui faisoit ver-
ser des larmes à tous les assistans. En-
suite il demanda le saint Viatique, que
malgré

malgré sa foiblesse il reçut à genoux aux pieds de son lit, avec les senti-
mens de la plus vive foi. 1270.

Depuis ce moment il ne fut plus occupé que des choses de Dieu. On l'entendoit tantôt former les souhaits les plus ardens pour la conversion des Infidèles, tantôt réclamer la protection des saints auxquels il avoit plus de dévotion. Quand il se sentit près de sa fin, il se fit étendre sur un lit couvert de cendres, où, les bras croisés sur la poitrine, les yeux au ciel, il expira sur les trois heures après midi, le vingt-cinquième jour d'août, en prononçant distinctement ces belles paroles du Psalmiste : *Seigneur, j'entrerais dans votre maison, je vous adorerais dans votre saint temple, & je glorifierais votre nom.*

Ainsi mourut, dans la cinquante-sixième année de son âge, & la quarante-quatrième de son regne, Louis

neuvieme du nom : « le meilleur des
 1270. » rois, dit Joinville, qui si sainte-
 » ment a vécu & fait tant de beaux
 » faits envers Dieu; le prince le plus
 » saint & le plus juste qui ait porté
 » la couronne, dont la foi étoit si
 » grande, qu'on auroit pensé qu'il
 » voyoit plutôt les mystères divins
 » qu'il ne les croyoit; le modèle enfin
 » le plus accompli que l'histoire four-
 » nisse aux souverains qui veulent re-
 » gner selon Dieu & pour le bien de
 » leurs sujets ». On a dit de lui, &
 c'est le comble de son éloge, qu'il
 eut tout ensemble les sentimens d'un
 vrai gentilhomme, la piété du plus
 humble des Chrétiens, les qualités
 d'un grand roi, les vertus d'un grand
 saint; j'ajouterai, & toutes les lumieres
 du plus sage législateur.

La mort de Louis répandit la conf-
 ternation dans l'armée Chrétienne. Les
 soldats le pleuroient comme un ten-

dre pere ; la noblesse , comme un 1270.
digne chef ; les gens de bien ,
comme le gardien & le soutien des
loix ; les évêques , comme le protec-
teur & le défenseur de la religion ;
tous les François en général , comme
le plus grand roi qui eût regné sur
la nation. On admiroit les secrets de
cette Providence impénétrable , qui
avoit voulu le sanctifier dans ses souff-
rances ; tous s'entrenoient des gran-
des qualités & des vertus du saint
monarque. On le voyoit dans sa tente
étendu sur la cendre : sa bouche étoit
encore vermeille , son tein frais , on
eût dit qu'il ne faisoit que som-
meiller.

Il venoit d'expirer , lorsqu'on en-
tendit les trompèthes des croisés Sici-
liens. Charles arrivoit avec de belles
troupes & toutes sortes de rafraîchis-
semens. Surpris que personne ne
vienne au-devant de lui , il soupçonne

~~quelque~~ quelque malheur. Il descend à terre ,
 1270. laissant son armée sous la conduite de
 ses lieutenans, il monte à cheval, pousse
 à toute bride vers le camp, & ayant
 mis pied à terre à la vue du pavillon
 royal, il y entre avec une inquiétude
 que tout ce qu'il voit ne fait que re-
 doubler. Quel spectacle que celui qui
 s'offre à ses yeux ! Il en est saisi ; ce
 cœur si fier, si hautain, se livre à tous
 les transports de la plus vive douleur.
 Il se prosterne aux pieds de son saint
 frere, & les baise en versant un tor-
 rent de larmes.

Après lui avoir donné ces dernieres
 marques de son amitié, il s'occupe à
 lui faire rendre les derniers devoirs.
 On ignoroit alors l'art d'embaumer les
 corps. On fit bouillir celui du saint
 roi dans du vin & de l'eau, avec des
 herbes aromatiques. Charles, par ses
 instantes prieres, obtint du roi, son
 neveu, la chair & les entrailles de

Louis , qu'il envoya à l'abbaye de Montréal près de Palerme, lieu que ces précieuses reliques ont rendu si fameux dans la suite, par les miracles sans nombre qu'elles ont opérés. Le cœur & les os furent mis dans un cercueil , pour être transportés à l'abbaye de saint Denis , où le pieux monarque avoit choisi sa sépulture. Déjà Geoffroi de Beaulieu , son confesseur , chargé de les conduire en France avec quelques seigneurs de la première qualité , se préparoit à mettre à la voile , lorsque toute l'armée s'y opposa , protestant qu'elle ne consentiroit jamais à se voir privée d'un trésor , dont la possession étoit le salut commun. Philippe encore plus rempli de confiance aux mérites du feu roi son pere , se rendit avec plaisir aux vœux de ses sujets. Beaulieu partit avec Guillaume de Chartres , Dominicain , & de Jean de Mons , Cor-

~~_____~~ delier d'une grande piété, tous trois
 1270. fort chers au feu roi; mais sans autres ordres de la part du nouveau souverain, que de rendre diverses lettres aux régens pour les confirmer dans leur autorité, & les exhorter à maintenir la paix & la justice dans le royaume; aux évêques pour leur recommander de faire prier Dieu pour son illustre pere; aux commissaires préposés à la collation des bénéfices en régle, pour leur enjoindre de se conformer aux instructions qu'ils avoient reçues de son prédécesseur; à tous ses sujets en général, pour leur ordonner d'obéir à ses lieutenans, & de leur prêter serment de fidélité pour lui & pour ses successeurs.

Après qu'on eut rendu les honneurs funèbres au corps du saint prince, on rendit les honneurs de roi à Philippe son successeur, qui étoit alors dans sa vingt-sixième année. Il reçut, avec

la plus grande solemnité les homma-
ges de ses vassaux. Le comte Alfonse,
comme l'aîné de ses oncles, le rendit
le premier, tant pour les comtés de
Poitiers & d'Auvergne, que pour ce-
lui de Toulouse, qu'il possédoit du chef
de sa femme. Le roi de Sicile le rendit
ensuite pour le Maine & l'Anjou : le
roi de Navarre pour la Champagne.
Les comtes d'Artois, de Dreux, de
Bretagne, de Saint-Paul, les évêques
& tous les barons François qui se trou-
voient à l'armée, en firent autant
pour ceux qu'ils tenoient du monarque.

On délibéra cependant sur la ma-
niere de poursuivre l'entreprise pro-
jetée par le feu roi. Les Sarrafins en-
couragés par la nouvelle de sa mort,
fortifiés d'ailleurs par les troupes de
plusieurs souverains, se flattoient de
détruire les François. C'étoient tous les
jours de nouvelles escarmouches, où

~~les~~ les barbares , quoique supérieurs en
1270. nombre , étoient ordinairement battus. Ils venoient au combat avec assez de fierté, à grands cris, & obscurcissoient l'air d'une nuée de flèches ; mais dès qu'ils trouvoient quelque résistance , ils prenoient la fuite & se salvoient aisément par la vitesse de leurs chevaux. L'abondance étoit dans leur camp, où sans cesse on voyoit arriver toutes sortes de munitions , par le moyen d'une espece de lac qui facilitoit la communication de leur armée avec la ville de Tunis. Le roi de Sicile , qui commandoit en l'absence de son neveu , qu'une fièvre violente avoit repris , forma le dessein de se rendre maître de cet étang. Il commanda aux mariniers d'y transporter tout ce qu'on pourroit rassembler de barques, & les troupes eurent ordre d'être sous les armes avant le lever du soleil. Les Infidèles en eurent avis, sortirent de

leurs retranchemens , & vinrent présenter la bataille avec des cris épouvantables. On fut obligé d'en venir aux mains avant que tout fût disposé pour le combat. Quelques aventuriers ayant à leur tête Hugues & Gui de Beaucey, deux braves chevaliers, partirent de la main , sans attendre l'ordre du comte de Soissons, qui commandoit le corps de troupes dont ils faisoient partie , & allèrent attaquer les escadrons ennemis. Tout plia sous leurs efforts & prit la fuite. L'ardeur qui les emportoit ne leur permit pas de penser à leur retour : ils s'abandonnerent à la poursuite des fuyards , & lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être secourus , les Sarrafins se rallierent , les envelopperent & les taillèrent en pieces , après avoir chèrement vendu leurs vies.

Le roi de Sicile arrive sur ces entre-

1270. faites, suivi du comte d'Artois, avec un corps de troupes. Ils attaquent les Sarrafins avec cette impétuosité si naturelle aux François, les renversent & les poussent avec tant d'ardeur, qu'ils les mettent en fuite. Les uns se retirent en désordre vers les montagnes, où les vainqueurs aveuglés par la poussière qu'on élevoit avec des machines, ne peuvent les poursuivre. Les autres fuient avec précipitation vers le lac, espérant se sauver sur un grand nombre de bâtimens qu'ils y avoient laissés : mais leurs mariniers, que la peur avoit saisis, s'étoient eux-mêmes sauvés à l'autre bord. Les fuyards furent tous tués ou noyés : on fait monter la perte des barbares à cinq mille hommes, non compris les prisonniers.

Quelques jours se passerent sans aucune action considérable. Il paroît même que le roi de Sicile, quoique vainqueur, n'avoit pu se rendre maître du

lac , le seul poste qui pût faciliter les approches de Tunis. 1270.

Bientôt les Sarrafins reparurent en si grand nombre, qu'ils crurent inspirer de la terreur aux croisés; ils se tromperent : le roi qui se trouvoit en état de combattre, fit sortir ses troupes du camp, résolu de livrer bataille. C'étoit ce que les François souhaitoient le plus ardemment : pleins de mépris pour des ennemis qui n'avoient jamais osé tenir devant eux, ils s'avancèrent avec cet air fier qu'inspire le sentiment de la supériorité du courage. Mais le dessein des barbares n'étoit que de harceler leurs ennemis, & s'il se pouvoit, de les épouvanter par leur multitude & par d'horribles hurlemens; ils se retirèrent en bon ordre & presque sans combat. Comme on ne vouloit rien hasarder, on ne les poursuivit pas. Le roi de Sicile désespéré de ne pouvoir réussir, imagine un stratagème qu'il

~~Charles, roi de France.~~ communique au jeune roi de France.

1270. Il part à la tête de sa cavalerie & de ses meilleures troupes, charge le corps des Infidèles le plus proche, & prend aussi-tôt la fuite avec une vitesse qui marque la plus vive frayeur. Les Maures donnerent imprudemment dans le piège, & tomberent sur le prince Sicilien, qui se battit quelque tems en retraite, jusqu'à ce qu'il les eût amenés dans un lieu d'où le reste de l'armée françoise pût leur couper leur retour. Alors Charles tourne bride & fond sur eux avec beaucoup de courage. Philippe en même-tems attaque vigoureusement ce corps séparé, & l'enferme de toute part. Le massacre fut grand, il en demeura trois mille sur la place : le reste fut pris ou périt malheureusement, les uns noyés dans les eaux de la mer, où ils se précipiterent pour échapper à l'épée des vainqueurs, les autres dans des fosses profondes qu'ils

avoient creusées, soit pour trouver des puits, soit pour y faire tomber les ^{1270.} Chrétiens , dans l'ardeur de la poursuite.

Tous ces combats, quoique favorables aux Chrétiens, ne décidoient rien. Il falloit être maître du lac pour marcher à Tunis : le dessein fut donc formé de s'en emparer. On fit faire des galères plus fortes & plus légères que celles que l'on avoit : on les remplit d'arbalétriers. Bientôt on remporta de grands avantages sur les Infidèles, dont plusieurs vaisseaux furent pris ou coulés à fond. Un ingénieur du roi travailloit en même-tems à la construction d'un château de bois qu'on devoit placer sur le bord du golphe, pour écarter avec des pierres les barques ennemies. Déjà l'ouvrage avançoit, lorsque les Sarrafins ayant reçu de nouveaux secours, quitterent encore une fois leurs retranchemens, s'avancerent en ordre

1270. de bataille , faisant retentir l'air de cris affreux , avec un bruit effroyable de mille instrumens militaires qui sonnoient de tous côtés. L'armée chrétienne crut qu'ils vouloient enfin en venir à une bataille décisive. On laissa le comte d'Alençon avec les Templiers , à la garde du camp & des malades : l'orifâme fut déployé , & les rois de France , de Sicile & de Navarre , sortirent en armes , chacun à la tête de ses troupes : ils marchaient avec moins de bruit , mais aussi avec plus de hardiesse que les Sarrafins. Jamais on n'avoit vu de plus belles dispositions pour le combat ; cependant il n'y en eut point : ce fut plutôt une déroute qu'une bataille. Les barbares repoussés dès le premier choc , se renversent les uns sur les autres , ils jettent tous les armes & cherchent leur salut dans une fuite précipitée. On les poursuivit jusqu'à leur camp qu'ils abandonnerent. Com-

me on craignoit quelqu'embuscade , & ~~qu'on vouloit les empêcher de se rallier,~~ 1270.
 Philippe fit défenses aux soldats , sous
 les plus grièves peines , de s'arrêter au
 pillage : il fut obéi. On poussa les fuyards
 jusqu'aux défilés des montagnes , où la
 prudence ne permettoit pas de s'en-
 gager. Les vainqueurs revinrent ensuite
 sur leurs pas , pillèrent le camp où ils
 trouverent des provisions immenses ,
 égorgerent dans la première chaleur ,
 & malades & blessés , emporterent tout
 ce qui pouvoit être à leur usage , &
 brûlèrent le reste.

Mais si les armes des croisés prospéroient , leur nombre diminuoit chaque jour par les maladies qui continuoient de les désoler. Déjà elles commençoient à attaquer les troupes du roi de Sicile , elles n'épargnoient pas même les naturels du pays : toute la contrée étoit infectée de la contagion.

On dit que le roi de Tunis , pour se

1270. soustraire à ce poison , se tenoit ordinairement dans des cavernes souterraines , où il croyoit que le mauvais air ne pouvoit pas pénétrer. L'horreur de sa situation , la nouvelle défaite de ses troupes , la crainte de se voir assiégé dans sa capitale , tout contribuoit à ses alarmes : il envoya donc proposer la paix ou une trêve.

Les conditions qu'il offroit étoient des plus avantageuses pour les deux nations. Le conseil des croisés fut néanmoins partagé sur le parti qu'on devoit prendre. Les uns étoient d'avis qu'il falloit pousser vivement les Sarrazins , qui dans les combats ne pouvoient pas tenir contre les Chrétiens , leur tuer le plus de monde que l'on pourroit , s'emparer de Tunis leur plus fort rempart , le détruire si l'on ne pouvoit le garder , & par-là s'ouvrir un chemin sûr pour transporter les armées chrétiennes en Palestine.

Les autres remontoient qu'il n'étoit pas si facile d'exterminer une nation si nombreuse ; que les combats qu'il faudroit livrer , le siège , la disette , les maladies emporteroient sans doute beaucoup de monde ; qu'avant qu'on fût maître de la place , on se trouveroit au plus fort de l'hiver , temps où la mer devenue orageuse , empêcheroit ou retarderoit du moins l'arrivée des convois : enfin que l'objet principal de cette croisade étant de secourir les chrétiens de Syrie , on ne devoit pas négliger l'occasion de se procurer par une bonne paix , l'avantage qu'on étoit venu chercher jusques sur les côtes d'Afrique. Le roi de Sicile appuyoit fortement cet avis , qui étoit aussi celui des plus grands seigneurs de l'armée. Il prévalut , la trêve fut conclue pour dix ans.

Les conditions étoient , « que le » port de Tunis seroit franc à l'avenir

1270.

» & que les marchands ne feroient plus
 » obligés à ces impôts immenses, dont
 » ils avoient été surchargés par le passé.
 » (On prenoit la dixieme partie des
 » marchandises qu'ils apportoit). Que
 » tous les Chrétiens qu'on avoit arrêtés
 » à l'approche de l'armée françoise,
 » feroient remis en liberté; qu'ils au-
 » roient le libre exercice de leur reli-
 » gion; qu'ils pourroient faire bâtir des
 » églises; qu'on ne mettroit aucun ob-
 » stacle à la conversion des Mahomé-
 » tans; que le roi de Tunis jureroit de
 » payer tous les ans le tribut ordinaire
 » au roi de Sicile; qu'il rembourseroit
 » au monarque & aux barons François,
 » les dépenses qu'ils avoient faites de-
 » puis le commencement de la guerre,
 » (ce qui montoit à deux cens mille
 » onces d'or,) dont la moitié feroit
 » payée comptant, & l'autre dans deux
 » ans ».

On ne pouvoit rien espérer de plus

favorable dans les circonstances où l'on se trouvoit. La multitude en murmura ; elle s'étoit flattée de s'enrichir par le pillage de Tunis : elle accusa hautement le prince Sicilien d'avoir sacrifié l'honneur de la religion à son intérêt particulier. Charles méprisa ces clameurs. On reçut, le premier novembre, les sermens du roi Mahométan. Aussi-tôt toutes les hostilités cessèrent. Les François allèrent à la ville : les Sarrasins vinrent au camp , où l'on vit bientôt regner l'abondance ; & les maladies diminuerent.

Le prince Edouard d'Angleterre arriva sur ces entrefaites , avec la princesse sa femme , le prince Richard son frere , Henri d'Allemagne son cousin , & un grand nombre de seigneurs. On prétend qu'il désaprouva hautement la convention qu'on venoit de faire , & que pour en témoigner son mécontentement , il s'enferma dans sa tente , sans

1270. vouloir participer aux délibérations, ni au partage que l'on fit de l'argent des Infidèles, sur lequel on fit une libéralité aux soldats. C'est peut-être ce qui a donné lieu à la manière emportée, dont les historiens Anglois parlent de ce traité.

Le roi de Tunis en ayant fidèlement exécuté les conditions, les croisés se disposèrent à se rembarquer. Lorsque tout fut prêt, le roi de Sicile, le connétable, Pierre le chambellan & quelques autres seigneurs, se rendirent sur le rivage pour empêcher la confusion à l'embarquement, veiller à ce que chacun trouvât place, & que personne ne fût insulté par les Infidèles. Deux jours entiers furent employés à cette occupation.

Le convoi fut partagé en deux parties. La première, où étoient le roi & la reine de France, le roi de Navarre & son épouse, & le roi de Sicile,

mit à la voile le jeudi dans l'octave de ~~S. Martin~~
 S. Martin , & les pilotes eurent ordre 1270.
 de faire route vers le royaume de Sicile. Le vent fut si favorable , qu'après deux jours de navigation cette partie de la flotte entra dans le port de Trapani. L'autre partie , obligée de demeurer à la rade , faute d'avoir pris , avant son départ , toutes les provisions nécessaires , n'arriva en Sicile qu'après avoir essuyé une horrible tempête , qui fit périr plusieurs bâtimens & beaucoup de monde. Le prince Edouard d'Angleterre laissa partir les croisés avec assez d'indifférence , & persistant dans son premier dessein d'aller en Palestine , il se rendit à Saint-Jean-d'Acre , suivi de ses Anglois , du comte de Bretagne son beau-frere , & de quelques Seigneurs François. Le succès ne répondit point à son attente , il ne fit que de très-médiocres exploits.

1271.

Rien n'arrêtoit Philippe , roi de France , à Trapani , que sa tendresse

1271. pour Thibaut V, roi de Navarre, son beau-frere, qui s'étoit embarqué avec une fièvre violente, dont il mourut quinze jours après son arrivée en Sicile. Ce prince aussi bien fait d'esprit que de corps, avoit gagné par ses grandes qualités le cœur de tous les croisés. Le roi son beau-pere l'avoit toujours tendrement chéri, & ce qui acheve son éloge, il l'avoit plutôt regardé comme son fils, que comme son gendre : il fut généralement regretté. La reine Isabelle sa femme, fille de saint Louis, qui l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée, ne lui survécut pas long-tems. Elle avoit fait vœu de passer le reste de ses jours dans la viduité : quatre mois après elle mourut aux îles d'Hieres, dans les larmes & dans la priere. Trapani n'étant plus pour Philippe qu'un séjour de deuil, il se rendit à Palerme, où le roi de Sicile lui fit une réception magnifique : delà il prit le chemin de Messine,

& passa par la Calabre , où il eut une nouvelle affliction plus sensible que 1271. toutes les autres. La reine sa femme qui étoit enceinte , tomba de cheval en passant à gué le Savuto , riviere qui coule un peu au-dessus de Martorano. La douleur de la chute , la fatigue du voyage , peut-être aussi la frayeur plus dangereuse encore dans les circonstances où elle se trouvoit , lui firent faire une fausse couche , dont elle mourut à Cozenza , laissant par le souvenir de ses vertus , une tristesse incroyable dans tous les cœurs. Celle du roi son époux fut si vive , qu'on craignit pour sa vie. Il continua cependant sa route , faisant conduire avec lui les corps du roi son pere , d'Isabelle d'Aragon son épouse , du comte de Nevers son beau-frere. Il se rendit à Rome , où il séjourna quelques jours , pour satisfaire sa dévotion envers les Saints apôtres. De Rome il passa à Viterbe ,

1271. où les cardinaux étoient assemblés depuis deux ans pour l'élection d'un pape. Philippe les exhorta vivement à mettre fin au scandale qui faisoit gémir toute l'église. Ensuite pressé par les instantes prières des régens de son royaume, il traversa toute l'Italie pour se rendre en France ; & ayant franchi le mont-Cénis avec beaucoup de fatigues, il se rendit à Lyon, ensuite à Mâcon, à Châlons-sur-Saône, à Cluni, à Troyes en Champagne, & enfin à Paris, où il arriva le vingt-unième jour de mai de l'année 1271.

Tous les peuples, tant en Italie qu'en France, s'empressoient pour honorer les reliques du feu roi, que la voix publique avoit déjà canonisé. Le clergé & les religieux le recevoient en procession : les malades se croyoient guéris, s'ils pouvoient toucher le cercueil où ses os étoient renfermés : la plupart en recevoient du soulagement.

Le

Le roi fut reçu à Paris avec les plus grandes démonstrations de joie de la 1271.
 part des peuples ; mais la désolation de sa famille ne lui permettoit pas de goûter beaucoup de plaisir. Il avoit toujours le cœur percé de douleur pour la mort de tant de personnes qui lui étoient infiniment chères : car , outre celles dont je viens de parler, il apprit encore en arrivant à Paris , le décès d'Alfonse son oncle , comte de Poitiers, & de la comtesse sa femme , qu'il avoit laissés malades en Italie.

Un des premiers soins de Philippe , fut de faire rendre les derniers devoirs à tant d'illustres personnes. Il leur fit faire de magnifiques obsèques. De l'Eglise de Notre-Dame , où leurs corps avoient d'abord été mis en dépôt, on les transporta en procession à saint Denis. Philippe marchant à pied , aida à porter le cercueil du roi son pere depuis Paris jusqu'à cette abbaye. On



1271. y conduisit en même-tems , outre les corps de la reine Isabelle & du comte de Nevers, celui de Pierre de Nemours , chambellan , chevalier d'un mérite distingué, que saint Louis'avoit toujours tendrement aimé, & à qui , par cette raison, on fit l'honneur de l'inhumer aux pieds de son cher maître.

On voit encore aujourd'hui au fauxbourg de S. Laurent & sur le chemin de S. Denis, sept pyramides de pierre qui furent élevées par ordre de Philippe, aux endroits où il s'étoit arrêté pour se reposer en portant le corps du roi son pere , & c'est une tradition que les statues des trois rois, placées sous la croix qui termine ces pyramides , sont celle de ce prince , celle de saint Louis son pere , & celle de Louis VIII son ayeul.

On fut fort étonné en arrivant à l'abbaye , de trouver les portes de l'église fermées : étonnement qui re-

doubla, quand on fut le motif d'un ~~procédé~~ ^{1271.} procédé si étrange. C'étoit l'effet de l'opiniâtreté de l'Abbé, Matthieu de Vendôme, l'un des régens de l'Etat pendant l'absence du monarque. Fier du crédit que lui donnoient ses services & sa naissance, il ne vouloit point que l'archevêque de Sens & l'évêque de Paris entraissent revêtus de leurs habits pontificaux, dans un temple que Rome, au mépris des anciens canons, avoit soustrait à la juridiction de l'ordinaire. Il fallut que les deux prélats allaissent quitter les marques de leur dignité au-delà des limites de l'abbaye. Jusqu'à ce que cela fût exécuté, il fallut que Philippe & tous les barons de France, attendissent patiemment à la porte, *qu'on pouvoit*, dit un judicieux écrivain *, *qu'on devoit peut-être même* * La Chaise, tom. 2, pag. 80. *enfoncer. Ce sont là des choses*, ajoute le pere Daniel, *qui se souffient en de certaines conjonctures, & dont on est*

1271.

surpris , je dirois scandalisé en d'autres tems. Lorsque l'Abbé vit ses privilèges assurés , il ordonna d'ouvrir l'église. On fit la cérémonie ordinaire des obseques avec la plus grande piété inspirée par la présence des reliques d'un si grand saint , & d'un roi si digne de la vénération de ses peuples.



A B R É G É

DE L'HISTOIRE

DES CROISADES.

AVANT-PROPOS.

LORSQUE je me suis proposé de donner au public un abrégé de l'histoire des Croisades, mon intention a été de faire connoître la fausseté des reproches qu'on a faits à saint Louis, & qu'on réitere encore de nos jours, de s'être engagé trop facilement dans les deux dernières croisades, d'y avoir conduit la plus brillante noblesse de son royaume

& d'avoir été cause de la perte de la plus grande partie.

Quand , après plus de cinq cens ans , on veut blâmer la conduite d'un aussi grand prince que saint Louis , il faut auparavant s'instruire exactement de ses actions , des motifs qui en ont été la règle , & des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Il faut se transporter dans ces tems , où les mœurs étoient bien différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui.

Alors les sentimens des papes , de tout le clergé , des rois , des princes & des grands seigneurs étoient uniformes sur les croisades. Lorsqu'on s'y engageoit , c'étoit l'effet des vives & continues exhortations des papes , & des personnages les plus recommandables par leurs vertus & par leur zèle pour la religion. Saint

Bernard, que l'on regardoit alors comme l'oracle de la chrétienté , prêcha la croisade que Louis-le-Jeune , roi de France , & l'Empereur Conrad entreprirent en même - tems. Personne n'étoit forcé de s'engager dans cette pieuse milice : aussi ne voit-on pas dans l'histoire de Saint Louis , qu'il eût obligé , malgré eux , aucuns seigneurs de s'y enrôler. Ils y ont été de leur bonne volonté , & la plus grande partie à leurs frais. Les papes accorderoient aux princes des décimes sur le clergé , qui étoit dès-lors d'une richesse immense , pour contribuer aux dépenses nécessaires. Si la première croisade que saint Louis entreprit ne réussit pas , on ne doit pas l'en blâmer , mais en accuser le défaut de subordination , la témérité de ceux qui l'accompagnoient & le déré-

glement de leurs mœurs, comme je l'ai rapporté dans l'histoire de ce prince.

On verra dans l'extrait que je vais donner , que la noblesse François , conduite par son courage & son amour pour la gloire , a toujours eu la plus grande part dans les croisades. La premiere sous Godefroi de Bouillon , qui fit la conquête du royaume de Judée & de Jérusalem , étoit composée pour la plus grande partie de seigneurs François. Il étoit François lui-même. La seconde croisade fut entreprise par Louis-le-Jeune , roi de France , qui conduisit en Palestine une armée François de cent cinquante mille hommes : si elle n'eut aucun succès , ce fut par les infidélités & la perfidie de l'Empereur de Constantinople & des Grecs. Philippe-

Auguste entreprit la troisieme croisade , à la tête d'une armée considérable de François. Ils se croiserent encore avec d'autres nations de l'Europe , en l'année 1203 , sous le regne de ce prince , qui ne prit d'autre part à cette expédition , que d'y donner son consentement. Mais ces croisés , au lieu d'aller secourir les Chrétiens , firent la conquête de l'empire de Constantinople , & le partagerent entr'eux : enfin il se fit encore une croisade en l'année 1238 , au commencement du regne de saint Louis , conduite par Thibaut , roi de Navarre , toute composée de seigneurs François , qui fut sans succès par leur faute.

Lorsque saint Louis entreprit en l'année 1248 sa premiere croisade , il pouvoit espérer d'y réussir , ainsi que Godetroi de

Bouillon & les François qui l'avoient accompagné. Il étoit bien résolu d'éviter les fautes que les précédens croisés avoient faites. Conduit seulement par son zèle pour la religion , il ne desiroit faire des conquêtes que pour l'utilité des Chrétiens de la Palestine. Il étoit à la tête d'une brillante armée , composée de seigneurs François qui l'accompagnoient de leur bon gré sans y être contraints. Ils y alloient pour acquérir de la gloire , à l'imitation de leurs ancêtres , qui avoient fait dans toutes ces guerres une quantité prodigieuse d'actions héroïques , dont on ne trouve des exemples dans aucune histoire des autres nations.

Si lorsque saint Louis entreprit cette croisade , il fit une faute , ce fut moins la sienne que celle de son siècle , où l'on

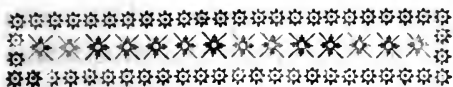
regardoit encore ces expéditions comme utiles à la religion , & glorieuses pour ceux qui alloient y sacrifier leurs biens & leur vie. Comme les papes, le clergé, les princes & les seigneurs de l'Europe étoient dans les mêmes sentimens, on ne s'avisoit pas de critiquer la conduite de ceux qui s'engageoient dans ces guerres.

Toutes les nations de l'Europe y furent tellement attachées pendant l'espace de cent cinquante-trois ans, qu'il sembloit qu'elles n'eussent d'autres ennemis que les Infidèles de la Palestine , & qu'on voyoit continuellement des corps d'armée s'y rendre pour la secourir.

Ne blâmons donc point si légèrement la conduite & les actions d'un prince qui a été le plus grand roi de la monarchie

françoise. Je me flatte qu'on lui rendra la justice qui lui est dûe, lorsqu'on aura réfléchi sérieusement sur l'histoire de sa vie.





A B R É G É

DE L'HISTOIRE DES CROISADES:

LA PALESTINE, ainsi appelloit-on alors cette contrée si connue dans les histoires sous le nom de Judée, dans laquelle s'étoient opérés les mysteres de notre rédemption, gémissoit depuis plusieurs siècles sous le joug des Sarrafins-Arabes. Leurs califes, successeurs de Mahomet, après s'être emparé de l'Arabie, de l'Egypte, de la haute-Asie, & ensuite de la Perse, avoient fait la conquête de la Syrie, de la Judée & de Jérusalem. Quoiqu'ils fussent ennemis de notre religion, les Chrétiens néanmoins, sous leur domination, eurent permission d'y avoir une église ; &

moyennant les gros tributs qu'ils payoient, ils y avoient l'exercice libre de leur religion, plus ou moins maltraités, suivant le caractère de ceux qui y gouvernoient.

Du tems de Charlemagne, sous le regne du fameux Aaron Raschid, un des plus grands princes que les Sarrafins ayent eu, & qui, par l'estime qu'il avoit conçu pour cet empereur, se faisoit un plaisir de l'obliger, les Chrétiens eurent beaucoup de liberté, & les pèlerins venoient en grand nombre de toutes les parties de l'Europe à Jérusalem visiter les lieux saints. Les Turcs parurent ensuite, qui profitant des divisions des Sarrafins, se rendirent maîtres de la Perse, de la Mésopotamie & de la Palestine.

Environ quarante ans avant la destruction de l'empire des Sarrafins par les Turcs, le pape Sylvestre II avoit conçu quelque dessein de liguier les

princes Chrétiens contre les Infidèles , dont la puissance formidable menaçoit le monde Chrétien de sa ruine. Nous avons une lettre de ce pape , qu'il écrivit à toute l'église au nom de celle de Jérusalem , afin de toucher de compassion tous les Chrétiens pour les lieux Saints. Cette lettre ne laissa pas d'ébranler les princes Chrétiens ; mais elle n'eut alors aucun autre effet : à moins qu'on ne lui en attribue un , qui fut bien funeste à la chrétienté de la Palestine. Il est rapporté par nos historiens François , & il arriva six ans après la mort du pape Sylvestre.

Il y avoit alors à Orléans un grand nombre de Juifs , qui par leur haine naturelle pour les Chrétiens , donnerent avis au soudan d'Egypte de la disposition où ils voyoient les princes de l'Europe de conquérir la Terre-Sainte.

Ils se servirent pour cela d'un moine

apostat, nommé Robert, qu'ils corrompirent à force d'argent. Il prit l'habit de pèlerin, il mit les lettres dont on le chargea dans un bâton creux, de peur de surprise, & les porta au soudan d'Egypte. Les Juifs, par ces lettres, l'avertissoient qu'il auroit apparemment bientôt sur les bras toutes les forces des princes Chrétiens; que les pèlerins qui alloient en grand nombre à Jérusalem par dévotion, pour visiter les lieux que leur Messie avoit habités, remplissoient à leur retour toute l'Europe des plaintes des mauvais traitemens qu'ils recevoient dans la Palestine, & animoient par leurs discours les souverains à se réunir pour retirer ce pays des mains des Sarraïns; que le moyen le plus prompt & le plus assuré pour arrêter les suites qu'il devoit en appréhender, étoit de ruiner de fond en comble l'église appelée de la Résurrection, où ils ve-

noient rendre leurs respects au sépulchre de leur Christ ; d'en faire autant de tous les lieux qui faisoient l'objet de leur vénération ; que par ce moyen il empêcheroit ce nombreux concours de Chrétiens dans la Palestine , & le mauvais effet qu'il pouvoit produire.

Le soudan suivit ce conseil , il fit renverser l'église de la Résurrection de fond en comble , & maltraita tous les Chrétiens & les pèlerins qui se trouvoient à Jérusalem. On fut bientôt cette nouvelle en Europe ; & le soudan ne s'étant pas mis fort en peine de garder le secret aux Juifs , on apprit en même-tems qu'ils étoient les auteurs de la persécution : ils en portèrent la peine. On fit main-basse sur eux en plusieurs endroits : on les chassa non-seulement d'Orléans , mais de la plupart des autres villes. Plusieurs , pour éviter la mort ou la perte de leurs biens , firent semblant de changer de

religion, & demande^{nt} le Baptême. Le moine apostat fut décelé, mis à la question, convaincu, & brûlé vif.

Toutefois la persécution de la Palestine ne dura pas. La mere du soudan, qui étoit chrétienne, obtint de lui, pour les Chrétiens, de rebâtir l'église de la Résurrection : selon d'autres auteurs cela n'arriva que sous son successeur. Cette église fut rebâtie à la priere & aux frais de Constantin, surnommé Monomaque, empereur de Constantinople, qui se chargea avec plaisir de cette dépense.

Cependant malgré les avanies que les Turcs continuoient de faire aux Chrétiens, ceux-ci venoient en foule en pèlerinage à Jérusalem, & en beaucoup plus grand nombre depuis que l'église avoit été rebâtie. Ce n'étoit pas seulement des gens du peuple : les plus grands seigneurs y alloient. On y avoit vu en l'année 1036 Robert, duc de

Normandie, pere de Guillaume le Conquérant, accompagné de beaucoup de noblesse : enfin c'étoit la dévotion du tems. Lorsque Grégoire VII fut sur le trône pontifical, il reprit le dessein de Sylvestre II. Il s'étoit déjà assuré de plus de cinquante mille hommes; il devoit marcher en personne à cette expédition, & il étoit de caractère à la faire réussir : mais les différens qu'il eut avec Henri, roi d'Allemagne, fit avorter ce grand dessein : l'honneur en étoit réservé au pape Urbain II, & il l'entreprit à l'occasion que je vais dire.

Sur la fin du onzieme siècle, il y avoit en France un hermite, nommé Pierre, du diocèse d'Amiens, homme d'une grande vertu, & vivant dans une extrême pauvreté. Il étoit de petite taille, avoit le visage maigre, l'extérieur négligé, alloit nuds pieds, couvert d'un méchant manteau, &

n'usoit d'autre monture que d'un âne. Il alla par dévotion à Jérusalem visiter les lieux Saints, qui étoient sous la domination des Infidèles. Sur la place de l'ancien temple étoit bâtie leur mosquée. Comme il étoit homme industrieux & curieux de s'instruire ; il s'informa de son hôte, non-seulement de la servitude actuelle des Chrétiens, mais de ce que leurs ancêtres avoient souffert depuis plusieurs siècles ; & pendant un assez long séjour qu'il fit à Jérusalem, il reconnut par lui-même le dur esclavage sous lequel ils vivoient.

Ayant appris que Siméon, patriarche de Jérusalem, étoit un homme vertueux & craignant Dieu, il alla le voir, & entra en conférence avec lui. Le patriarche reconnoissant que ce pèlerin étoit un homme sensé, éloquent, & de grande expérience, s'ouvrit à lui ; & voyant qu'il ne pouvoit retenir

ses larmes , & demandoit s'il n'y avoit
 point de remede à tant de maux , il
 lui dit : « Nos péchés empêchent que
 » Dieu n'exauce nos prieres , ils ne
 » sont pas encore assez punis ; mais
 » nous aurions quelque espérance , si
 » votre peuple , qui sert Dieu sincère-
 » ment , & dont les forces sont encore
 » entieres & formidables à nos enne-
 » mis , vouloit venir à notre secours :
 » car nous n'attendons plus rien des
 » Grecs , quoiqu'ils soient plus proches
 » de nous , & par les lieux & par la
 » religion , & que leurs richesses soient
 » plus grandes : à peine peuvent-ils se
 » défendre eux-mêmes ; & vous devez
 » avoir appris que depuis peu d'années
 » ils ont perdu la moitié de leur em-
 » pire » .

Pierre répondit : « Sachez , saint-
 » pere , que si l'église romaine & les
 » princes d'occident étoient instruits

» de la persécution que vous souffrez,
 » par une personne éclairée & digne
 » de foi, ils feroient en sorte de vous
 » donner au plutôt de puissans secours.
 » Ecrivez donc au pape & aux princes
 » chrétiens de l'Europe des lettres pa-
 » thétiques, qui les instruisent des
 » maux que souffrent les Chrétiens : je
 » m'offre d'en être le porteur, & d'al-
 » ler par-tout, avec l'aide de Dieu, pour
 » les solliciter en votre faveur ». Ce dis-
 cours plut extrêmement au patriarche
 & aux Chrétiens qui étoient présens ;
 & après avoir affectueusement remer-
 cié Pierre l'hermite, ils lui donnerent
 les lettres qu'il demandoit. Quelque
 tems après, comme il prioit dans l'é-
 glise du Saint-Sépulchre pour le succès
 de son voyage, il s'endormit, & vit
 en songe Jésus-Christ, qui lui disoit :
 « Leve-toi, Pierre, hâte-toi d'exécu-
 » ter ta commission sans rien craindre,
 » car je serai avec toi : il est tems que

» les saints lieux soient purifiés , & mes
 » serviteurs secourus » *.

Pierre , encouragé par ce songe , prit congé du patriarche , s'embarqua , vint à Rome , rendit au pape les lettres du patriarche , & s'acquitta heureusement de sa commission. Il fut très bien reçu du pape Urbain II , qui lui promit de s'occuper sérieusement de cette affaire , lorsque l'occasion s'en présenteroit.

Cependant Pierre l'hermite , excité par son zèle , parcourut toute l'Italie , passa les Alpes , & alla trouver l'un après l'autre tous les princes d'occident , les sollicitant & les pressant par ses exhortations de donner du secours aux Chrétiens d'Orient , de les délivrer de l'oppression des Infidèles : & il en persuada quelques-uns. Non content de

* Guill. de Tyr. , liv. 1 , chapitre 11.

M. l'abbé Fleury , hist. ecci. t. XIII , pag.

parler aux grands, il exhortoit aussi les peuples à cette bonne œuvre avec tant de chaleur, que c'étoit toujours avec fruit. Aussi servit-il, pour ainsi dire, de précurseur au pape, & il disposa les esprits à recevoir ses exhortations.

Le pape Urbain II étant venu en France pour y régler différentes affaires, & principalement pour engager les princes de l'Europe à secourir les Chrétiens de la Palestine, convoqua un concile vers la fin de novembre de l'année 1095 à Clermont en Auvergne. Il étoit accompagné de plusieurs cardinaux, de treize Archevêques, & d'un très-grand nombre d'évêques & d'abbés, outre une prodigieuse quantité de laïques, du nombre desquels étoit Pierre l'hermite.

Le pape fit un discours au sujet des secours qu'il desiroit procurer aux Chrétiens de la Palestine, dans lequel
il

il dit en substance * : « Vous savez ,
 » mes freres , que le Sauveur du monde
 » a honoré par sa présence la terre qu'il
 » avoit promise aux anciens patriarches ;
 » qu'il l'a nommée son héritage , & l'a
 » particulièrement chérie : & bien qu'à
 » cause des péchés de ses habitans , il
 » l'ait livrée pour un tems entre les
 » mains des Infidèles , il ne faut pas
 » croire qu'il l'ait rejetée. Depuis lon-
 » gues années , la nation impie des Sar-
 » rasins tient les saints lieux sous une
 » dure tyrannie. Ils ont réduit les Fi-
 » dèles en servitude , & les accablent
 » de tributs & d'avanies. Ils enlèvent
 » les enfans , les contraignent d'aposta-
 » sier ; & s'ils le refusent , ils les font
 » mourir. Le temple de Dieu est de-
 » venu le siège des démons. L'église
 » du Saint - Sépulchre est souillée de
 » leurs impuretés : les autres lieux saints
 » sont devenus des étables & des écu-
 » riés. Ils n'ont pas plus d'égards pour

* Guill.
 de Tyr, lib.
 11, cap. 15.

» les Chrétiens : ils mettent à mort les
 » prêtres & les diacres dans le sanc-
 » tuaire : on y corrompt les femmes
 » & les vierges.

» Vous donc, mes chers enfans,
 » armez-vous du zèle de Dieu : mar-
 » chez au secours de nos freres, & le
 » Seigneur sera avec vous. Tournez
 » contre l'ennemi du nom Chrétien
 » les armes que vous employez injuste-
 » ment les uns contre les autres. Ra-
 » chetez, par ce sacrifice agréable à
 » Dieu, les pillages, les incendies, les
 » homicides, & les autres crimes qui
 » excluent de son royaume, afin d'en
 » obtenir promptement le pardon.
 » Nous vous exhortons & vous enjoi-
 » gnons, pour la rémission de vos pé-
 » chés, de compatir à l'affliction de
 » nos freres qui sont à Jérusalem & aux
 » environs, & de réprimer l'insolence
 » des Infidèles, qui veulent réduire
 » sous leur domination tous les roya-

» mes & les empires, & se proposent
 » d'éteindre le nom Chrétien : autre-
 » ment il est à craindre que bientôt
 » la foi ne périclite dans l'orient. Plu-
 » sieurs d'entre vous ont été témoins
 » de la cruelle persécution qui y re-
 » gne ; & nous l'apprenons encore par
 » cette lettre que le vénérable Pierre-
 » l'Hermite, ici présent, nous a appor-
 » tée.

» Pour nous, ayant confiance en la
 » miséricorde de Dieu, & en l'autorité
 » de S. Pierre, nous remettons à ceux
 » qui prendront les armes contre les
 » Infidèles, les peines qu'ils méritent
 » pour leurs péchés, & ceux qui y
 » mourront en vraie pénitence, ne doi-
 » vent point douter qu'ils n'en reçoivent
 » le pardon & la récompense
 » éternelle. Cependant nous prenons
 » sous la protection de l'église & des
 » apôtres S. Pierre & S. Paul, ceux
 » qui s'engageront à cette sainte entre-

» prise, & nous ordonnons que leurs
 » personnes & leurs biens soient dans
 » une entiere sûreté. Que si quelqu'un
 » est assez hardi pour les inquiéter, il
 » sera excommunié par l'évêque du lieu
 » jusqu'à une satisfaction convenable ».

J'ai rapporté ce discours, dit M. l'abbé Fleuri *, suivant le récit de Guillaume de Tyr, auteur grave & judicieux. Remi, moine de Saint-Remi de Reims, qui étoit présent au concile, dit qu'après que le pape eut parlé, tous les assistans furent si touchés de son discours, qu'ils s'écrierent : *Deus lo volt, Deus lo volt, Dieu le veut, Dieu le veut.* Alors le pape levant les yeux au ciel, & faisant signe de la main pour imposer silence, continua ainsi :

« Vous voyez aujourd'hui, mes
 » freres, l'accomplissement de cette
 » parole de Notre-Seigneur, qu'il se
 » trouve au milieu de ceux qui sont

* L'auteur
 de l'histoire
 ecclésiasti-
 que.

» assemblés en son nom *. Car vous * S. Matth.
C. 18, v. 20,
 » n'auriez pas ainsi crié tout d'une
 » voix, s'il ne vous l'avoit inspiré : ce
 » sera donc votre cri de guerre. Au
 » reste nous ne prétendons pas que les
 » vieillards ou les invalides, & ceux
 » qui ne sont pas propres aux armes
 » entreprennent ce voyage, ni les
 » femmes sans leurs maris, leurs frères,
 » ou d'autres hommes qui en répon-
 » dent : toutes ces personnes donnent
 » plus d'embarras que de secours. Les
 » riches aideront les pauvres, & me-
 » neront à leurs dépens, avec eux, des
 » gens de service ». Il fut ordonné que
 ceux qui entreprendroient ce pèleri-
 nage, porteroient sur l'épaule droite
 une croix d'étoffe rouge, d'où leur est
 venu le nom de Croisés.

Alors tous les assistans s'étant pro-
 ternés, le cardinal Grégoire, qui fut
 depuis le pape Innocent II, prononça
 la Confession, & tous frappant leur poi-

trine, reçurent l'absolution de leurs péchés, puis la bénédiction.

Le lendemain le pape assembla les évêques, & les consulta sur le choix d'un chef pour conduire les pèlerins, parce qu'il n'y avoit encore entr'eux aucun seigneur distingué pour mettre à leur tête. Ils choisirent tout d'une voix Aymar de Monteil, évêque du Puy, comme très-instruit de la religion & des affaires temporelles. Il accepta la commission, quoique malgré lui. Le pape le déclara son légat dans cette premiere expédition, & le revêtit de toute son autorité sur les Chrétiens & dans les lieux où il se trouveroit avec les Croisés. Quelque tems après vinrent des députés de Raimond, comte de Toulouse & de Provence, qui firent part au pape de la résolution que leur maître avoit prise de donner l'exemple à la noblesse Françoisse; qu'il avoit pris la croix, & qu'il feroit le voyage avec

plusieurs autres seigneurs & un grand nombre de ses propres sujets. Ainsi la Croisade eut deux chefs, un ecclésiastique & un séculier.

Telle est l'origine des Croisades, qui ont si long-tems occupé les chefs de l'église, le clergé, & toutes les nations de l'Europe.

Cependant les pèlerins, qui s'étoient croisés pour faire le voyage de Jérusalem, commencerent à s'assembler de toutes parts. Les principaux étoient Hugues, surnommé le Grand, comte de Vermandois, frere de Philippe I, roi de France; Raymond, comte de Toulouse, que je viens de nommer; Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, avec ses deux freres Baudouin & Eustache; & Robert II, comte de Flandre. Ils étoient accompagnés d'un grand nombre d'autres seigneurs François moins qualifiés.

Ce mouvement fut si grand, qu'il

entraînoit aussi le petit peuple, & jusques aux femmes & aux enfans. Ils accouroient en troupes auprès des seigneurs croisés, avec promesse de les servir & de leur obéir. Les seigneurs vendoient ou engageoient leurs terres & leurs châteaux, même à vil prix. Chacun quittoit ce qu'il avoit de plus cher, femmes, enfans, peres, meres. Les voleurs même & les scélérats confessoient leurs péchés, & cherchoient à les expier par les mérites de la guerre sainte. Il est vrai que tous les Croisés n'étoient pas animés du même zèle : quelques-uns s'engageoient par compagnie, pour ne pas quitter leurs amis; d'autres par honneur, pour n'être pas regardés comme poltrons; les uns par légèreté, les autres par intérêt, pour éviter les poursuites de leurs créanciers; les moines quittoient leurs habits pour porter les armes.

Le premier des Croisés qui partit,

fut Gautier *Sans-Avoir*, gentilhomme brave, & qui favoit la guerre, mais dont le furnom fait voir qu'il n'étoit pas riche. Il se mit en chemin pendant le mois de mars de l'année 1096, conduisant une grande multitude de gens de pied. Il passa par l'Allemagne & par la Hongrie, & se rendit aux environs de Constantinople. Il fut suivi par Pierre-l'Hermite, avec une troupe d'environ quarante mille hommes, qu'il avoit ramassés en France & en Allemagne. Plusieurs autres troupes partirent aussi pendant le même été.

Gautier
Sans-Avoir
part pour
la Palestine.

1096.

Il est suivi
de Pierre
l'Hermite.

Vers le printemps de l'année 1097, le pape Urbain étant retourné en Italie, écrivit à Alexis Comnene, empereur de Constantinople, une lettre par laquelle il l'instruisit de ce qui s'étoit passé au concile de Clermont, dans lequel la résolution avoit été prise de faire la guerre aux Sarrafins. Il lui marquoit que le nombre des Croisés se

1097.

montoit à trois cens mille hommes, dont il lui nommoit les chefs, qui étoient les seigneurs les plus distingués de la France & de l'Italie ; & il prioit l'empereur de donner les ordres nécessaires pour la subsistance de ces troupes, & de favoriser de tout son pouvoir une guerre si juste & si glorieuse. Mais Alexis y étoit peu disposé ; il fut terriblement alarmé de voir ses Etats inondés par ces troupes innombrables de Francs, que les Grecs regardoient alors comme des barbares. Il en usa très-mal à l'égard des Croisés qui étoient arrivés aux environs de Constantinople sous la conduite de Pierre l'Hermite & de Gautier *Sans-Avoir*, qui effectivement ne lui en donnerent que trop de sujet. Il n'y avoit aucune discipline parmi eux : ils commettoient les plus grands désordres. Ils abattoient & brûloient les belles maisons, & pilloient les autres ;

ils ravageoient toute la campagne, & enlevoient les vivres & les bestiaux; ce qui obligea l'empereur de leur faire passer promptement l'Hellespont : mais ils ne se conduisirent pas mieux en Asie qu'en Europe.

Cependant l'élite des armées de la Croisade ne s'étoit pas encore mise en marche : je veux dire celle des seigneurs François, Italiens & autres Croisés de l'Europe. Le premier qui partit fut Hugues le Grand. Comme le roi de France, son frere, ne lui avoit donné aucun secours pour se mettre en équipages, & qu'il menoit peu de troupes avec lui, il avoit pris la résolution de se rendre à Constantinople, & d'aller se mettre à la tête des troupes que conduisoient Pierre-l'Hermite & Gauthier *Sans-Avoir*, ne doutant pas qu'on ne lui en déferât le commandement; mais il fut si malheureux, que s'étant embarqué, il fut accueilli par une furieuse

tempête, qui fit couler à fond le vaisseau qu'il montoit. Il eut bien de la peine à se sauver dans une chaloupe, & à prendre terre à quelques lieues de Durazzo. Le gouverneur de cette place en étant averti, lui envoya une escorte, le garda plusieurs jours pour se reposer, & ensuite le fit conduire à Constantinople, où l'empereur le retint dans une espece de prison.

Godefroi de Bouillon, général de la croisade, se met en marche.

Pendant ce tems-là Godefroi de Bouillon, qui avoit été choisi pour général de l'armée des Croisés, s'étoit mis en marche au mois d'Août 1096, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes de pied & de quinze mille chevaux. Il étoit accompagné de Baudouin son frere, & de Baudouin Dubourg son cousin, de Baudouin de Mons, de Hugues comte de Saint-Pol, d'Angelran fils de ce comte, de Garnier de Grès, de Henri d'Asché, de Godefroi frere de Henri, de Dudon

de Cons, & de plusieurs autres seigneurs, tous à la tête de leurs vassaux. L'armée avoit pris à peu près la même route que Pierre-l'Hermite & Gautier, par l'Allemagne & l'Autriche. Lorsqu'on fut en Hongrie, on traita avec le roi Carloman, & l'on convint avec lui pour la sûreté du passage dans son royaume. L'armée marcha avec tout l'ordre & la discipline possible : on traversa la Bulgarie sans opposition ; & l'armée, après une très-longue marche, arriva à Philippopoli en Thrace.

Ce fut en cette ville que Godefroi apprit la détention de Hugues-le-Grand ; sur quoi les généraux s'étant assemblés, ils envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur Alexis, pour le prier de permettre au prince Hugues de les venir joindre. L'empereur l'ayant refusé, l'armée continua sa route, & arriva à Andrinople. Godefroi, piqué du refus de l'empereur, abandonna au pillage tout

le plat pays. Il y avoit déjà huit jours qu'il duroit, lorsque des envoyés de ce prince vinrent faire des plaintes de cette conduite : on leur déclara qu'on étoit résolu de continuer, si l'on ne rendoit le prince Hugues. Ils le promirent; aussi-tôt le ravage cessa : l'armée, après quelques jours arriva à la vue de Constantinople, & le lendemain l'empereur fit conduire le prince Hugues à l'armée des Croisés.

Peu de tems après, le comte Bohémond arriva avec une armée de Normands & d'Italiens, qui débarqua au port de Durazzo. Il fut suivi de près par le comte de Flandre, par le comte de Toulouse, & par plusieurs autres seigneurs. Toutes ces troupes s'étant réunies avec celles du général Godefroi, on en fit la revue, & l'armée se trouva monter à cent mille hommes de cavalerie, sans compter l'infanterie, qui étoit encore plus nombreuse.

Pendant que ces seigneurs se dispo-
soient à passer en Asie , l'armée qui y
étoit sous la conduite de Gautier *Sans-
Avoir* & de Pierre-l'Hermite , pilloir &
ravageoit , tant le pays qui étoit sous
la domination des Grecs , que sous
celle des Mahométans , où elle faisoit
un butin considérable.

Mais un jour que Pierre-l'Hermite
étoit repassé à Constantinople pour
prier l'empereur de faire fixer le prix
des vivres , que l'avarice des Grecs
leur faisoit vendre extrêmement cher
aux croisés , une troupe de sept mille
hommes de pied & de trois cens
chevaux sortit du camp , malgré les
ordres qu'ils avoient de ne rien entre-
prendre avant l'arrivée de l'armée des
seigneurs , & alla jusqu'auprès de Ni-
cée , où elle enleva quantité de vivres
& de toutes sortes de bestiaux. Ce pre-
mier succès fit venir l'envie à d'autres
de tenter aussi fortune. Trois mille

Allemands avec deux cens chevaux ; marcherent du même côté : non contents de piller le plat pays , il attaquèrent une petite ville à deux lieues de Nicée , & l'emporterent. Ils en tuerent tous les habitans , & croyant que de-là ils pourroient faire des courses beaucoup plus loin , ils s'y fortifierent.

Les Turcs , sur les nouvelles des mouvemens qui se faisoient en Europe , & des desseins qu'on y avoit formés contr'eux , se préparoient depuis long-tems à se mettre en défense. Soliman , soudan de Nicée , avoit fait venir dans ces quartiers toutes les forces de l'orient. Il avoit fait fortifier les principales places , & y avoit mis de fortes garnisons : il ne s'étoit pas encore mis en campagne ; mais quand il fut informé de la prise de la petite ville dont je viens de parler , & que les Allemands s'y fortifioient , il fit promptement avancer un grand nombre de troupes ;

il vint les investir , les attaqua , les força , & les fit tous passer au fil de l'épée.

Cette perte , qui devoit rendre les croisés plus circonspects , ne servit qu'à augmenter leur fureur. On courut aux armes par-tout le camp. Les plus sages des commandans tâcherent envain d'apaiser le tumulte , on les traita de lâches : ils furent obligés de céder & de marcher.

De cette multitude innombrable qui avoit suivi Pierre - l'Hermite & Gautier , & dont une grande partie avoit péri par les chemins , il ne se trouva guere plus de trente mille hommes armés & en état de combattre. Gautier en prit vingt - cinq mille , parmi lesquels étoient cinq cens cavaliers assez bien montés , & marcha vers la ville de Nicée , après avoir laissé le reste à la garde du camp , rempli de

femmes , de vieillards , de prêtres & de moines.

Dans le même tems Soliman s'étoit mis en marche pour surprendre le camp des croisés. Il fut averti par ses coureurs , qu'un corps d'armée venoit à lui : il fit faire alte aussi-tôt , & se mit en bataille dans la plaine.

Les croisés furent bien surpris de trouver l'ennemi si près d'eux : cependant ils allerent fièrement à lui , s'animant les uns les autres à tirer vengeance de la perte de leurs compagnons , & à périr glorieusement les armes à la main , en combattant contre les ennemis du nom Chrétien.

L'armée
des pre-
miers croi-
sés, est mise
dans une
entière dé-
route.

Le soudan soutint la première furie des croisés avec beaucoup de résolution. Mais il avoit l'avantage du nombre , & il s'en servit utilement : car , durant la chaleur de ce choc , ayant fait étendre ses troupes , qui étoient infiniment plus considérables que celles

des croisés, il les investit & les fit charger de toute part. Il leur fut impossible de soutenir cette attaque. Rompus de tous côtés, ils ne penserent qu'à fuir; mais ils se trouverent arrêtés de toute part, de sorte qu'à peine s'en échappa-t-il un seul. Gautier Sans-Avoir y perdit la vie avec plusieurs Gentilshommes qui l'avoient suivi.

Le soudan n'en demeura pas à cette bataille, elle ne s'étoit donnée qu'à deux lieues du camp des croisés : il y marcha aussi-tôt. Il entra presque sans résistance, & passa au fil de l'épée tout ce qu'il y rencontra : il ordonna seulement qu'on épargnât tous les enfans, dont il fit autant d'esclaves.

Tel fut le sort déplorable de cette premiere armée des croisés qui avoient marché sous les auspices de Pierre-l'Hermite. Ce bon prêtre avoit eu la grace de la vocation pour prêcher la croisade, mais il ne l'eut pas pour

l'emploi de général d'armée , si peu conforme à son état & à son caractère. C'est pourquoi Dieu lui ayant donné des succès prodigieux dans ses prédications, il l'abandonna dans l'exécution dont il ne l'avoit point chargé , & qui ne lui convenoit pas.

Ce fut une chose bien funeste que cet horrible carnage des combattans , & de tant de milliers de personnes qui périrent dans le camp : mais il délivra les princes croisés de l'embarras qu'ils auroient eu à défendre & à nourrir tant de personnes inutiles.

Les Turcs s'appercurent bientôt de la différence qu'il y avoit entre une multitude de gens ramassés sans chefs d'autorité , & la plus brave noblesse de l'Europe.

L'armée des seigneurs ayant appris la mort de Gautier & le massacre de tous ceux qu'il conduisoit , passa aussitôt en Asie sur les vaisseaux qu'elle

obligea l'empereur de lui fournir. Elle marcha vers la ville de Nicée, ville alors très-considérable & la résidence ordinaire du soudan. Elle fut défendue avec beaucoup de courage : le soudan qui étoit en campagne avec une armée très-nombreuse, fut repoussé avec perte de quatre mille hommes; mais enfin les assiégés se trouvant extrêmement pressés, furent obligés de capituler malgré le soudan, le 20 Juin de l'année 1097.

La ville fut remise à l'empereur Alexis, par les seigneurs croisés, au grand déplaisir de leurs troupes, qui s'étoient attendues à profiter du pillage. Mais il fallut commencer à exécuter les traités que les seigneurs avoient fait avec Alexis. Ils avoient promis de le remettre en possession de toutes les villes qui avoient été autrefois sous sa domination, & qu'ils reprendroient sur les Infidèles, ou de les tenir de lui

 1097,

comme ses vassaux; & l'empereur, de son côté, devoit joindre ses forces à celles des croisés, & leur fournir des vivres. Cependant lorsqu'il fut en possession de la ville de Nicée, il n'exécuta rien de ce qu'il avoit promis, & il cessa de fournir des vivres. Les croisés de leur part, prétendirent être quittes de leurs promesses, puisque l'empereur n'exécutoit pas les siennes : ainsi continuant leur route après la prise de Nicée, ils s'emparèrent de grand nombre de places de la Natolie, où ils mirent des garnisons & des gouverneurs pour les garder en leurs noms.

Peu de jours après la prise de Nicée, l'armée chrétienne se mit en marche. Son principal dessein étoit d'aller assiéger Antioche de Syrie, pour s'ouvrir par cette conquête le chemin de la Palestine. Soliman, à la tête d'une armée de plus de deux cens mille hommes, dont la plus grande partie étoit de

cavalerie , cotoyoit toujours les croisés, épiant l'occasion de les attaquer à son avantage. Si quelqu'un de leurs corps s'éloignoit trop de l'armée , il tomboit sur lui , & sans oser l'approcher de plus près que de la portée de l'arc , il faisoit faire d'épouvantables décharges de flèches , & se retiroit aussi-tôt. Un jour Bohémond s'étant séparé du reste de l'armée pour la commodité des fourages , fut attaqué par les Turcs , & enveloppé de toute part. Il y auroit péri s'il n'eût fait avertir promptement les seigneurs croisés, qui n'étoient qu'à une lieue de lui , du danger où il étoit. Godefroi , après avoir laissé l'infanterie à la garde du camp , vint à la tête de quarante mille chevaux, attaquer les Turcs. Ceux-ci n'osèrent tenir ferme , ils prirent la fuite : on les poursuivit l'espace de deux lieues l'épée dans les reins : on entra dans

leur camp, qu'on trouva plein de vivres & de richesses.

Cette défaite des Turcs ayant laissé le chemin libre aux croisés, ils traversèrent la Cilicie & la Mésopotamie sans aucun obstacle, & arriverent à la vue d'Antioche de Syrie, résolus d'en faire le siège, parce que la prise de cette ville leur facilitoit l'entrée & la conquête de la Palestine.

Les Turcs qui avoient prévu le dessein des croisés, n'avoient rien oublié pour mettre cette ville en état de défense. Accien, parent ou allié de Soliman, commandoit dans Antioche. Il avoit une garnison de six à sept mille chevaux & de quinze mille hommes d'infanterie.

Quand on eut reconnu la ville, & qu'on fut informé du nombre des troupes destinées à la défendre, une partie des seigneurs fut d'avis de remettre le siège au printemps prochain, car on étoit

étoit déjà au mois d'octobre ; mais le sentiment contraire prévalut. Chacun prit son poste à l'entour de la ville, que l'on attaqua avec beaucoup de vigueur.

Il y avoit déjà plus de six mois que le siège duroit sans être fort avancé. On fut informé qu'une armée considérable , commandée par un chef de réputation nommé Corbagat, venoit au secours de la ville. Il auroit fallu se résoudre à lever le siège sans une intelligence que Bohémond avoit dans la place , avec un des principaux habitans nommé Pyrrhus , fort considéré du Soudan. La chose étoit fort secrète , & Bohémond n'en avoit donné aucune communication aux autres généraux. Un jour dans le conseil de guerre , les voyant tous très-inquiets sur la réussite de cette entreprise , il leur dit qu'il avoit un moyen de prendre la ville , à la vérité fort dangereux , mais qu'il se chargeoit du risque avec ses seules

troupes , pourvu qu'on voulût la lui donner en propriété s'il la prenoit. Après bien des contestations , on lui accorda ce qu'il avoit demandé. Alors il leur découvrit l'intelligence qu'il avoit dans la place. Il prit aussitôt ses mesures avec Pyrrhus. Celui-ci lui livra trois tours où il commandoit , & Bohémond suivi de ses troupes , y monta la nuit avec des échelles. Aussi-tôt qu'il fut entré , il alla rompre une fausse porte , par laquelle il fit entrer le reste de ses soldats : ensuite ayant attaqué le corps-de-garde d'une des portes de la ville , & l'ayant mis en fuite , il l'ouvrit aux autres troupes de l'armée des croisés , qui s'emparèrent de la ville. Les Chrétiens dont il y avoit un grand nombre dans la ville , se joignirent à eux & donnerent sur les Turcs. La ville fut saccagée & mise au pillage. Il y périt plus de dix mille personnes , & le gouverneur

Accien fut tué hors de la ville , en voulant se sauver. Mais le péril ne cessa pas avec le siège.

A peine la ville étoit-elle prise , que Corbagat parut avec une armée innombrable , & s'appliqua d'abord uniquement à couper les vivres aux croisés. Ce moyen lui réussit : la ville & l'armée chrétienne furent réduites à la plus grande disette ; de sorte que dans le désespoir de pouvoir tenir plus long-tems , on résolut de faire une sortie sur l'ennemi , avec des troupes infiniment inférieures & presque exténuées de faim. Mais la conduite & le courage y suppléerent. On attaqua Corbagat : son armée fut mise dans une entière déroute , & l'on s'empara de son camp, où l'on trouva une prodigieuse quantité de vivres , & où l'on fit un butin considérable. Les Chrétiens remportèrent cette victoire le 28 Juin 1098. 1098.

Cependant l'empereur Alexis Com-

nene , qui se défioit des princes , par la raison qu'eux-mêmes avoient tout sujet de se défier de lui & d'en être très-mécontents , n'eut garde de les aller joindre à Antioche , comme ils l'en sollicitoient. Il leur envoya seulement des ambassadeurs , qui firent de grandes plaintes de ce que , contre le traité fait à Constantinople , ils ne lui remettoient pas Antioche & les autres places qu'ils avoient conquises. Ils n'eurent point d'autre réponse , sinon que l'empereur leur ayant manqué de parole dans les choses les plus essentielles auxquelles il s'étoit obligé , comme à leur fournir des vivres , à les accompagner avec son armée , ils n'étoient nullement tenus d'accomplir les autres conditions d'un traité qu'il avoit lui-même violé tant de fois ; qu'Antioche demeurerait entre les mains de Bohémond ; que les autres places seroient conservées à ceux qui les avoient prises ,

& qu'ils espéroient , malgré la conduite peu sincere qu'il tenoit à leur égard , accomplir , par la conquête de Jérusalem & de la Palestine , le vœu qu'ils avoient fait.

Cependant en attendant le printemps destiné à continuer cette expédition , les princes s'étant séparés en divers endroits pour faire plus commodément subsister leurs troupes , attaquèrent & prirent plusieurs villes dans la Syrie & aux environs. Enfin arriva le tems qu'on avoit destiné pour entrer en Palestine , & on se disposa à marcher du côté de Jérusalem.

Le calife d'Egypte , épouvanté depuis quelques années des grandes conquêtes que les Turcs avoient faites sur ses Etats , vit avec satisfaction les avantages que les princes croisés avoient remportés sur ces ennemis communs. Il les en envoya féliciter , & leur demanda leur amitié. Mais profitant lui-même

du désordre des Turcs & de la défaite de leur nombreuse armée commandée par Corbagat devant Antioche, il s'étoit mis en campagne, avoit pris Jérusalem & plusieurs autres places de la Palestine, qui faisoient, il y avoit trente ans, partie de ses Etats. Cette conduite le mettoit dans la nécessité de devenir l'ennemi des princes Chrétiens, dont le but étoit de rétablir le christianisme dans Jérusalem, & de la délivrer du joug des Infidèles.

Il avoit retenu pendant un an sous divers prétextes, les envoyés que l'armée chrétienne avoit envoyés en Egypte pour traiter avec lui. Il les renvoya avec des ambassadeurs de sa part, qui avoient ordre de dire aux princes, que leur maître étoit toujours dans la disposition d'entretenir l'amitié qu'il avoit contractée avec eux; qu'il donneroit la liberté à tous les Chrétiens de venir visiter les saints lieux;

mais à condition qu'ils n'entreroient jamais plus de trois cens ensemble dans Jérusalem, & qu'ils y entreroient sans armes. Les princes renvoyèrent ces Ambassadeurs avec mépris, en leur disant qu'ils feroient leur pèlerinage tous ensemble, d'une manière qui feroit repentir le calife de sa conduite à leur égard.

En effet ils ne furent pas long-tems sans se mettre en marche. Ils prirent par le bord de la mer, cotoyés par une flotte de Vénitiens, Génois, Flamands & Anglois, qui fournissoient abondamment des vivres à l'armée. Les croisés entrèrent dans la plaine de Berite, & de-là passant par le pays de Sidon, de Sarepta, de Tyr & de Ptolémaïs, ils marcherent à Lidda, appelée autrement Diospolis, que les Sarrafins avoient abandonnée, aussi-bien que Rama ou Arimathie, & ils y trouverent une très-grande abondance de vivres, que la crainte avoit fait laisser

par les Infidèles: enfin l'armée chrétienne arriva à Emmaüs, appelée alors Nicopolis, à deux lieues & demie de Jérusalem, le septieme jour de Juin de l'année 1099.

1099.

De sept à huit cens mille personnes qui étoient parties d'Europe en différens temps, il n'en restoit plus dans cette armée qu'environ quarante-cinq mille, dont il y en avoit vingt-un mille d'infanterie; & le surplus de cavalerie, & on tenoit que dans la ville, il y avoit quarante mille hommes bien armés & toutes sortes de munitions: de plus les assiégés avoient comblé toutes les fontaines & les citernes, jusqu'à cinq ou six milles à la ronde.

Toutefois le siège ne dura que cinq semaines, & les croisés firent de si grands efforts, qu'ils se rendirent maîtres de Jérusalem le 15 de juillet. Les machines dont on se servoit dans ce tems-là pour attaquer les villes, étoient

des tours de bois, à peu près semblables à celles dont les Romains s'étoient servis autrefois. On les conduisoit sur des especes de rouleaux jusqu'aux murailles. Lorsque l'on étoit à une distance proportionnée, on baissoit un pont-levis qui s'appuyoit sur la muraille, par lequel on entroit dans la ville, & il y avoit de pareilles machines à toutes les attaques.

Godefroi de Bouillon fut le premier qui entra dans la ville avec son frere Eustache, en passant sur la muraille par une de ces tours; ensuite le comte de Toulouse, qui étoit à une autre attaque, enfin toute l'armée. On fit main-basse sur tous les Infidèles, & le massacre fut horrible. On tua non-seulement ceux qui se trouverent dans les rues, mais tous ceux qui s'étoient réfugiés dans la grande mosquée, bâtie sur la place où étoit autrefois le temple de Salomon, où l'on en tua envi-

ron dix mille , & autant dans le reste de la ville. Tout nageoit dans le sang. Les vainqueurs fatigués en avoient horreur eux-mêmes , & furent obligés de cesser le carnage. On obligea ceux des habitans qu'on avoit épargnés de transporter dehors les corps morts , pour éviter la corruption de l'air , & de les inhumer dans de grandes fosses que l'on fit faire exprès.

Les Croisés , après avoir donné les ordres les plus pressans pour la sûreté de la ville , quitterent leurs armes & leurs habits tout ensanglantés , en prirent de plus propres , laverent leurs mains , & marcherent nuds pieds , en gémissant & versant des larmes , pour visiter les lieux saints , & particulièrement l'Eglise du Saint Sépulchre. Ils y furent reçus par le clergé & le peuple de la ville , c'est-à-dire , le peu de Chrétiens du pays qui y étoient restés , & qui rendant graces à Dieu de leur

délivrance , vinrent au devant des Seigneurs avec des croix & des reliques , & les conduisirent à l'église en chantant des hymnes & des cantiques.

C'étoit un spectacle merveilleux de voir avec quelle dévotion les Croisés visitoient & baisoient les vestiges des souffrances du Sauveur. Ce n'étoit que larmes & cris de joie : ce n'étoit qu'actions de grâces de voir leur pèlerinage si heureusement accompli , & de goûter le fruit de leurs travaux.

Les plus spirituels se représentoient la félicité de la Jérusalem céleste par le plaisir qu'ils ressentoient de voir la terrestre. Les uns confessoient leurs péchés , avec vœu de n'y plus retourner : les autres répandoient de grandes libéralités sur les pauvres , les vieillards & les infirmes , s'estimant trop riches d'avoir vu cet heureux jour. Chacun s'efforçoit de renchérir sur la piété des autres. Les évêques &

les prêtres offroient le saint sacrifice dans les églises, priant pour le peuple & rendant graces à Dieu d'un si grand bienfait.

Les Chrétiens du pays ayant reconnu Pierre-l'Hermite, qu'ils avoient vu à Jérusalem quatre ou cinq ans auparavant, se mettoient à genoux devant lui, ne sachant comment lui témoigner leur reconnoissance de la liberté qu'il leur avoit procurée.

Mais il manquoit un témoin au spectacle brillant de cet heureux jour : c'étoit le Patriarche Siméon, qui n'eut pas la satisfaction de jouir d'un bonheur qu'il avoit procuré aux Chrétiens de la Palestine. Peu de tems après le départ de Pierre-l'Hermite, Siméon étoit parti de Jérusalem. Il étoit allé dans l'isle de Chypre chercher des aumônes, pour payer les impositions dont les Infidèles chargeoient son Peuple, & empêcher par ce moyen, la

destruction des Églises. Depuis trois années qu'il étoit parti de Jérusalem, on n'avoit eu aucunes nouvelles de lui. Cependant la Croisade avoit fait trop de bruit dans l'Europe pour qu'il ne fût pas instruit de ce qui se passoit dans la Palestine : mais il y a toute apparence qu'il étoit mort.

Huit jours après la conquête, les Seigneurs s'assemblerent pour faire l'élection d'un Roi de Jérusalem. Godefroi de Bouillon, le Comte Raymond de Toulouse, & Robert, Duc de Normandie, furent les trois Seigneurs sur lesquels on jeta les yeux. Après plusieurs délibérations, les suffrages se réunirent en faveur de Godefroi de Bouillon, que son courage, sa sagesse, son habileté dans la guerre, sa probité, sa piété & ses autres belles qualités avoient toujours distingué entre tous les Seigneurs Croisés.

Godefroi
de Bouillon
est élu roi
de Jérusalem.

Sitôt qu'il fut élu, les Seigneurs le

menerent solennellement à l'Eglise du Saint Sépulchre, pour l'offrir à Dieu : car il ne voulut point être sacré avec éclat, ni porter une couronne d'or, dans une ville où Jéſus-Chriſt en avoit porté une d'épines.

Sur la fin de l'année 1099, arriva à Jérusalem Daïmbert, Archevêque de Piſe, Légat envoyé par le Pape Urbain II, accompagné d'un corps nombreux de Croiſés d'Italie. Depuis cinq mois que Jérusalem étoit au pouvoir des Chrétiens, il n'y avoit point encore de Patriarche : car quoique auſſi-tôt après l'élection du Roi, l'Évêque de Martorane eût fait élire Patriarche, par ſa faction, le Chapelain Arnoul, & l'eût introniſé par la protection du Duc de Normandie, ils furent bientôt obligés d'abandonner cette élection. Le Siège Patriarchal fut donc regardé comme vacant, & les Seigneurs qui reſtoient à Jérusalem,

s'assemblerent pour y pourvoir. Après une mûre délibération, ils élurent l'Archevêque Daimbert, & l'intronisèrent. Ensuite de quoi le Roi Godefroi & le Prince Bohémond reçurent de lui l'investiture, l'un du Royaume de Jérusalem, & l'autre de la Principauté d'Antioche.

Godefroi de Bouillon, peu de jours après son couronnement, signala son regne par la défaite du Soudan d'Egypte, qui venoit, mais trop tard, avec une armée considérable, au secours de Jérusalem.

Cette victoire ayant affermi sa couronne, & les Princes Croisés ayant accompli leur vœu, ils prirent congé de lui pour s'en retourner en Europe. Il lui resta peu de troupes; mais après le départ des Princes, ayant reçu un renfort d'Italie, il se rendit maître de plusieurs places aux environs de Jérusalem, & fit ses tributaires les Emirs

de Ptolémaïs , de Césarée , d'Antripadride & d'Ascaïon. Il ne vécut qu'un an depuis qu'il fut monté sur le trône , & eut pour successeur Baudouin son frere , qui , en venant prendre possession de la couronne , donna le Comté d'Edesse à Baudouin-du-Bourg , son cousin.

Le nouveau Roi fut en état de se soutenir par l'arrivée d'un grand nombre d'Européens , dont la plupart étoient François , qui , sur la nouvelle de la prise de Jérusalem , passerent en Palestine. Hugues-le-Grand , frere de Philippes , Roi de France , & le Comte de Blois y vinrent une seconde fois. Guillaume , Comte de Poitiers , Geofroi de Vendôme , Erienne de Bourgogne , Hugues , frere du Comte Raymond de Toulouse , & Herpin , Comte de Bourges , s'y rendirent aussi avec leurs troupes , & dans les occasions signalerent leur valeur au service du

Roi de Jérusalem. Ce Prince, dans un regne fort varié de bons & de mauvais succès, par les guerres qu'il eut à soutenir contre les Infidèles, fit la conquête de plusieurs villes, & augmenta considérablement son État. C'est ainsi que se forma ce nouveau royaume de la Palestine, pendant le regne de Philippe I, roi de France, qui n'y prit néanmoins aucune part.

Cet État fut toujours dans la plus grande agitation, par les guerres continuelles que ses rois eurent à soutenir contre les Infidèles, & qui donnerent lieu à de nouvelles croisades que les Princes de l'Europe entreprirent pour le soutenir.

Après la mort de Godefroi de Bouillon, premier Roi de Jérusalem, & de Baudouin, son frere & son successeur, Baudouin-du-Bourg, Comte d'Edesse, leur cousin, monta sur ce trône. Fouques, Comte d'Anjou, qu'il avoit fait

1142-
Seconde
croisade.

venir de France pour épouser Mélizante , sa fille aînée , lui succéda. Fouques étant mort en l'année 1142 , laissa cette couronne à son fils Baudouin , troisième du nom , âgé de treize ans , sous la régence de la Reine Mélizante.

Pendant l'espace de plus de quarante années , les Sarrazins furent en guerres continuelles avec les Rois de Jérusalem ; la victoire se déclara tantôt pour les uns , tantôt pour les autres : & les princes chrétiens essuyèrent de tems en tems de sanglantes défaites. Cependant ils étendirent si fort leurs conquêtes , qu'ils formerent quatre Etats considérables dans la Palestine ; savoir , le Comté d'Edesse , celui de Tripoli , la Principauté d'Antioche , & le Royaume de Jérusalem.

Josselin de Courtenai étoit Comte d'Edesse , Raymond de Poitiers , oncle de la Reine de France , étoit Prince

d'Antioche, & Raymond, arriere-petit-fils de Raymond de S. Gilles, Comte de Toulouse, qui avoit été de la premiere Croisade, possédoit le Comté de Tripoli.

Si tous ces Princes fussent demeurés bien unis entr'eux, ils auroient été invincibles, & en état, avec le secours des Chrétiens de l'Europe, de détruire la puissance des Mahométans en Asie. Mais la division se mit entre le Comte d'Edesse & le Prince d'Antioche; & Sanguin, Soudan d'Alep & de Mosul, le plus puissant des Princes Mahométans, profitant de cette méintelligence, assiégea & prit Edesse : c'étoit une des plus fortes places du pays, & l'un des remparts de l'Empire chrétien en Asie : la perte de cette ville répandit partout la consternation. Sanguin poussant toujours ses conquêtes, se seroit emparé de tout ce Comté, si elles n'eussent été arrêtées par sa mort :

il fut assassiné par quelques - uns de ses eunuques. Ses deux fils, l'un nommé Cotebedin, & l'autre Noradin, partagerent ses États. Le premier eut pour sa part Moful & la Syrie , & l'autre fut Soudan d'Alep.

Pendant que les deux freres étoient occupés au partage de la succession de leur pere , les habitans d'Edesse firent savoir au Comte Joffelin qu'ils étoient maîtres de la ville , & que pourvu qu'il se hâtât , & qu'il amenât quelques troupes, ils lui ouvreroient les portes. Le Comte ne manqua pas une si belle occasion ; il passa promptement l'Euphrate , & arriva la nuit sous les murailles. Les portes lui furent ouvertes. Il fit en entrant main - basse sur les Mahométans qui étoient dans la ville , mais une partie se sauva dans les tours & dans les forts. Noradin en étant averti , accourut sur le champ avec une armée , mit le Siège devant

la place, & l'eut bientôt réduite à l'extrémité; en sorte que le Comte fut obligé de l'abandonner. Après avoir perdu ses plus braves soldats, il arriva presque seul à la ville de Samosate; & Noradin maître de la ville fit passer au fil de l'épée tous les Chrétiens qui s'y trouverent.

Telle étoit la situation des Chrétiens en Asie, l'an 1145 : un jeune Roi sans expérience sur le trône de Jérusalem : un des quatre Princes dépouillé de la meilleure partie de ses Etats : ceux des deux autres ouverts, par la prise d'Edesse, à un jeune conquérant nommé Noradin, déterminé à pousser ses conquêtes, & en état d'y réussir, par le peu d'union qui regnoit entre ceux dont l'intérêt essentiel étoit d'être parfaitement unis. C'est ce qui obligea le Roi de Jérusalem & le Prince d'Antioche d'envoyer des ambassadeurs en Europe, pour demander un prompt

secours aux Princes chrétiens , & les engager à une nouvelle Croisade.

Ils avoient ordre de s'adresser principalement au Roi de France , auquel les intérêts des princes de la Palestine devoient être plus chers qu'à nul autre , étant tous François d'origine. Ils ne furent pas trompés dans leur espérance : le roi , c'étoit Louis VII , dit le Jeune , se trouva très-disposé à leur procurer du secours. La premiere perte d'Edesse lui avoit déjà fait prendre quelques mesures , mais la nouvelle de la seconde prise ranima son zèle : il se résolut à une prompte exécution de son dessein , & la déclara aux fêtes de Noël , dans une assemblée qu'il tint à Bourges.

Croisade
de Louis
VII , dit le
Jeune , roi
de France.

S. Bernard étoit alors regardé comme l'oracle de l'Eglise de France. Le roi le consulta sur cette entreprise ; mais il ne voulut rien décider dans

une affaire de cette importance , & lui conseilla de s'adresser au Pape.

Le pape , c'étoit Eugene III , reçut avec la plus grande joie le moyen que la Providence lui présentoit de secourir la chrétienté d'Asie. Il écrivit au roi pour l'exhorter à accomplir une si sainte résolution : il promit à tous ceux qui prendroient la croix , les mêmes indulgences & les mêmes privilèges que le pape Urbain II avoit accordés à ceux qui s'étoient enrôlés pour la première expédition de la Terre-sainte , & S. Bernard eut ordre de prêcher par-tout une nouvelle Croisade.

Le roi, sur la lettre du pape , convoqua une assemblée des Seigneurs & des Evêques de France à Vezelay en Bourgogne , pour les fêtes de Pâques. Comme il n'y avoit point à Vezelay d'Eglise assez grande pour contenir le peuple infini qui y étoit accouru de toutes les parties de la France , l'assemblée se tint en pleine campagne. On

avoit élevé au milieu d'un champ une espece de théâtre, sur lequel S. Bernard monta. Il y lut la lettre du pape, & fit sur ce sujet un discours très-pathétique.

Lorsqu'il eut achevé, le roi se leva, & vint prendre de la main du prédicateur une croix que le pape avoit envoyée de Rome pour ce prince, & lui-même harangua l'assemblée avec beaucoup de zèle. La reine Eléonore sa femme reçut aussi la croix, & après elle un très-grand nombre de seigneurs, dont les principaux furent Alfonse de S. Gilles, comte de Toulouse; Thierrri d'Alsace, comte de Flandre; Guy, comte de Nevers; Renaud son frere, comte de Tonnerre; Robert, comte de Dreux, frere du roi; Yves, comte de Soissons; Guillaume, comte de Ponthieu; Guillaume, comte de Varennes, parent du roi; Archambaud de Bourbon; Enguerrand
de

de Coucy ; Geoffroi Rancon ; Hugues de Lusignan ; Guillaume de Courtenai ; Renaud de Montargis ; Gaucher de Montgeay ; Evrard de Breteuil ; Anseume de Trenel, & plusieurs autres. Trois prélats & deux abbés voulurent être de cette expédition ; savoir , Simon , évêque de Noyon ; Godefroi de Langres , Arnoul de Lisieux ; Herber , abbé de S. Pierre-le-vif de Sens , & Thibaut , abbé de sainte Colombe.

L'exemple de tant de personnes de qualité ne pouvoit manquer d'être suivi du peuple ; on crioit de tous côtés dans l'assemblée , *la Croix , la Croix*. S. Bernard en avoit une infinité de routes prêtes , qu'il abandonna à ceux qui s'en purent saisir , & l'empressement de ceux qui n'avoient pu en avoir , & qui en demandoient , l'obligèrent à mettre une partie de ses habits en pieces , pour en faire de nouvelles ; les autres en firent eux-mêmes,

& les attacherent , selon la coutume , sur l'épaule droite.

Comme il y avoit de grands préparatifs à faire , le voyage fut différé à l'année suivante. Tous eurent ordre de se tenir prêts pour ce tems-là , & le roi indiqua encore une autre assemblée à Chartres , pour le troisieme Dimanche d'après Pâques , où les évêques de France se trouverent en grand nombre. On y traita des moyens de faire réussir cette grande entreprise , & un de ceux qu'on trouva le plus efficace , & que tout le monde approuva , fut de faire S. Bernard généralissime de l'armée , tant étoit grande la prévention en faveur de ce saint homme. Mais il étoit d'un autre caractère que Pierre-l'Hermite , & il se garda bien d'accepter un honneur qui ne lui convenoit point : sa mauvaise santé ne lui permit pas même de faire le voyage. Mais au sortir de l'assemblée de Chartres ,

il alla prêcher la Croisade en Allemagne, comme il avoit fait en France, & il n'y eut pas moins de succès.

L'Empereur Conrad, troisieme du nom, fils de Frédéric, duc de Suabe, prit la croix avec son neveu Frédéric, qui fut aussi depuis empereur, & à leur exemple, une infinité de seigneurs, de gentilshommes & de peuple d'Allemagne se croiserent. Il vint un grand nombre d'Anglois & de soldats des autres nations se joindre, partie à l'armée de France, partie à celle de l'empereur, & il se fit presque par toute la chrétienté une paix générale, les princes voulant à l'envi contribuer au succès de cette expédition.

L'empereur
Conrad III
se croise
avec le roi
de France.

S. Bernard vint l'année suivante rejoindre le roi à Etampes, où se tenoit encore une assemblée qui commença le Dimanche de la septuagésime. On y prit les dernières résolutions pour le départ : on y délibéra sur la route

qu'on devoit tenir. Plusieurs furent d'avis de prendre la mer, fondés sur l'expérience qu'avoient faite les premiers croisés, de la jalousie & de la perfidie des Grecs. Mais la difficulté de trouver assez de vaisseaux pour transporter tant de troupes, jointe aux inconvéniens auxquels on est exposé sur cet élément par les tempêtes & les vents contraires, firent prendre le parti d'aller par terre jusqu'à Constantinople : on présuma qu'une armée si belle & si nombreuse feroit trembler les Grecs à sa seule approche.

Un autre point important sur lequel roulerent les délibérations de l'assemblée, fut la régence de l'État, pendant l'absence du roi. Ce prince donna à l'assemblée toute liberté sur ce choix, afin qu'on pût dire que cette élection étoit celle de tout le royaume, & que celui ou ceux qui seroient choisis pussent

gouverner avec l'agrément de toute la nation. On se retira dans une chambre séparée pour tenir le conseil. Après différens avis, S. Bernard qui étoit présent, entra dans l'assemblée à la tête des seigneurs & des évêques, & dit en montrant Guillaume, comte de Nevers & Suger, abbé de S. Denis, ces paroles de l'écriture : voilà deux épées, cela nous suffit *, donnant à entendre qu'on Luc, XXII, 38. les choisissoit pour protecteurs & régens du royaume, & que par leur courage & leur sagesse, ils sauroient bien le défendre contre les ennemis.

Tout le monde applaudit au choix; mais le comte de Nevers refusa absolument cet honneur, & ne put être fléchi. L'abbé Suger s'en défendit fortement aussi, sur-tout quand il vit qu'on le chargeoit seul de tout le poids du gouvernement, après le refus du comte de Nevers. Cet abbé s'étoit toujours opposé au dessein que le roi avoit pris

de s'éloigner si fort & pour si long-tems de ses Etats. L'assemblée tint ferme dans le choix qu'elle avoit fait, & le pape étant arrivé en France peu de tems après, obligea l'Abbé de se soumettre à la volonté du roi & des seigneurs du royaume.

Suger étoit un homme également distingué dans l'état monastique par sa vertu, & dans le conseil du roi par sa prudence. C'étoit un génie supérieur, soutenu d'une vaste capacité, d'une mémoire prodigieuse, d'une pénétration vive & prompte, s'exprimant sur le champ avec beaucoup de graces & de facilité. Tant de belles qualités jointes à beaucoup de gravité & de modestie, lui avoient donné un si grand ascendant sur tous les esprits, que les plus grands seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers, le respectoient à l'exemple du roi même, qui le regardoit comme son pere & comme son

maître. Il étoit généralement reconnu pour homme droit , équitable, modéré, ferme, désintéressé ; & toutes ces belles qualités étoient accompagnées d'une grande expérience , ayant eu sous le précédent regne grande part au gouvernement. Ce furent ces considérations qui rendirent ce choix si unanime, & qui le firent approuver de tout le royaume. On donna à Suger pour son conseil, Samson, archevêque de Reims, & pour commander les armées sous son autorité, Radulfe , comte de Vermandois, qui avoit toujours été du conseil du roi défunt , & en qui ce prince avoit eu beaucoup de confiance.

Le pape étant arrivé en France sur la fin du carême , on lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé , & il l'approuva. Il régla avec le roi , diverses choses qui regardoient cette expédition , & obligea les églises de

France à contribuer par de grosses sommes aux frais de la guerre.

Le tems du départ étant proche , le roi s'y prépara par plusieurs actions de piété. Ensuite il alla à saint Denis prendre l'oriflâme sur l'autel , & reçut des mains du pape la bénédiction & les marques des pèlerins de la terre sainte. Il partit pour se rendre à Metz , où étoit le rendez - vous de toutes ses troupes , pour se mettre à leur tête. Quoique cette ville ne fût pas de son domaine , mais de celui de l'empereur , il y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs , & aux acclamations des peuples , par plusieurs évêques & seigneurs de Lorraine , & entr'autres , par Hugues , comte de Vaudémont.

Cependant l'empereur Conrad , de concert avec le roi , avoit pris les devans après les fêtes de Pâques , à la tête d'une très-belle armée , de plus de cent mille combattans , parmi lesquels il y avoit

soixante mille cuirassiers à cheval. Il monta sur le Danube à Ratisbonne , & arriva sur les frontières des deux empires , vers l'Ascension. En approchant de Constantinople , il commença à s'appercevoir des mauvaises intentions des Grecs.

L'empereur de Constantinople étoit alors Manuel Comnene , fils de l'empereur Jean Comnene, & petit-fils d'Alexis, qui en avoit si mal usé avec les premiers croisés. C'étoit un jeune prince digne de l'empire , par les bonnes qualités qui parurent d'abord en lui ; mais qui s'abandonnant trop à l'inclination qu'il avoit à donner , devint prodigue & dissipateur. Il cessa d'être regardé comme le pere de ses peuples par les impôts dont il les accabla , partie pour fournir à ses profusions , partie pour soutenir les dépenses qu'il étoit obligé de faire pour défendre l'empire contre ses ennemis. Sa prudence & sa

politique dégénérèrent en fourbe & en perfidie , - sur - tout à l'égard des croisés.

Il reçut fort obligeamment les Ambassadeurs que Conrad lui avoit envoyés pour lui donner avis de son entrée sur les terres de l'empire d'orient. Il loua fort son dessein, sa piété, son courage, lui promit de fournir à ses troupes des vivres en abondance, & l'assura qu'elles seroient reçues par-tout comme dans leur propre pays, pourvu qu'elles gardassent une exacte discipline, & ne traitassent pas en ennemis, ceux qui étoient disposés à les recevoir comme amis.

Cependant cent mille Allemands qui devoient être joints par autant de François, donnoient à l'empereur Grec d'étranges inquiétudes. La haine que les Occidentaux avoient conçue contre les sujets de ce prince, à l'occasion de la première croisade, lui fit appréhen-

der qu'on ne lui fît porter la peine des trahisons de son ayeul , & qu'on ne commençât par l'attaquer avant que d'aller aux Infidèles.

Manuel ayant consulté sur cela ses ministres , prit toutes les mesures possibles pour sa sûreté. Il fit réparer les murailles & les tours de sa ville impériale , y mit une forte garnison , remplit ses arsenaux de toutes sortes d'armes , leva des soldats , se fit instruire exactement du nombre & de la qualité des troupes allemandes , envoya des corps d'armée au-devant d'elles , avec ordre de les cotoyer toujours dans leur marche.

Il n'y avoit rien dans tout cela que de sage & dans l'ordre de la prudence ; mais il n'en demeura pas là. Il donna secrètement avis aux Mahométans des grands desseins qu'on avoit formés contre eux , & ils en profitèrent pour se mettre en état de défense. Il fit une trêve de

douze ans avec les plus puissans de leurs Soudans , & il fut toujours d'accord avec eux pour faire périr les armées chrétiennes.

Enfin l'armée de Conrad arriva à Constantinople. Les deux empereurs étoient beaux-freres , ayant épousé les deux sœurs, filles de Béranger , comte de Luxembourg. Manuel avoit fait tenir prêts une infinité de vaisseaux , pour transporter les Allemands , afin qu'ils séjournaient aux environs de Constantinople le moins qu'il seroit possible ; & dans la crainte que Conrad ne voulût y attendre l'armée Françoisse , comme en effet il en étoit convenu avec le Roi. Mais enfin Conrad appréhendant qu'on lui coupât les vivres , ou dans l'espérance d'avoir le premier l'honneur de l'expédition , prit le parti de passer la mer , & peu de jours après , il marcha par la Bythinie , vers la Lycaonie.

Tandis que l'armée impériale s'avan-

çoit vers Constantinople , le roi de France s'étoit mis en marche. Il passa le Rhin à Worms ; marcha delà vers le Danube , qu'il traversa à Ratisbonne , où l'on prit des vivres pour plusieurs jours , & arriva heureusement en Hongrie , dont le roi , nommé Geisa , n'oublia rien pour lui marquer son respect & son attachement.

La marche de l'armée fut assez tranquille jusqu'à son arrivée sur les terres de l'empereur de Constantinople ; ce fut alors qu'on s'apperçut des mauvais desseins de ce prince , dont Conrad avoit déjà fait avertir le roi. Ce n'étoient qu'embuscades de tous côtés , que plaintes des officiers de l'empereur sur les moindres désordres que faisoient les soldats François , tandis qu'on les rançonnoient par-tout pour les vivres. On avoit traité mal & sans aucun ménagement , un petit corps de troupes Françaises , qui avoit suivi

 1147.

l'armée Allemande, mais qui étoit resté en deçà du détroit de Bosphore , pour attendre l'arrivée du roi. Elles furent attaquées plusieurs fois dans leurs quartiers , malgré les remontrances des ambassadeurs du roi, qui prirent eux-mêmes une fois les armes pour défendre leurs soldats; & tout cela se faisoit pendant le temps que l'empereur Manuel écrivoit au roi , & l'impératrice à la reine, mille honnêtetés, avec de grandes protestations d'amitié, & qu'ils leur faisoient témoigner par leurs envoyés l'impatience qu'ils avoient de les embrasser. Enfin le roi arriva à la vue de Constantinople au commencement d'Octobre.

Manuel le reçut avec tout l'honneur possible , & avec plus d'éclat qu'il n'avoit reçu Conrad. Il envoya au-devant de lui toute sa cour , & le patriarche à la tête du clergé , suivi d'une troupe innombrable de peuple.

Le roi fut invité par l'empereur à une entrevue. Il y consentit ; & pour marquer la confiance qu'il avoit en lui , il entra dans la Ville , suivi seulement de quelques seigneurs de son armée. Il trouva l'empereur à l'entrée de son palais , revêtu de ses habits de cérémonie , qui , d'abord qu'il vit le roi , courut au-devant de lui , se jeta à son cou , l'embrassa tendrement , & affecta de lui donner toutes les marques de l'amitié la plus sincère , auxquelles le roi répondit par des manières également honnêtes & affectueuses.

Ces deux princes étoient à peu près de même âge , d'environ vingt-cinq ans , tous deux bien faits , honnêtes , affables , vêtus magnifiquement , l'un en guerrier , l'autre en empereur. Après les premières civilités , l'empereur mena le roi dans son palais : ils s'assirent chacun sur un siège égal. Ce premier entretien , qui se fit par inter-

pretres, se passa avec toute l'apparence de la plus parfaite cordialité, mais avec une parfaite dissimulation de part & d'autre. Ensuite toute la cour reconduisit le roi hors de la ville, dans un palais qu'on avoit préparé pour lui.

Il laissa son armée reposer quelque tems aux environs de Constantinople, où elle causa de tems en tems quelques désordres, malgré les précautions que le roi prenoit pour les empêcher, & la sévérité dont il usoit envers les coupables. L'empereur le fit sonder pour savoir s'il n'avoit pas dessein de passer bientôt en Asie pour aller joindre l'empereur Conrad. Le roi lui fit connoître que sa résolution n'étoit pas de décamper avant la jonction de quelques troupes, qui s'étant détachées de son armée à Metz, pour la commodité des vivres, étoient allé s'embarquer dans la Pouille, & devoient venir par Durazzo.

Cette déclaration donna du chagrin à l'empereur, qui n'osa néanmoins le faire paroître ; mais il donna secrètement ordre aux commissaires des vivres de faire en sorte qu'ils manquaissent quelquefois au camp , & qu'on les vendît plus cher , afin d'y exciter du murmure contre le retardement du roi ; car il connoissoit parfaitement le génie impatient des François. Il usa sur-tout d'un artifice qui lui réussit : Il fit répandre la nouvelle d'une bataille donnée entre les Infidèles & les Allemands, dans laquelle ceux-ci, presque sans aucune perte, avoient remporté une grande victoire , & qu'il étoit resté quatorze mille Infidèles sur la place. Peu de jours après , on en publia une autre ; savoir, que la forte ville de Cogne ou Coni, capitale de Licaonie, & la résidence du Soudan, avoit été prise sans résistance, & que Conrad avoit écrit à l'empereur de

Constantinople, pour le presser de le venir joindre, pour prendre possession des places que les Infidèles avoient autrefois enlevées aux Grecs, & que la terreur leur faisoit abandonner à l'approche des armées chrétiennes. Ces nouvelles étoient si bien circonstanciées & débitées avec des détails si vraisemblables, qu'on les renoit dans le camp françois pour très-certaines. Elles eurent l'effet que Manuel en attendoit. Les généraux François brûloient de se signaler; le simple soldat entendant à tout moment parler du riche butin des villes pillées, croyoit ne plus rien trouver en Asie: de sorte que le roi sollicité sans cesse de partir par les plus considérables seigneurs de l'armée, commença à balancer, & assembla un grand conseil pour prendre une dernière résolution. La plupart conclurent au départ.

Mais Godefroi, évêque de Langres,

ouvrit un avis auquel on ne s'attendoit pas. C'étoit un homme d'une grande pénétration, auquel tous les artifices des Grecs n'en avoient pas imposé, & qui ayant étudié avec application la conduite de Manuel, en avoit reconnu la perversité, & s'étoit fortement persuadé que tous les témoignages d'amitié qu'il affectoit de donner au roi n'étoient que pour mieux cacher les trahisons qu'il méditoit.

Il dit donc que son sentiment n'étoit pas qu'on pensât sitôt à passer la mer ; mais qu'il n'étoit pas non plus d'avis qu'on demeurât plus long-tems à ne rien faire : qu'il falloit commencer par se rendre maîtres de Constantinople : qu'après cela tout réussiroit, & que sans cela on se mettoit en danger de périr, en se rendant dépendans des Grecs pour les vivres & pour les guides, dans un pays que l'on ne connoissoit point : que ce qu'il proposoit

n'étoit point une chose fort difficile : qu'il avoit reconnu les murailles de la ville , qui , en beaucoup d'endroits , étoient sans défenses : qu'on se feroit sans combat des aqueducs qui y conduisoient l'eau douce , & que par ce seul moyen on l'obligeroit de se rendre à discrétion : que la plupart des troupes de Manuel n'étoient en rien comparables à celles des Croisés. « Mais » on me dira , ajouta-t-il , qu'il faudroit » avoir au moins des raisons apparen- » tes de prendre les armes contre l'em- » pereur. Il n'y en a que trop , qui ne » sont pas des prétextes , mais des su- » jets très-légitimes de lui déclarer la » guerre. Depuis le tems de la première » Croisade , le pere & l'ayeul de Ma- » nuel ont été les plus grands ennemis » des princes que nous allons secourir. » Il n'y a que peu d'années qu'ils se » sont emparés de Tarse , de Mamistra , » & de plusieurs autres forteresses ap-

» appartenantes à ces princes. N'ont-ils
» pas encore assiégé Antioche ? Ne sont-
» ils pas ligüés avec les Mahométans
» contre les Chrétiens pour les exter-
» miner ? Combien nous-mêmes avons-
» nous souffert d'insultes & d'embû-
» ches depuis que nous sommes entrés
» dans la Thrace ? L'hommage que l'em-
» pereur a exigé par force de quel-
» ques-uns des seigneurs qui m'écou-
» tent, ne nous fait-il pas un affront
» qu'il faudroit laver avec tout le sang
» françois ? Que si enfin l'on m'objecte
» que nous avons pris les armes contre
» les Infidèles , & non pas pour les
» tourner contre des Chrétiens, je sou-
» tiens que ces Grecs , en qualité de
» schismatiques & d'hérétiques , doi-
» vent être regardés par nous comme
» des Infidèles , & que nous servirons
» aussi utilement Dieu & l'Eglise, en
» les subjuguant , qu'en chassant les
» Infidèles , après avoir pris cette

» précaution , fans laquelle nous ne
» réuffirons jamais contre les Infidèles
» même.

Ainsi parla l'évêque de Langres ; dont plusieurs suivirent le sentiment ; mais la plupart ne purent se défaire du scrupule d'attaquer des Chrétiens , après leur vœu d'attaquer les Mahométans. Il fut donc résolu que l'on passeroit la mer au plutôt : de quoi l'empereur grec ayant été averti , on eut en peu de tems rassemblé tous les vaisseaux nécessaires , sur lesquels l'armée passa.

On ne fut pas plutôt en Asie , que l'empereur leva le masque , & fit louer , mais trop tard , le sage conseil de l'évêque de Langres ; car , à l'occasion de quelques violences que firent les soldats François , on arrêta les vivres destinés pour le camp. Il fallut que l'armée consumât la meilleure partie des magasins qu'on avoit fait du côté de l'Asie , &

ce ne fut qu'après bien des négociations & avec beaucoup d'argent, qu'on obtint de nouvelles provisions.

Quelque tems après, les troupes que le roi attendoit d'Italie par la mer, arriverent à Constantinople sous la conduite du marquis de Montferrat, du comte de Maurienne, du comte d'Auvergne & de plusieurs autres seigneurs tant François qu'Italiens, qui avoient pris la même route. On leur refusa d'abord le passage du détroit; mais enfin, après bien des contestations & des menaces de la part des Croisés de faire ravager les environs de Constantinople, l'Empereur leur fournit des vaisseaux, ils passerent & allerent joindre le roi. Ce prince commença bientôt à craindre plus que jamais les effets des pernicious dessein de Manuel, sur les nouvelles funestes qu'il apprit de l'armée allemande, bien différentes de celles que les Grecs en avoient mali-

cieusement fait courir. En voici la malheureuse destinée.

L'empereur Conrad après avoir passé le Bosphore avoit , comme j'ai dit , pris sa route par la Bythinie , vers la Licaonie , où le soudan de Coni, bien averti par Manuel , attendoit Conrad avec une armée innombrable de Mahométans. Le dessein du soudan étoit d'attaquer les Allemands dans les passages des montagnes , & de les empêcher d'arriver jusqu'en Licaonie , pays ouvert & fertile , d'où il auroit été difficile de les chasser , s'ils y fussent une fois entrés. Il y avoit des embuscades dans tous les bois , & à tous les détroits des montagnes , où l'on assommoit les soldats qui s'écartoient du gros de l'armée. Les portes des villes grecques de la dépendance de l'empereur Manuel leur étoient fermées : on ne leur donnoit des vivres qu'à force d'argent : on mêloit souvent de la chaux dans la farine

rine qu'on leur vendoit, ce qui fit mourir une infinité de soldats : en un mot, il n'y eut artifice dont on ne s'avisa pour les faire périr. Mais la plus noire de toutes les perfidies fut commise par les guides qu'on leur donna, soit que ces guides agissent par les ordres de l'empereur, soit qu'ils fussent corrompus par l'argent du soudan.

Quand l'armée fut arrivée à Nicomédie, Conrad délibéra sur le chemin qu'il falloit prendre pour aller à Antioche. C'étoit une nécessité pour lui de se fier à ses guides, dans un pays qu'il ne connoissoit point ; mais il y avoit une grande imprudence de sa part d'en avoir demandé à Constantinople, au lieu d'en faire venir d'Antioche, ou des autres Etats des princes chrétiens. Il se mit donc en marche sur la bonne foi de ces guides, & lorsqu'il les consulta sur les vivres qu'on devoit prendre pour le principal corps de l'ar-

mée qu'il conduisoit , ils dirent qu'il suffisoit d'en prendre pour huit jours. Après le tems marqué, les vivres venant à manquer , il fut fort surpris de se trouver encore fort éloigné de la Licaonie , & les guides s'excusant sur la lenteur des troupes, demanderent encore trois jours pour arriver. Mais ce fut une étrange consternation , lorsqu'on vit qu'ils s'étoient sauvés la nuit suivante, abandonnant l'armée au milieu des montagnes, où elle ne voyoit de sûreté ni à avancer ni à reculer. Les Allemands manquoient de tout , soit pour les hommes , soit pour les chevaux , sans savoir de quel côté tourner. Le malheur voulut qu'ils prissent à gauche , & ils commencerent à s'engager dans les déserts du côté de la Cappadoce , au lieu que s'ils avoient pris sur la droite, ils auroient pu arriver en assez peu de tems en Licaonie. Ils avoient fait peu de chemin lorsqu'ils

eurent avis que l'armée mahométane étoit proche & prête à tomber sur eux.

En effet Parame, un des généraux du soudan de Coni, s'étant approché avec un très-grand corps de troupes, presque tout de cavalerie, vint tout-à-coup investir le camp de l'empereur. Ils firent aussi-tôt sur l'armée une décharge de flèches, qui tuèrent ou blessèrent un grand nombre d'hommes & de chevaux.

En même tems l'empereur faisant tous ses efforts pour rassurer ses soldats, les rangea en bataille pour les mener à l'ennemi : mais les Sarrafins, suivant leur maniere ordinaire de combattre en ce tems-là, prenoient la fuite, & revenoient peu de tems après faire de nouvelles attaques. Ainsi, quelques efforts que fissent les Allemands, il leur fut impossible d'en venir jamais aux mains, & d'empêcher les attaques réitérées de l'ennemi. L'em-

pereur revint sur ses pas : les Sarrafins le poursuivirent sans lui donner aucun relâche ; de sorte qu'à peine la dixieme partie de cette grande armée se trouvoit en état, non pas de combattre, mais de prendre la fuite. L'empereur, qui avoit lui-même été blessé de deux coups de flèches, s'échappa avec les misérables restes de son armée, abandonnant tous ses bagages & tous ses blessés à la discrétion des Mahométans, qui en passerent une partie au fil de l'épée, & menerent les autres en esclavage. Conrad gagna, avec des peines & des dangers infinis, les environs de la ville de Nicée, jusqu'où l'armée de France avoit marché. Cette défaite arriva au mois de Novembre de l'année 1147.

Tel fut le malheureux sort d'une des plus florissantes armées qu'on eût encore vû dans ces contrées, & qui auroit été seule capable de conquérir tout l'Orient : mais il eût fallu dans le chef

une prudence au moins égale à la perfidie des Grecs. Frédéric, neveu de l'empereur, & qui lui succéda depuis à l'empire, fut celui qui vint de sa part annoncer son arrivée au roi de France, & lui apprendre la nouvelle de son désastre, dont le bruit s'étoit déjà répandu. Il avoit ordre de son oncle de prier le roi d'avoir compassion de lui dans l'état où il se trouvoit, & de vouloir bien qu'ils conférassent ensemble sur la malheureuse situation de ses affaires.

Le roi, naturellement généreux, répondit que l'empereur pouvoit compter sur lui comme sur un ami sincère, & qu'il vouloit le prévenir. En effet, il fit monter à cheval quelques-uns des principaux seigneurs de son armée, & suivit avec eux Frédéric au camp de l'empereur.

On ne vit jamais rien de plus touchant que cette entrevue. Les larmes

accompagnerent les embrassemens , le roi offrant à l'empereur tout ce qui pourroit le consoler dans sa disgrâce : & l'empereur témoignant au roi sa joie de trouver une ressource dans un ami si généreux.

La premiere grace que l'empereur lui demanda fut qu'il envoyât au devant de plusieurs soldats qui n'avoient pu suivre que de loin le reste de l'armée , & que les Grecs , qui ne ménageoient plus rien avec lui , assommoient à mesure qu'ils les rencontroient.

Le roi commanda sur le champ à Yves de Nesle & au comte de Soissons de marcher de ce côté-là avec quelques escadrons , qui mirent les Grecs en fuite , & ramenerent au camp ces pauvres malheureux , la plupart ou blessés ou malades.

Ensuite les deux princes convinrent de continuer leur voyage ensemble.

Le roi qui d'abord avoit résolu de prendre la route où l'empereur s'étoit si malheureusement engagé, prit par son avis du côté de la mer. Ils gagnèrent Philadelphie : puis laissant cette ville à gauche, ils arriverent sans aucune mauvaise rencontre à Smirne, & ensuite à Ephèse. L'empereur se voyant presque sans troupes, tomba dans une grande mélancolie, & croyant qu'il n'étoit pas convenable à sa dignité d'être, pour ainsi dire, à la solde & à la suite du roi de France, il prit la résolution de se séparer de lui. Il s'embarqua au port d'Ephèse, & repassa à Constantinople, où Manuel, qui ne le craignoit plus, le reçut beaucoup mieux qu'il n'avoit fait la première fois, lorsqu'il étoit si bien accompagné. Il le retint jusqu'au commencement du printems pour le faire passer à Jérusalem, où il vouloit accomplir son vœu.

Dans le tems que le roi étoit à Ephèse , il y arriva des envoyés de la part de l'empereur de Constantinople , qui d'abord lui présentèrent des lettres de leur maître , par lesquelles il l'avertissoit que pour peu qu'il avancât , il seroit accablé par une armée innombrable de Mahométans qui étoient en campagne pour lui couper le chemin , & lui conseilloit de se retirer avec ses troupes dans les villes du domaine de l'empire.

Le roi qui ne regardoit plus Manuel que comme un ennemi déclaré , & qui voyoit bien que ce conseil avoit pour but de lui faire diviser ses troupes , pour l'exposer en même tems aux insultes des Infidèles & des Grecs , répondit aux envoyés , qu'il craignoit aussi peu les Mahométans , qu'il faisoit peu de cas de l'amitié & des avis de l'empereur , & qu'il étoit résolu de poursuivre son entreprise. Il sortit d'Ephèse , & alla

camper dans une vallée , où il passa la fête de Noël. Après la fête , pour éviter le passage des rivières & des torrens à leur embouchure , il entra dans les terres , & ayant pris des vivres pour plusieurs jours , il s'avança vers Laodicée , ville de Lydie , & campa sur les bords du Méandre.

Ce fleuve , un des plus grands de ces contrées , coule entre deux files de montagnes , mais dans une vallée assez large , sur-tout du côté opposé à celui où se trouvoit l'armée françoise. Il est très-profond , il a les rives fort hautes , & il étoit alors extrêmement grossi par les neiges , les pluies & les torrens qui s'y déchargeoient à la descente des montagnes : c'étoit là que les ennemis attendoient l'armée françoise. Ils s'étoient partagés en deux grands corps , dont l'un étoit de l'autre côté de la rivière , pour en empêcher le passage , & l'autre sur les mon-

tagnes d'en-deçà pour harceler l'armée dans sa marche , & la prendre à dos si elle entreprenoit de forcer le passage de la riviere.

Le roi connoissant parfaitement le danger où il étoit , fit mettre les bagages & les malades au milieu de l'armée , & marchoit fort ferré , résolu de tenter le passage , à quelque prix que ce fût : car sans cela il falloit périr , les Mahométans lui coupant les vivres de tous côtés. La difficulté étoit, non-seulement de forcer l'armée qu'il avoit en tête de l'autre côté, mais encore de trouver un gué dans une riviere si profonde : car pour faire des ponts , la chose étoit impossible en présence des deux armées ennemies : à peine même pouvoit-on fonder la riviere ; car dès que les ennemis voyoient quelqu'un y entrer , ils l'accabloient d'une grêle de flèches auxquelles il étoit difficile d'échapper.

On marcha en remontant la riviere

pendant deux jours , mais fort lentement , parce qu'il falloit à tout moment repousser les infidèles qui , descendant des montagnes , voltigeoient continuellement autour de l'armée.

Enfin , à force de chercher , malgré la vigilance & les flèches des ennemis , on trouva heureusement le troisieme jour un gué assez facile. Les Mahométans qui virent par les mouvemens des François , que leur dessein étoit de passer par cet endroit , se mirent en état de disputer le passage : la perte ou le salut de l'armée Française dépendant du succès des efforts qu'elle alloit faire.

Le corps de l'armée Mahométane qui étoit au-delà du Méandre s'approcha du gué , & l'autre descendit des montagnes dans la vallée pour donner sur l'arrière-garde de l'armée , au moment que l'avant-garde tenteroit le passage.

Le roi gardant le même ordre de

bataille qu'il avoit observé dans la marche , mit à la tête de son avant-garde Henri , fils du comte de Champagne , Thierry d'Asace , comte de Flandre , & Guillaume de Macon : & lui-même se chargea de la conduite de l'arriere-garde.

Dès que les premiers escadrons François s'ébranlerent pour s'approcher du fleuve , les Sarrafins accoururent de l'autre côté avec leurs cris ordinaires , & firent de continuelles décharges de flèches , que les François , couverts de leurs bouclies , soutinrent avec beaucoup de fermeté , s'avancant le sabre à la main , les uns par le gué , & les autres à la nage. Les trois généraux aborderent les premiers , & ayant promptement formé quelques escadrons , ils épouvantèrent si fort les Mahométans par leur intrépidité , & par la furie avec laquelle ils enfoncèrent les premiers rangs , qu'ils les firent

plier & fuir en désordre vers leur camp. Les troupes Françoises qui eurent le passage libre dès ce premier assaut , s'étant bientôt grossies au-delà de la riviere , poursuivirent vivement les ennemis jusques dans leur camp , l'attaquerent , le forcerent , y firent un grand carnage , beaucoup de butin , & y trouverent quantité de vivres.

Au moment que l'avant-garde de l'armée entra dans la riviere , les Mahométans qui étoient en-deçà ne manquerent pas d'attaquer l'arriere-garde où le roi étoit. Il essuya leur premiere décharge , contre laquelle il étoit bien préparé , & marcha aussitôt à eux l'épée à la main. Ils ne tinrent gueres plus que les autres. Ceux qu'on put joindre furent pris , ou taillés en pieces : le reste se sauva dans les détroits des montagnes , où le roi ne jugea pas à propos de les poursuivre , ayant

obtenu par cette dérouté ce qu'il prétendoit, qui étoit d'avoir le libre passage de la riviere : il la traversa sur le champ sans aucun embarras.

Après avoir passé la nuit sur le bord du Méandre, l'armée décampa dès le matin, & arriva dans le jour à Laodicée. Le roi voulut y pourvoir ses troupes de vivres pour quelques jours : mais ce ne fut pas sans peine qu'il s'en fit livrer. Il continua aussitôt sa marche vers la Pamphilie, pour gagner la Cilicie. Ces provinces par où l'armée passoit étoient de la dépendance de l'empire Grec ; il se hâta d'en sortir pour arriver à Antioche de Syrie, qui étoit la première place appartenante aux chrétiens de la Palestine.

On étoit alors au mois de janvier de l'année 1148. Il restoit encore de grandes difficultés pour achever ce voyage qu'il falloit faire au travers

d'un pays ennemi où tout étoit en armes, & où l'on ne pouvoit avoir des vivres que par la force & à la pointe de l'épée. Parmi une infinité de combats qu'on seroit obligé de soutenir, il n'en falloit qu'un malheureux pour être réduit à la dernière extrémité.

Ce malheur arriva bientôt, par la faute d'un des généraux. Sa désobéissance donna lieu au roi de faire des actions héroïques, mais elles ne purent sauver son armée : il en vit périr la moitié en cette occasion.

C'étoit un ordre établi, que deux des principaux seigneurs de l'armée, chacun à leur tour, commandoient, l'un l'avant-garde où étoit l'étendard royal, & l'autre l'arrière-garde. Le roi vouloit ordinairement être dans celle-ci, comme la place la plus importante & la plus exposée, parce que les Sarrafins suivoient toujours les troupes

Françoises , pour les attaquer dans les occasions qui se présenteroient. Geoffroi de Rancon , seigneur Poitevin , fut chargé à son tour de la conduite de l'avant-garde. Il y avoit dans la route une très-haute & très-rude montagne à passer au-delà de laquelle étoit une belle plaine très-commode pour le campement ; mais , où selon les mesures prises , on ne se propoisoit d'arriver que le jour suivant. Geoffroi eut ordre de prendre les devans pour se saisir du sommet de la montagne , & d'y camper , pour attendre l'arrière-garde , qui ne pouvoit le suivre que de loin , à cause des bagages qu'elle conduisoit. Il arriva sur le haut de la montagne sans aucune difficulté ; & comme il y avoit encore beaucoup de Soleil , il délibéra avec le comte de Maurienne & les autres généraux , s'il ne seroit pas à propos de pousser plus loin & de gagner la plaine , où l'on

trouveroit du fourage en plus grande abondance : plusieurs furent de cet avis, & ils y descendirent.

Les Mahométans toujours alertes ; profitant de cette imprudente démarche, vinrent promptement se saisir du haut de la montagne, & se posterent ainsi entre l'avant-garde & l'arrière-garde de l'armée Françoisse, qui ayant assez de temps pour arriver, marchoit sans se presser. Mais le roi fut bien surpris, lorsqu'étant entré dans les défilés, il vit toutes les hauteurs qui les bordaient, remplies de ces infidèles, & la tête de ces défilés du côté de la montagne, occupée par leurs troupes.

A peine avoit-il eu le tems de se reconnoître, qu'il se vit attaqué de toutes parts ; les ennemis qui étoient sur les hauteurs, tirant une nuée de flèches, & ceux qu'il avoit devant lui, venant à la charge l'épée à la main avec beau-

coup plus de résolution qu'à l'ordinaire.

Les troupes Françoises qui marchoient les premières, soutinrent le choc avec une grande fermeté; mais tant les chefs que les soldats, accablés des flèches qu'on leur tiroit de toutes parts, y furent presque tous tués ou pris, sans pouvoir être soutenus par ceux qui les suivoient, à cause des bagages qui bouchoient le chemin. Toutefois un grand nombre de ceux qui étoient les derniers, passèrent malgré les embarras; mais ce ne fut que pour périr avec leurs compagnons en voulant les secourir: car les ennemis les choissoient à leur aise, & les tiroient de haut en bas, sans qu'on pût parer leurs coups; & d'ailleurs il étoit impossible de forcer de longs défilés, où l'on ne pouvoit marcher que trois ou quatre de front.

Dans cette extrémité, la plupart de

ce qui restoit de l'arrière-garde, com-
mença à prendre la fuite, les uns re-
venant sur leurs pas, les autres s'en-
gageant au hasard dans les sentiers
écartés de la montagne, pour tâcher
de gagner la plaine, où l'avant-garde
étoit déjà campée, sans qu'elle fût rien
de ce qui se passoit.

Le roi cependant résolu de mourir, <sup>Danger où
le roi se
trouve.</sup> combattoit encore dans les premiers
rangs avec quelque peu de noblesse,
qui s'étoit rassemblée autour de lui.
Il ne se ménageoit plus, & n'avoit d'es-
pérance de salut que dans la nuit qui
s'approchoit. Comme il restoit presque
seul dans les ténèbres, ceux qui l'accom-
pagnioient ayant été tués à ses côtés, il
monta sur un arbre, quoique chargé
de ses armes, & delà sur la pointe
d'un rocher. Quelques-uns des ennemis
l'apperçurent, & vinrent l'y attaquer,
les uns avec des flèches, les autres

montant sur l'arbre pour gagner le rocher. La bonté des ses armes se trouva à l'épreuve des flèches, & il se servit si bien de son sabre en coupant la tête ou les bras à tous ceux qui vouloient l'approcher, qu'enfin ils le laisserent, ne sachant pas que c'étoit le roi.

Le Moine Odon de Deuil, qui servoit de secrétaire au roi, avoit reçu ordre de lui au commencement du combat, de chercher quelque route dans la montagne, pour aller avertir les commandans de l'avant-garde de l'état où il se trouvoit. Le Moine fut assez heureux pour trouver un sentier qui aboutissoit à la plaine. Il arriva au camp, y annonça le désastre de l'arrière-garde, & le péril où étoit le roi. Geoffroi, & le comte de Maurienne, oncle du roi, d'autant plus affligés de cet événement, qu'il étoit une fuite de leur imprudence, firent aussi-tôt

prendre les armes à ce qu'ils avoient de meilleures troupes, & laissant le reste à la garde du camp, ils s'avancerent vers la montagne ; mais ils n'y arriverent qu'à la nuit à cause des mauvais chemins , recueillant les fuyards à mesure qu'ils avançoient.

Les Sarrafins avoient pillé les bagages , rassemblé leurs prisonniers & s'étoient retirés. Après leur retraite, le roi entendant passer quelques personnes au pied du rocher où il étoit toujours resté , & ayant reconnu que c'étoit des François, les appella & se fit connoître. Ce fut pour eux une grande joie dans leur malheur, de rencontrer leur prince qu'ils croyoient mort. Un d'eux lui donna son cheval, & après s'être débarrassé , malgré les ténèbres, avec beaucoup de peine & de danger , du défilé rempli d'hommes & de chevaux morts, ils marcherent vers la plaine , & rencontrèrent les troupes

de l'avant-garde, qui ayant retrouvé le roi, retournerent au camp, abandonnant tout le reste.

L'arrivée de ce prince au camp y diminua beaucoup la consternation ; mais le jour ayant reparu, la douleur fut plus grande dans toute l'armée, parce qu'il ôta le reste d'espérance que chacun avoit eu pendant la nuit, de revoir ses parens & ses amis. Le petit nombre de ceux qui s'y étoient rendus fit connoître la grandeur de la perte qu'on avoit faite. En effet presque tout avoit été tué ou pris ; & ce qu'il y avoit de plus brave & de plus distingué dans l'arriere-garde, avoit péri. On comptoit jusqu'à quarante seigneurs de marque, qui y avoient perdu la vie, parmi lesquels on nomme Guillaume comte de Varenne, Evrand de Breteuil son frere, parens du roi, Gaucher de Montgeai, Thier de Magny, Manassès de Bulles, auxquels le roi, dans sa lettre à l'Abbé

Suger , ajoute Renaud , comte de Tonnerre. L'armée conçut tant d'indignation contre Geoffroi de Rancon , qui avoit été cause de ce malheur , que les soldats demandoient à haute voix , qu'on le fît pendre : mais le comte de Maurienne qui apparemment lui-même avoit eu part à la faute , & qui étoit oncle du roi , demanda la grace de Geoffroi , & l'obtint.

Les suites de cette défaite ne furent gueres moins fâcheuses que la défaite même. La plus grande partie des bagages avoit été perdue , aussi-bien que les provisions que l'on venoit de faire à Laodicée , pour l'armée. Le pain manqua dès le même jour. Il y avoit encore douze jours de marche jusqu'à Attalie , ville maritime & capitale de la Pamphilie , où l'on espéroit en trouver. La plupart des guides qu'on avoit pris à Laodicée , avoient été tués ou avoient pris la fuite dans le combat. On

apprit en même-tems que dans les pays voisins , tant des Grecs que des Infidèles , par lesquels on devoit passer, il avoit été assemblé un très-grand nombre des bestiaux pour consommer tous les fourages. La plupart de la noblesse étoit démontée & obligée de marcher à pied , & dans une grande disette de toutes choses. C'étoit pourtant une nécessité d'avancer : le retour étant encore plus difficile , & sujet à de plus grands embarras.

Dans ces extrémités, le roi qui avoit beaucoup d'argent, dont le trésor par bonheur avoit été confié à l'avant-garde, fit de grandes largesses aux commandans & aux soldats , les assurant qu'ils ne manqueroient de rien, tandis qu'il auroit de quoi leur donner ; & on espéra qu'en payant chèrement les vivres , l'avarice des Grecs & des autres gens du pays, l'emporteroit sur leur haine & sur l'envie qu'ils avoient de faire
périr

périr l'armée chrétienne. Dans cette espérance on se mit en marche ; mais afin de le faire avec plus de sûreté, on prit les mesures que je vais dire.

Le roi ayant fait assembler le conseil de guerre, fit comprendre aux seigneurs que , vu le péril où ils étoient tous, il ne devoit être question de la qualité, ni de se disputer le commandement les uns aux autres ; qu'il falloit d'un commun accord choisir celui de toute l'armée qu'on croiroit le plus expérimenté, le plus sage & le plus capable de la conduire ; lui déferer le commandement général, se soumettre sans réserve à tous les ordres qu'il donneroit : moi-même, ajouta le roi, je serai le premier à donner l'exemple de l'obéissance, & je prendrai sans répugnance le poste qu'on m'assignera.

Tout le monde applaudit à cette proposition : on choisit pour général un

gentilhomme nommé Gilbert , qui passoit pour celui de toute l'armée qui entendoit le mieux la guerre. Il se choisit lui-même des lieutenans & des officiers, à chacun desquels il assigna leur emploi. Everand des Barres , grand-maître du temple , qui étoit venu depuis quelques jours joindre l'armée avec quelques-uns de ses chevaliers , eut aussi part au commandement.

On partagea l'armée en trois corps ; celui du milieu étoit commandé par le roi même , & destiné comme un corps de réserve , dont on feroit des détachemens pour le secours de l'avant - garde & de l'arrière-garde , selon que l'une ou l'autre en auroient besoin dans les fréquentes attaques qu'on s'attendoit bien qu'on auroit à soutenir. Tous les gentilshommes qui avoient perdu leurs chevaux , furent placés aux derniers rangs de l'arrière-garde avec une partie de l'infanterie.

On les fournit d'arcs & de flèches, afin que quand les Mahométans viendroient selon leur coutume à la portée de l'arc, pour faire leurs décharges, on fût en état d'en faire de pareilles contr'eux.

Les choses étant ainsi réglées, & l'armée rangée suivant cet ordre, on se mit en marche vers la Pamphilie. On trouva d'abord deux ruisseaux assez larges & difficiles à passer, dont les rives étoient défendues par les Mahométans. Gilbert fit attaquer ceux qui défendoient le premier ruisseau par un gros d'infanterie qui les chassa. L'armée pouvoit impunément passer le second ruisseau; mais on ne s'en tint pas là. Gilbert écouta la proposition que lui firent quelques chevaliers, de charger les ennemis qui ne s'y attendoient point, & qui étant renfermés entre les deux ruisseaux auroient peine à échapper, s'ils étoient vigoureusement attaqués. L'attaque réussit: ils furent en un moment

mis en désordre, & on en fit un grand carnage, ce qui augmenta le courage de l'armée & la consola un peu de la perte qu'elle avoit faite sur la montagne de Laodicée.

Cette victoire fit un grand effet, car les Infidèles qui croyoient avoir affaire à des gens épuisés par la faim, voyant encore tant de vigueur dans l'armée Françoisse, n'osèrent plus la suivre que de loin, & lui laissèrent faire son chemin jusqu'à Attalie assez tranquillement.

On ne vit jamais mieux que dans cette marche, de quelle importance sont la discipline & la subordination dans une armée, & qu'elle soit commandée, non par les plus qualifiés, mais par les plus habiles. Alors les armées ne se conduisoient pas comme aujourd'hui : chaque seigneur avoit ses troupes à lui, & il falloit que le roi en fît la disposition selon le rang que

leur donnoient leur qualité, leurs fiefs ou leurs domaines, & qu'il s'accommodât malgré lui à leur humeur, à leur caractère, & souvent à leur bizarrerie.

Attalie étoit une ville de l'Asie mineure appartenante aux Grecs. Le roi y éprouva plus que jamais leur infidélité. Ils acheverent d'appauvrir ses troupes par la cherté des vivres, qu'on leur vendit à un prix exorbitant. Ce prince considérant que son armée presque sans chevaux, épuisée de fatigues, & harcelée sans cesse par les Mahométans, avoit encore quarante jours de marche pour arriver à Antioche, & que par mer elle pourroit y arriver dans trois jours, il résolut de s'embarquer avec ses troupes sur des vaisseaux que les Grecs s'engagerent de lui fournir. Mais, après les lui avoir fait attendre cinq semaines, ils ne lui en amenerent que très-peu & de

fort petits , qu'ils lui firent payer des sommes excessives.

Le roi se voyant ainsi trompé , assembla les seigneurs & les officiers de l'armée , & leur demanda leur avis sur ce qu'il y avoit à faire dans une si fâcheuse conjoncture. L'impossibilité de faire le voyage par terre , fit conclure que le roi s'assureroit pour lui & pour la noblesse des vaisseaux qui étoient prêts , & qu'on attendroit l'arrivée des autres qu'on promettoit pour transporter l'infanterie. Mais ces vaisseaux promis ne venoient point , & les Grecs continuoient à rançonner les soldats pour les vivres , d'une manière qui les désespéroit. C'est pourquoi ils députerent au roi , pour le prier de trouver bon qu'ils allassent par terre le rejoindre à Antioche quand ils le pourroient ; qu'ils savoient bien qu'il ne pouvoit faire pour eux plus que ce qu'il avoit fait ; qu'ils lui souhaitoient une heureuse

navigation ; que pour eux il les abandonnât aux soins de la Providence , qu'ils auroient du moins la consolation de mourir les armes à la main pour la cause de Jésus-Christ , après avoir mis leur prince en sûreté.

Le roi étoit pénétré de douleur & de reconnoissance pour de si fidèles sujets ; mais ne pouvant imaginer aucun expédient plus avantageux , dans une nécessité si pressante, il consentit à leur demande. Ce ne fut pas cependant sans prendre toutes les mesures que la prudence & sa bonté purent lui suggérer. Il leur donna pour les conduire deux seigneurs qui voulurent bien se sacrifier pour un emploi si dangereux ; savoir Thierry d'Alsace & Archambaut de Bourbon. Il fit distribuer beaucoup d'argent à tous les soldats * : de plus

* Nous avons dit que son trésor avoit été sauvé par l'avant-garde.

il fit acheter autant de chevaux qu'il en put trouver , & les distribua aux gentilshommes qui n'avoient pu avoir place dans les vaisseaux , & avant de partir il vit entrer dans Attalie les malades , ainsi qu'il en étoit convenu moyennant une grosse somme d'argent. Le roi fit voile pour Antioche , où il n'arriva qu'après une navigation de trois semaines. Malgré les vents contraires & de fréquentes tempêtes , aucun vaisseau ne périt. Il aborda le 19 mars de l'année 1148 , au port de Saint-Simon , à l'embouchure de l'Oronte , à cinq lieues au-dessous d'Antioche , dont le prince Raymond , fils de Bohémond , étoit souverain *.

* On a vu ci-dessus, pag. 289, comment ce seigneur qui étoit François , avoit été mis en possession de cette principauté , par les seigneurs de la première croisade.

A l'égard des troupes que ce prince avoit laissées à Attalie , après avoir attendu long-tems les vaisseaux que les Grecs s'étoient obligés de fournir , elles furent contraintes de hasarder le voyage par terre. S'étant mises en route , elles furent enveloppées par une armée considérable de Sarrafins , & furent entièrement défaites. Il n'en restoit plus qu'un corps d'environ trois mille hommes , dont la moitié étoit malade , qui furent obligés de se rendre prisonniers. Les Sarrafins leur offrirent , s'ils vouloient changer de religion , de les recevoir parmi eux. Ils accepterent ce parti , plutôt que de se voir réduits à l'esclavage.

Ainsi toute cette nombreuse armée , que le roi de France avoit conduite en Palestine , périt d'une manière aussi déplorable que celle de l'Empereur Conrad , qui l'avoit précédée : & par une triste expérience on reconnut trop

tard l'utilité des conseils & des prédictions de l'évêque de Langres, qui avoit opiné à la prise de Constantinople. Précaution essentielle pour le succès du dessein qu'on s'étoit proposé, & que la perfidie des Grecs, dès-lors assez connue, rendoit légitime & absolument nécessaire.

La douleur que de si tristes nouvelles causerent au roi, auroit pu être soulagée par quelque espérance qui lui restoit encore de voir finir son expédition plus heureusement qu'elle n'avoit commencé, s'il n'avoit trouvé à Antioche un nouveau sujet de chagrin auquel il ne devoit pas s'attendre.

Le peu qui lui restoit de troupes étoit la fleur de son armée, tous seigneurs ou gentilshommes, qui s'étant remis en équipages, par les libéralités de ce prince, depuis leur arrivée à Antioche, se trouverent en si bon état,

que leur seule présence répandit la terreur dans le pays, & fit trembler le soudan d'Alep. Le prince d'Antioche espéra qu'avec de si braves gens, il pourroit sans peine étendre les bornes de son Etat, & venir au moins à bout de s'emparer d'Alep & de Césarée. Il n'oublia rien pour engager le roi & les seigneurs qui l'accompagnoient à le seconder dans ce dessein : le roi refusa de le faire, disant qu'avant toutes choses, il vouloit aller accomplir son vœu à Jérusalem. C'étoit le prétexte ou la raison que Louis apportoit au prince d'Antioche, mais il y en avoit une autre qu'il ne disoit pas.

La reine, qui avoit accompagné le roi son époux dans ce voyage, étoit une princesse belle, très-spirituelle & fort aimable. Le prince d'Antioche lui avoit su plaire. Le roi avoit sur cet article plus que des soupçons, & il étoit surprenant qu'une reine de France fût

venue de si loin par dévotion & au travers de tant de périls , pour se déshonorer ainsi elle-même & le roi son mari.

Raymond sur les refus du roi , & voyant que les intrigues qu'il avoit avec la reine étoient découvertes , ne ménagea plus rien ; & de concert avec elle , il commença à en user mal ouvertement à l'égard de ce prince , pour l'obliger à sortir d'Antioche avec précipitation , & d'y laisser la reine , qui pensoit déjà elle-même à faire divorce avec le roi.

Mais ce prince ayant pris l'avis des seigneurs François , qui campoient pour la plupart avec leurs troupes hors de la ville , trouva moyen une nuit de s'en faire ouvrir une des portes , & obligea la reine de le suivre.

Il prit le chemin de Jérusalem , où l'empereur Conrad étoit déjà arrivé &

l'attendoit. Baudouin III , roi de Jérusalem , eut beaucoup de joie de voir que le roi avoit quitté Antioche , où il avoit appréhendé que Raymond ne le retînt pour ses intérêts particuliers. Il fut reçu par Baudouin avec tous les honneurs dûs à son rang.

Louis visita les lieux saints en pèlerin avec beaucoup de dévotion , accompagné du roi de Jérusalem & de toute la cour de ce prince , & y laissa plusieurs marques de sa piété & de sa magnificence. Sa dévotion satisfaite , on arrêta un jour pour tenir un grand conseil sur les affaires de la Chrétienté de la Palestine , & l'on choisit pour s'assembler la ville de Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre , sur le bord de la mer.

On n'avoit point encore vu dans la Palestine une si belle assemblée. L'empereur Conrad se rendit à Acre avec Frédéric son frere , les principaux sei-

gneurs de sa cour, & quantité de noblesse d'Allemagne & de Lorraine. Le roi de France y vint avec les évêques de Langres & de Lisieux, le cardinal de Florence, légat du pape, & les principaux seigneurs de son armée. Baudouin III, roi de Jérusalem, & sa mere la reine Melizante, s'y firent accompagner par le patriarche de Jérusalem, les archevêques de Césarée & de Nazareth, par les grands-maîtres du Temple & de l'Hôpital, & par les seigneurs les plus distingués de leur cour.

On traita dans cette assemblée de ce qui se pourroit faire de plus avantageux pour le bien de la religion contre les Infidèles. De toutes les entreprises qui furent proposées, le siège de Damas fut celle à laquelle on se détermina, comme à une des plus glorieuses conquêtes qu'on pût faire, à cause de la réputation, de la grandeur & de la force de la place, & comme

la plus utile, parce que les Sarrafins faisoient delà des courses sur les terres des Chrétiens.

Cette résolution étant prise, on donna 1148.
les ordres pour assembler les troupes : elles se trouverent, le 25 mai, sous les murailles de la ville de Tibériade, & se mirent aussi-tôt en marche du côté de Damas.

L'armée fut divisée en trois corps. Le premier étoit commandé par le roi de Jérusalem, à qui l'on avoit donné l'avant-garde, parce qu'il connoissoit mieux les chemins. Après lui suivoit le roi de France, qui étoit à la tête du second corps avec ses troupes & les pèlerins françois qui s'y étoient joints en grand nombre. Le troisième étoit celui des Allemands, avec l'empereur Conrad à leur tête.

Damas étoit alors la plus grande & la plus considérable ville de la petite Syrie. Elle étoit située au milieu d'une

campagne , sur un territoire naturellement sec & stérile , mais l'art y avoit suppléé , en profitant de la chute des deux rivières , qui viennent des montagnes voisines , & qui partagées par le moyen d'un grand nombre de petits canaux , arrosoient les terres des environs de la ville. Il y avoit à l'occident & au septentrion une infinité de jardins , de vergers & de petites maisons de plaisance , dans l'étendue de plus de deux lieues , fermés de murailles & séparés les uns des autres par de petits chemins étroits : ce qui faisoit une sorte de retranchemens , qui couvroient la ville & la rendoient d'un très-difficile accès. Le côté de l'orient & du midi , étoit une plaine ouverte sans arbres & sans jardins. On attaqua la ville par les jardins. Il fallut employer quantité de pionniers , qui eurent bientôt renversé ces murailles foibles ; & les troupes

étant entrées par les brèches , mirent le feu aux maisons , & chassèrent les Mahométans , qui furent obligés de se jeter dans la ville : mais on la trouva fortifiée par des retranchemens inaccessibles.

Le siège n'avançoit pas ; les vivres commençoient à manquer, parce qu'on en avoit fait une trop petite provision , dans l'espérance qu'avec un peu de diligence , on seroit bientôt maîtres de la ville.

On porta l'attaque du côté de l'orient , où les fortifications se trouverent encore plus fortes que du côté de l'occident. Enfin la disette devint si grande , que le roi & l'empereur résolurent de lever le siège , pour ne pas achever de ruiner le peu de troupes qui leur restoient. Conrad se rembarqua sur les vaisseaux de l'empereur de Constantinople , & après s'être abouché

avec lui en Achaïe, il s'en retourna par mer en Allemagne.

Le roi passa le reste de l'été & l'hiver suivant en Syrie & à Jérusalem, & s'embarqua au printemps pour revenir en France. Il arriva à la fin de Juillet 1149 en Calabre : delà il passa à Rome , où il vit le pape Eugene III, & enfin se rendit dans ses Etats pénétré de chagrin d'avoir tenté une entreprise si dangereuse , & qui lui avoit si mal réussi , ayant perdu une armée de cent mille hommes par la perfidie des Grecs , l'ignorance des chemins & la disette des vivres : disons plus , par son peu d'expérience & celle des seigneurs François qui l'accompagnoient, plus courageux & plus braves que prudens , & pour n'avoir pas suivi les sages avis de l'évêque de Langres, qui conseilloit de punir les Grecs de leurs méchancetés.

Louis en rentrant dans son royaume

le trouva dans la tranquillité où la sage conduite & la fermeté de l'abbé Suger l'avoient maintenu : le trésor royal même étoit assez rempli , nonostant les excessives dépenses de cette guerre, pendant laquelle le roi ne manqua jamais d'argent par la prévoyance de son ministre.

Le roi , malgré les soupçons qu'on avoit taché de lui inspirer sur la droiture & la fidélité de l'abbé Suger , lui rendit justice , & l'honora avec les plus sages & les plus gens de bien de l'Etat du glorieux nom de pere de la Patrie.

Il s'en falloit bien que la voix publique fût si favorable à S. Bernard , qui ayant prêché la croisade en France & en Allemagne , & animé par ses prédications les princes & les peuples à prendre les armes contre les Infidèles , étoit regardé , aussi-bien que le pape , comme la cause de tant de malheurs , & de la perte de 200 mille hommes ,

à laquelle toute l'Europe prenoit part. Le saint abbé fut obligé pour se défendre, de faire des apologies où il rejettoit tant de mauvais succès sur les secrets jugemens de Dieu, & principalement sur les crimes des croisés; & certainement selon le témoignage de ceux qui nous ont laissé des relations de cette expédition, où quelques-uns se trouverent, les désordres, & sur-tout l'impudicité, étoient extrêmes dans ces armées. Si l'on y ajoute ceux qui regnoient parmi les Chrétiens de l'Orient, qu'on alloit secourir, dont la plupart ne valoient gueres mieux que les Infidèles mêmes, on y trouvera de quoi justifier la conduite de Dieu, & disculper S. Bernard.

Etat de la
Palestine.

Après que Louis VII, roi de France, eut quitté la Palestine en l'année 1149, Noradin, soudan d'Alep, poussa ses conquêtes avec plus de rapidité que jamais. Il défit & tua Raymond, prince

d'Antioche, dont on a ci-devant parlé, & prit plusieurs places de cette principauté. Il fit prisonnier Josselin comte d'Edeffe, qui mourut dans sa prison : il se rendit maître de tout cet Etat, & y ajouta celui de Damas, ayant enlevé cette ville au soudan, qui étoit tributaire de Jérusalem. La mort de Baudouin III, roi de Jérusalem, dont Noradin redoutoit la prudence & le courage, fut encore un accident très-fâcheux pour les Chrétiens de la Palestine. Amaury, frere de Baudouin, prit sa place sur le trône de Jérusalem, & soutint assez vaillamment les efforts des Infidèles. Mais un conquérant s'éleva dans l'Egypte, & donna de ce côté-là, autant d'inquiétude aux princes & aux seigneurs de la Palestine, que Noradin leur en donnoit du côté de la Syrie.

C'étoit le fameux Saladin, qui, après avoir assassiné son maître le calife d'Egypte, se fit lui-même monarque de

cet Etat , pour exécuter le dessein qu'il avoit formé de se rendre maître de tout l'orient. Ce fut alors que les Chrétiens de la Palestine se voyant enfermés entre ces deux terribles ennemis , envoyèrent demander du secours en occident vers l'année 1168.

1168. Frédéric, archevêque de Tyr , fut chargé de cette ambassade. Mais il trouva les conjonctures si peu favorables, qu'il fut obligé de s'en retourner sans avoir pu rien obtenir. Cependant Saladin étant entré en Palestine , prit la ville de Gaza , qui en étoit le boulevard du côté de l'Egypte ; & pour comble de malheurs, la mort d'Amaury, roi de Jérusalem , étant arrivée sur ces entrefaites, donna lieu à des troubles qui préparèrent la ruine de ce royaume. On envoya alors une ambassade en occident, pour demander du secours ; mais elle ne réussit pas mieux que la précédente : le roi de France ,

l'empereur & le roi d'Angleterre , ayant en ce tems-là de grandes raisons pour ne pas s'éloigner de leurs Etats. Saladin profitant de la division qui regnoit entre les princes Chrétiens de la Palestine , attaqua leur armée , & remporta sur eux , à la fameuse journée de Tibériade , une victoire complete , qui fut suivie de la conquête de presque tout ce qu'ils possédoient. Acre , Beryte , Biblis , & enfin Jérusalem subirent le joug du vainqueur.

Tel étoit l'état auquel se trouvoit réduite la chrétienté de l'Asie l'an 1187. Ces tristes nouvelles qu'on reçut bientôt en Europe , engagerent les princes chrétiens , & en particulier le roi de France , à une nouvelle croisade : le dessein fut conçu l'année suivante , mais ne fut exécuté qu'en 1190. Voici comme les choses se passèrent.

 1187.

Le pape Urbain III étant mort dans le tems qu'on apprit à Rome la désolation de la Palestine, on lui donna pour successeur le cardinal d'Albert de Saint-Laurent, qui prit le nom de Grégoire VIII. Mais ce pape étant mort le second mois de son pontificat, laissa à son successeur Clément III, le soin de poursuivre cette grande entreprise; à laquelle le mauvais succès de la dernière croisade, étoit un grand obstacle. Le pape envoya des légats aux princes Chrétiens, afin de leur inspirer des sentimens conformes au dessein qu'il avoit de les unir, pour faire une nouvelle tentative contre les Infidèles de la Palestine. Ceux sur lesquels il pouvoit le plus compter pour un grand secours, étoient l'empereur Frédéric premier, Philippe-Auguste, roi de France, & Henri, roi d'Angleterre : mais les défiances que ces deux derniers avoient toujours l'un de l'autre,

&

& leurs fréquentes querelles, rendoient ce projet difficile à exécuter. Cependant sur ces entrefaites, Guillaume, archevêque de Tyr, étant revenu en France, toucha tellement le cœur des deux rois, par le récit des choses qui s'étoient passées depuis un an dans la Palestine, qu'il les engagea de remettre la discussion de leurs différends à un autre tems, & à penser sérieusement au secours qu'il venoit leur demander de la part de cette chrétienté affligée.

Les deux rois qui se trouvoient alors entre Trie & Gisors, à une entrevue pour des affaires particulières, firent entr'eux une trêve de six années. Ensuite, de concert ils convoquerent au même lieu une assemblée des seigneurs & des évêques de leurs Etats, où après s'être reconciliés publiquement, & s'être juré l'un à l'autre une amitié sincère, ils reçurent solennellement la croix des

maines de l'archevêque de Tyr , & une infinité de seigneurs & de prélats des deux royaumes se croiserent à l'envi sur le champ.

On publia en même-tems, de la part du pape, une indulgence plénierie pour tous les croisés qui feroient une sincere confession de leurs péchés ; & ensuite les deux rois , pour prévenir les désordres qui avoient empêché le succès de la dernière croisade , firent chacun dans leurs Etats plusieurs ordonnances : & pour fournir aux frais de la guerre ; il fut décidé que tous ceux qui ne prendroient point la croix, tant ecclésiastiques que laïcs , payeroient une fois pour le secours de la Terre-Sainte, la dîme de leur revenu , & de la valeur de leurs biens-meubles. On excepta de cette taxe les Bernardins , les Chartreux , l'ordre de Fontevraud , & les hôpitaux des Lépreux. Cette taxe fut appelée la dîme saladine , parce qu'on

l'imposoit pour faire la guerre à Saladin.

Cependant malgré ce qui venoit de se passer , la guerre recommença entre les deux rois , celui d'Angleterre étant venu faire des courses sur les terres de France. Mais cette guerre ne dura que jusqu'au commencement de l'année 1189 , que Henri étant mort , eut pour successeur Richard son fils , premier du nom.

Après la mort de Henri , Richard s'accommoda avec Philippe-Auguste , & la paix fut faite à la satisfaction des deux princes. Ce qui y contribua le plus , fut la résolution sincere où ils étoient d'aller en Palestine , & d'y commander chacun leur armée.

En effet Richard ne se fut pas plutôt fait couronner roi d'Angleterre à Londres , qu'il ne pensa plus qu'à prendre ses mesures pour le voyage , ainsi que Philippe les prenoit de son côté.

Comme Philippe ne prévoyoit plus d'obstacles à son expédition, il convoqua une grande assemblée de seigneurs & d'évêques à Paris, où il fit jurer sur les évangiles, tous les gentilshommes qui étoient de la croisade, qu'ils se trouveroient avec leurs troupes aux fêtes de Pâques à Vezelai, dans le duché de Bourgogne. Les comtes & les barons, qui n'étoient pas croisés, jurèrent aussi qu'ils ne s'écarteroient point de la fidélité qu'ils devoient à leur prince, & qu'ils n'exciteroient aucune guerre dans leurs Etats particuliers pendant l'absence des deux rois. Celui d'Angleterre convoqua à Londres une pareille assemblée, où le même serment fut prêté par tous les seigneurs qui s'y trouverent.

Néanmoins comme le terme de Pâques se trouva trop court pour les grands préparatifs qu'il falloit faire, les deux rois s'étant abouchés au gué

de Saint-Remi sur la Somme , différèrent l'assemblée des troupes jusqu'à la saint Jean.

De plus les deux rois convinrent entr'eux , que si l'un d'eux mourroit dans le voyage , tous ses trésors & toutes ses troupes seroient absolument à la disposition de l'autre , pour être employés au service de Dieu & de^s Chrétiens qu'on alloit secourir. Aprè^s s'être donné mutuellement ces marques de confiance & juré une amitié éternelle , ils se séparèrent pour aller donner leurs ordres , & hâter les préparatifs de cette grande expédition.

Tandis que les troupes françoises s'assembloient à Vezelai , Philippe étant revenu à Paris , se rendit à saint Denis , suivi de toute sa cour ; & le jour de S. Jean-Baptiste , après avoir fait sa priere devant les corps des saints martyrs , il prit de dessus l'autel l'oriflâme

R ;

avec deux autres étendards, & reçut de Guillaume, archevêque de Reims, la callebasse & le bourdon, comme les marques de son pèlerinage.

Etant de retour à Paris, il assembla sa famille, son conseil & plusieurs seigneurs de sa cour, pour leur lire le testament qu'il avoit fait, en cas que Dieu disposât de lui pendant le voyage. Ce testament contenoit, non-seulement ce qu'il souhaitoit qu'on exécutât après sa mort, supposé qu'elle arrivât, mais encore divers ordres qu'il vouloit qu'on observât durant son absence, & principalement en ce qui regardoit la maniere de rendre la justice, la disposition des bénéfices vacans, & les finances. A l'égard de la régence du royaume & de l'éducation de son fils Louis, âgé de trois ans, il crut qu'il ne pouvoit les mettre en de meilleures mains, qu'en celles de la reine sa mere Adélaïde de Champagne, & de Guil-

laume, cardinal , archevêque de Reims , frere d'Adélaïde. Ils l'accompagnèrent l'un & l'autre jusqu'à Vezelai , où il se rendit le mercredi d'après l'octave de la saint Jean , & où il fit ratifier par tous les seigneurs , le choix qu'il avoit fait de la reine & du cardinal , pour gouverner le royaume en son absence. L'armée du roi d'Angleterre , s'étant jointe à celle de France , elles en formoient une très-nombreuse ; & il n'étoit pas possible de voir un plus bel appareil de guerre : les deux nations s'étant efforcées à l'envi de se surpasser l'une l'autre par la bonté de leurs armes & de leurs chevaux , mais sans luxe & sans magnificence , conformément aux ordres qui avoient été donnés. Elles marcherent ensemble jusqu'à Lyon , où elles se séparèrent pour la commodité des vivres.

Philippe marcha vers les Alpes pour aller s'embarquer à Gènes , & Richard

prit sa route vers Marseille, où sa flotte devoit le joindre. Ils résolurent d'aller par la mer, afin d'éviter les difficultés, les longueurs de la marche par terre, & sur-tout les embûches & la perfidie des Grecs, dont ils n'avoient que trop de preuves.

1190.

Philippe étant arrivé à Gènes, se mit en mer & fit voile pour Messine, où étoit le rendez-vous des deux armées. Il y arriva le seize septembre avant le roi d'Angleterre, quoique ce prince fût parti de Gènes avant lui. Philippe entra dans le port avec sa flotte fort en désordre, parce qu'elle avoit été battue par une furieuse tempête près de l'île. Richard arriva à Messine huit jours après le roi de France, qui vint avec les seigneurs de son armée, les commandans de la ville & le clergé, le recevoir à la descente.

Ces princes ayant encore eu de nouvelles conférences touchant leur expé-

dition, le roi remonta sur sa flotte, & fit voile pour le levant : mais un vent contraire qui dura très-long-tems l'ayant contraint de relâcher au même port, & la saison se trouvant trop avancée pour se mettre en mer, les deux armées séjournèrent en Sicile.

Ce retardement fut un grand mal pour la cause commune, non-seulement parce que la Palestine ne fut pas secourue aussi-tôt qu'elle l'auroit été, mais encore parce qu'il donna lieu à des commencemens de brouilleries, pour des intérêts particuliers entre les deux rois, qui avoient toujours agi jusques-là avec assez de concert. Cependant s'étant accordés en apparence, Philippe s'embarqua le trentième de mars 1191, fort mécontent de Richard, & après une navigation très-heureuse, il arriva en vingt-deux jours à la vue d'Acre ou Ptolémaïs, que les Chrétiens assiégeoient actuellement, & que les Mahométans défendoient opiniâtrément pour

Saladin , qui commença à craindre beaucoup pour cette place.

Depuis la malheureuse journée de Tibériade , arrivée l'an 1187 , dans laquelle Gui de Lusignan , roi de Jérusalem , fut fait prisonnier par Saladin , tout avoit plié sous les loix du vainqueur. La reine Sibille lui avoit livré Ascalon , la plus forte place du pays , pour la rançon de son mari. Ce prince après sa délivrance alla à Tyr , où Conrad de Montferrat ne voulut point le recevoir , soutenant qu'il en étoit légitime possesseur , sans aucune dépendance du roi de Jérusalem. Gui de Lusignan , irrité de voir qu'on lui fermoit les portes d'une ville de son royaume , en commença le siège , plus par dépit , que dans l'espérance de la prendre. Mais il fallut abandonner l'entreprise , & il se détermina à faire le siège d'Acre , prétendant avoir de justes raisons de rompre avec les Ma-

hométans , depuis le traité qu'il avoit fait avec eux pour obtenir sa liberté.

Tout ce qui étoit resté de Chrétiens dans la Palestine , s'étoit joint à lui , & il avoit formé le siège d'Acre au mois d'août 1188 : mais il avoit si peu de troupes , & la garnison étoit si forte , que Saladin espérant que ce peu de Chrétiens qui restoient encore au roi de Jérusalem périroient à ce siège , alla faire de nouvelles conquêtes ailleurs.

Ils furent en effet plus d'un an devant la place fort inutilement , car on la ravitaillait par mer quand on vouloit. Mais par les secours que les Chrétiens recevoient de tems en tems d'Europe , d'où il venoit toujours quantité de monde , pour se consacrer à la défense de la chrétienté de la Palestine , son armée devint si nombreuse , que Saladin étant revenu pour la forcer dans son camp ; il y donna plusieurs assauts envain. Une nombreuse flotte

de croisés, qui débarqua sous ses yeux augmenta beaucoup son inquiétude : car outre les soldats qui la montoient, elle apporta des machines de guerre & des munitions aux assiégeans, & leur procura les moyens d'en recevoir encore par la suite.

Cette flotte étoit composée de Danois, de Frisons & d'Anglois, qui voyant le retardement des rois de France & d'Angleterre, avoient pris les devants. Elle avoit été jointe en chemin par plusieurs vaisseaux montés par quantité de seigneurs François, qui pour faire aussi plus de diligence, s'étoient embarqués à Marseille, & avoient fait le trajet en trente-cinq jours.

Il étoit encore arrivé peu de tems après des troupes allemandes sous la conduite du Landgrave de Thuringe & du duc de Gueldres, destinées à renforcer l'armée de l'empereur Fré-

déric , dont l'approche donnoit de grandes inquiétudes à Saladin.

L'empereur Frédéric premier ayant aussi entrepris une nouvelle croisade , partit d'Allemagne dès l'an 1189 avec cent cinquante mille hommes ; & après avoir hiverné sur les terres de l'empereur de Constantinople , il avoit passé le détroit au mois de Mars de l'année suivante , étoit entré dans l'Asie , où il avoit gagné plusieurs batailles , pris plusieurs places sur les Sarrafins ; & Croisade de l'empereur Frédéric premier . continuant de passer sur le ventre à tout ce qui s'opposoit à sa marche , il s'acheminoit vers la Palestine. Mais par le plus grand de tous les malheurs , en passant le Cydne , fleuve de la Cilicie , il s'y noya , son cheval s'étant abattu sous lui ; ou , selon d'autres , ayant voulu s'y baigner , il mourut saisi tout d'un coup de la froideur extraordinaire de l'eau de ce fleuve. Après ce funeste accident , Conrad ,

son fils , avoit pris la conduite de l'armée , l'avoit menée par terre jusqu'à Antioche ; mais par une nouvelle infortune , les maladies firent un si terrible ravage dans ces troupes , que lorsqu'il arriva en Palestine , elles étoient réduites à sept mille hommes de pied , & cinq cents chevaux , avec lesquels il joignit le roi de Jérusalem.

Ce prince soutenu par les troupes de tous les chrétiens qui se trouvoient alors dans la Palestine , continuoit le siège de la ville d'Acre ; mais la garnison nombreuse se défendoit avec d'autant plus de courage , que l'armée de Saladin , toujours campée à la vue des chrétiens , les inquiétoit continuellement. L'armée du roi de Jérusalem étoit de cent mille hommes de pied , & de quatre mille chevaux. Celle de Saladin étoit de deux tiers plus nombreuse. Il s'étoit donné en-

tr'elles , quelques jours avant l'arrivée du roi de France , une bataille dont chacune s'étoit attribué l'avantage. Les chrétiens y avoient beaucoup moins perdu que les infidèles ; & pour marque de leur victoire , ils avoient recommencé le siège de la ville. Mais elle continua de se défendre pendant plusieurs mois , & toujours avec la même vigueur.

Les chrétiens étoient encore incertains de la réussite de ce siège , lorsque le roi de France y arriva le samedi de la semaine de pâques de l'année 1191 , qui étoit la troisième année du siège. La joie que son arrivée répandit dans le camp des assiégeans , fit oublier aux soldats les fatigues qu'ils avoient essuyées. Dès qu'il eut mis pied à terre , il fit le tour du camp , & renforça tous les quartiers , afin que rien ne pût entrer dans la ville ni en sortir. Il fit ajouter de nouveaux ouvrages à la

circonvallation , creuser des retranchemens au-delà , & élever de distance en distance des redoutes , & des forts de bois pour écarter l'ennemi , & ôter à Saladin , qui donnoit à toute heure des alarmes au camp , toute espérance de le surprendre.

Philippe établit son quartier à l'Orient de la ville , vis-à-vis de la plus forte des tours , appelée la tour Maudite , à la portée de l'arc & des pierriers de la place. Il fit aussi dresser les siens , & les autres machines pour battre la muraille. Enfin , après un travail de quelques semaines , le fossé se trouva comblé , & il y avoit une assez grande brèche à la muraille pour donner l'assaut.

Les rois de France & d'Angleterre avant de partir de Messine , étoient convenus qu'ils ne le donneroient point l'un sans l'autre , voulant tous deux avoir part à la prise d'une place

si fameuse , & qui se défendoit depuis si long-tems. Philippe tint parole à Richard , & se contentant de ruiner tous les nouveaux travaux que les ennemis faisoient pour réparer la brèche , il attendoit avec impatience l'arrivée de Richard.

Ce prince étoit parti de Messine environ quinze jours après Philippe , avec cinquante-trois galeres , & cent cinquante navires bien armés. Il conquit en chemin faisant & en très-peu de tems, l'isle de Chypre , sur Isaac , prince de la maison Impériale des Comnene , qui s'étoit saisi de trois vaisseaux de la flotte de Richard , que la tempête y avoit poussés , & avoit traité très-inhumainement ceux qui les montoient. Il laissa dans l'isle deux de ses capitaines pour la garder , avec quelques troupes , & vint enfin aborder auprès d'Acre.

Les choses étant aussi-bien disposées

qu'il les trouva en arrivant , il y avoit lieu d'espérer de voir la fin de ce long siège , & que la place seroit emportée au premier jour. La fidélité & les égards que Philippe avoit eus pour Richard méritoient du retour , ou du moins qu'il ne sacrifîât pas le bien public à ses intérêts particuliers. Mais la raison & l'équité n'étoient pas toujours la règle qui guidoit le génie hautain & bizarre du roi d'Angleterre , le plus inquiet , & le plus turbulent de tous les hommes. Ce qui donna principalement lieu à la nouvelle division qui se mit entre ces deux princes , fut la vieille querelle de Henri de Lusignan , roi de Jérusalem , avec Conrad , marquis de Montferrat , au sujet de la ville de Tyr.

Gui de Lusignan & lui , dès le tems de leur premier différend , avoient toujours eu chacun leur parti dans le pays. Le marquis de Montferrat fut

assez adroit pour faire entrer dans le sien le roi de France, quand il arriva dans la Palestine. Gui de Lusignan pour se faire aussi un appui, s'en alla, avec quelques seigneurs de ses amis, trouver le roi d'Angleterre en Chypre, & lui demanda sa protection.

Richard ne balançoit pas à la lui promettre, premièrement parce que le roi de France s'étoit déclaré pour le parti opposé, & en second lieu parce que Richard étant venu débarquer auprès de Tyr, on lui en avoit refusé l'entrée, suivant l'ordre du marquis de Montferrat, qui craignoit, avec quelque raison, que Richard ne s'en emparât.

Ce fut avec ces dispositions que les deux rois se joignirent devant Acre. On dissimula d'abord de part & d'autre. Ils affectèrent de se rendre beaucoup de civilités. Mais on ne se contraignit pas long-tems, chacun

pensant à fortifier son parti & y travaillant sous main. Les deux rois eurent plusieurs contestations pour différens sujets. Le marquis de Montferrat, mécontent du roi d'Angleterre, quitta le camp, & s'en retourna à Tyr avec les troupes.

Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux, c'est que les deux rois tombèrent dangereusement malades. Mais ces maladies qui devoient causer la ruine de toute la chrétienté d'Asie, si elles eussent eu les suites qu'on en appréhendoit, furent un moyen dont Dieu se servit pour faire rentrer ces princes en eux-mêmes, & leur inspirer des sentimens de paix. Ils remirent après le siège à discuter les droits de Gui de Lusignan & du marquis de Montferrat.

Lorsque leurs santés furent rétablies, on commença à penser sérieusement à l'attaque de la ville. Le marquis de

Montferrat revint au siège avec son corps d'armée ; & comme Saladin étoit toujours aux environs du camp pour l'attaquer dès que les assiégeans donneroient l'assaut à la ville , il fut réglé entre les deux rois , que , quand les François iroient à l'assaut , le roi d'Angleterre auroit la garde des lignes ; & que quand les Anglois seroient de jour pour l'attaque , les François défendroient le camp. On s'appliqua d'abord à pousser vivement le siège ; & les machines du roi de France ayant fait une nouvelle brèche à la muraille , il y fit donner l'assaut. Cette brèche étoit fort roide , & fut très-bien défendue par les Mahométans. La résistance des ennemis , leur nombre & l'avantage du terrain , firent résoudre le roi à ne pas s'obstiner plus long-tems à les forcer , il fit donner le signal de la retraite. Cet échec empêcha Philippe de donner un nouvel assaut ; il voulut

attendre que la brèche fût plus large, pour faire une attaque d'un plus grand front. Il continua cependant de faire saper la tour Maudite. Selon la maniere de miner de ce tems-là, à mesure que les mineurs avançoient, ils appuyoient la tour avec des étançons de bois pour la soutenir, au lieu des pierres & de la maçonnerie qu'ils en retiroient. Quand la sape eût été poussée aussi loin qu'il étoit nécessaire, on mit le feu aux étançons, dont la plupart étant consumés, la tour Maudite s'écroula avec un fracas épouvantable, écrasa tous ceux qui étoient dedans, combla le fossé, & laissa une ouverture à passer des bataillons entiers.

La plus grande partie de la garnison accourut aussi-tôt en cet endroit, pour empêcher qu'on n'emportât la ville en ce moment; & les emirs ou commandans donnerent le signal pour parler. Quoique l'armée fût prête à

donner l'assaut, & que l'on fût sûr de se rendre maîtres de la ville, on aima mieux l'avoir par capitulation, que de répandre autant de sang qu'il en auroit coûté pour forcer les meilleures troupes & les plus braves capitaines de Saladin qui la défendoient. On fit dire aux commandans qu'on les écouterait, & on leur donna sûreté pour capituler.

Mestoc & Caracos, deux des cinq emirs qui avoient soutenu le siège, vinrent trouver les deux rois. Ils offrirent de rendre la place avec toutes les richesses qui y étoient, & toutes les munitions de guerre & de bouche, à condition qu'on leur accordât à eux, à leur garnison & aux habitans, la vie & la liberté de se retirer où ils voudroient. On rejetta leurs propositions, & on leur dit qu'ils n'avoient aucun quartier à espérer, qu'à trois conditions. La première, que Saladin rendroit Jérusalem, & toutes les places

qu'il avoit prises sur les Chrétiens ; depuis la dernière Croisade, qui s'étoit faite sous le commandement de Louis-le-Jeune, roi de France. La seconde, qu'il remît entre les mains des deux rois, la Croix de Jésus-Christ, qui avoit été prise, il y avoit quatre ans, à la bataille de Tybériade, & la troisième, qu'on donnât la liberté à tous les esclaves chrétiens.

Les émirs répondirent qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'accepter ces conditions ; mais que si l'on vouloit leur accorder trois jours de trêve, & la permission d'aller trouver leur prince, ils iroient lui demander son approbation. On leur accorda la trêve & la permission qu'ils demandoient. Saladin ne put se résoudre à accepter les conditions que les deux rois avoient prescrites : mais il convint avec les émirs, que sitôt que la trêve seroit expirée, il attaqueroit la nuit, avec toute son armée

armée, le camp des Chrétiens, non pas qu'il espérât de le forcer, mais afin que pendant l'attaque, la garnison sortît par la brèche & par toutes les portes pour se sauver. Les émirs étant retournés le troisième jour, dirent que Saladin avoit absolument rejeté des conditions si peu tolérables; que pour eux ils alloient rentrer dans la place, résolu de la défendre au péril de leur vie, jusqu'à la dernière extrémité. Ils y rentrèrent effectivement, & mirent leurs troupes sous les armes, pour tenter l'expédient dont ils étoient convenus.

Il y avoit alors dans Acre un chrétien dont on n'a jamais su le nom, parce qu'apparemment il fut tué dans la mêlée. Cet homme, depuis l'arrivée des Croisés, leur donnoit avis de tout ce qui se passoit dans la ville, par des lettres attachées à des flèches qu'il jetoit la nuit dans leur camp. Il les aver-

tit encore du projet de Saladin & des émirs , & les rois en profitèrent pour disposer tellement toutes choses , qu'ils pussent en même tems repousser Saladin , & empêcher la sortie de la garnison. Saladin ne manqua pas d'attaquer le camp pendant la nuit , & aussitôt les assiégés tenterent leur sortie ; mais eux & Saladin furent repoussés avec une grande perte , & obligés , celui-ci de s'éloigner du camp , & les autres de rentrer dans la ville.

Pendant le tems que les Mahométans avoient demandé à capituler , le roi d'Angleterre avoit beaucoup avancé les ouvrages de son attaque , & tellement miné les tours & les murailles , qu'ayant fait mettre le feu aux étançons qui les soutenoient , un grand espace de la muraille & plusieurs tours furent renversées , & la ville fut encore plus ouverte de ce côté là , qu'elle ne l'étoit à l'attaque de France. Le roi

d'Angleterre faisoit déjà monter ses troupes pour donner l'assaut , & les François se dispofoient aussi à y monter de leur côté , lorsque les émirs firent un nouveau signal , & l'on s'arrêta.

Les cinq émirs sortirent & demanderent une nouvelle permission d'aller vers Saladin , pour lui représenter l'extrémité où étoit la ville. On leur permit encore de l'aller trouver ; mais Saladin les renvoya avec des propositions si déraisonnables , qu'elles furent absolument refusées.

Le roi de France fit donner l'assaut par la brèche qui avoit été faite du côté de la Tour-maudite. Les assiégés qui s'étoient retranchés derrière , s'y défendirent avec une valeur incroyable , & repoussèrent les François , qui n'y perdirent néanmoins que quarante hommes , d'autant que le roi , qui voyoit la prise de la ville infaillible , voulut ménager ses troupes.

Quatre jours se passerent dans l'inaction; on n'en marque pas la raison. Le onze de juillet, le roi d'Angleterre se prépara à donner l'assaut, tandis que les François seroient à la garde des lignes. On le commençoit déjà, lorsque les cinq émirs firent un nouveau signal, qui le fit encore suspendre, & s'étant rendus au camp, la capitulation fut conclue avec eux. Ce fut le Marquis de Montferrat qui traita au nom des deux rois, dans la tente du grand-maître du temple, aux conditions suivantes.

Premièrement, que la ville seroit rendue, & qu'il ne seroit permis aux Mahométans d'en rien emporter. 2^o Que cinq cens esclaves chrétiens qui y étoient seroient remis en liberté. 3^o Qu'on remettroit la Sainte-Croix entre les mains des deux princes. 4^o Que mille autres chrétiens esclaves seroient délivrés; & outre cela, que parmi ceux qui étoient en esclavage dans toute

l'étendue de l'empire de Saladin , les deux rois en retireroient à leur choix deux cens gentilshommes. 5° Qu'on payeroit aux deux rois , pour les frais du siège deux cens mille bezans d'or. 6° Que la garnison demeureroit prisonniere de guerre jusqu'à l'entiere exécution du traité , & qu'en cas que tous les articles ne fussent pas exécutés dans l'espace de quarante jours , elle seroit à la discrétion des deux rois , qui la traiteroient ainsi qu'ils le jugeroient à propos.

Ces conventions ayant été confirmées par serment , de part & d'autre , la place fut remise entre les mains des deux rois , & on arbora leurs étendards sur les plus hautes tours. On choisit cent hommes des principaux de la garnison , qu'on enferma dans une des tours de la ville , sous bonne garde. On distribua les autres dans des maisons particulieres , & on leur fit dire , que

ceux d'entr'eux qui voudroient recevoir le baptême seroient remis en liberté. Plusieurs le reçurent , mais la plupart , aussi-tôt après, se sauverent au camp de Saladin, pour faire de nouveau profession du mahométisme, & combattre contre les Chrétiens , ce qui fit qu'on n'en reçut plus aucun au baptême.

Le lendemain les deux rois firent entr'eux le partage de la ville, de l'argent qui s'y trouva, & de toutes les autres richesses , sans en faire part à leurs armées , ce qui causa bien des murmures , & fit désertter , non-seulement grand nombre de soldats , mais encore plusieurs gentilshommes. Le roi de France confia la garde de la partie de la ville qui lui appartenoit , à Drogon de Merlou , & laissa sous ses ordres cent gentilshommes François , avec les soldats qui dépendoient d'eux. Hugues de Gournay ,

avec un pareil nombre de gentilshommes sujets du roi d'Angleterre, fut fait commandant de l'autre partie.

Après cette belle conquête, les princes chrétiens de la Palestine, aussi-bien que les Mahométans, étoient dans l'attente de l'usage que les Croisés feroient de leurs troupes : car on n'étoit encore qu'au mois de juillet. Tout dépendoit des deux rois. On ne fut pas long-tems dans l'incertitude : douze jours après la prise de la place, le roi de France déclara qu'il étoit résolu de repasser la mer, en laissant toutefois la plupart de ses troupes dans la Palestine. Le roi d'Angleterre fit tout son possible pour l'en détourner ; mais la santé de Philippe étoit en trop mauvais état. Une maladie dont il fut attaqué incontinent après son arrivée en Palestine, lui avoit laissé une extrême foiblesse, & avoit causé un dérangement si étrange dans son tempéra-

ment , que non-seulement il en avoit perdu les cheveux , effet ordinaire des grandes maladies ; mais encore les ongles des pieds & des mains , & même presque par-tout le corps , cette pelli-cule extérieure qu'on appelle l'épi-derme ; ce qui fit soupçonner à quelques-uns qu'il avoit été empoisonné. Cela joint aux mécontentemens qu'il avoit reçus du roi d'Angleterre en plusieurs occasions , & au peu d'apparence qu'il voyoit à continuer la guerre avec ce prince , dont le caractère excessivement impétueux , hautain , & violent jusqu'à la férocité , fit prendre au roi de France la résolution de retourner dans ses Etats. Philippe , en prenant ce parti , fit prudemment , non-seulement à cause de sa mauvaise santé ; mais encore parce que l'expérience lui avoit appris qu'il ne pourroit jamais s'accommoder avec le roi d'Angleterre. Richard , au contraire , en demeurant

en Palestine pour continuer la guerre contre les Infidèles , prit sans doute le parti le plus glorieux & le plus utile à la religion. Ainsi , en réfléchissant sans passion sur la conduite de ces deux princes , on les trouvera beaucoup plus louables que répréhensibles. Ne croyons donc ni nos anciens auteurs françois, quand ils nous disent , pour justifier Philippe , que Richard avoit des intelligences secrètes avec Saladin , ni les auteurs Anglois , quand , pour justifier Richard , ils reprochent la même chose à Philippe : l'une & l'autre imputations sont également hors de vraisemblance , & de pures idées d'écrivains passionnés , fondées sur des bruits populaires , qui coururent dans ce tems-là en France & en Angleterre.

Avant le départ du roi de France , le différend de Gui de Lusignan , roi de Jérusalem , avec le Marquis de Montferrat fut accommodé. Ces deux prin-

ces s'en étant rapportés à l'arbitrage des deux rois, il fut convenu que Gui de Lusignan conserveroit tant qu'il vivroit le titre de roi de Jérusalem, avec le comté de Jaffa & celui de Césarée: que ces deux comtés passeroient à ses descendans, s'il en avoit, à condition qu'ils en feroient hommage à celui qui porteroit alors le titre de roi de Jérusalem: que la ville de Tyr, ainsi que celles de Sidon & de Baruth appartiendroient au Marquis de Monferrat, à condition d'en faire hommage à Gui de Lusignan tant qu'il vivroit. Les choses changerent depuis: le Marquis de Monferrat ayant été assassiné peu de tems après, par les ordres du vieux de la Montagne, le roi d'Angleterre, avant son départ de la Palestine, donna le royaume de Chypre à Gui de Lusignan, au lieu de celui de Jérusalem, dont on mit en possession Henri, comte

de Champagne , après lui avoir fait épouser Isabelle , veuve du Marquis de Montferrat.

Cet accommodement étant fait , Philippe se disposa à partir. Il déclara Eudes de Bourgogne général des troupes qu'il laissoit en Palestine , au nombre de dix mille hommes d'infanterie , & de cinq cens chevaliers , qui devoient être soudoyés pendant trois ans de son trésor royal. Il donna outre cela à Raymond , prince d'Antioche , cent chevaliers & cinq cens fantassins , qu'il soudoya pareillement ; & il donna au Marquis de Montferrat cette moitié de la ville d'Acre qui lui appartenoit.

 1291.

Après ces arrangemens , Philippe s'embarqua sur trois galères Génoises. Il fit voile le troisieme jour d'août , aborda heureusement dans la Pouille , & delà il alla à Rome , où le pape Celestin III le reçut avec les plus grands honneurs. Peu de jours après il partit

pour la France , & arriva à Paris vers les fêtes de Noël , où il fut reçu avec la plus grande joie.

Richard étant resté en Palestine , s'y comporta avec beaucoup de prudence & de bravoure , is'y acquit tant de gloire, par ses belles actions , qu'il fut surnommé *Cœur-de-Lion*. Il gagna une bataille contre Saladin , qu'il obligea de se retirer en désordre , après avoir perdu beaucoup de monde. Il reprit sur ce prince la ville de Jaffa ; mais sur les soupçons que lui inspirerent les nouvelles qu'il reçut d'Europe , que Jean - Sans-terre son frere cabaloit , pour s'emparer de la couronne d'Angleterre , Richard fit une trêve de trois années avec Saladin , par laquelle ils convinrent que les villes d'Acre & de Jaffa demeureroient aux chrétiens , avec une partie de la côte de la mer , & qu'ils auroient la liberté d'aller

faire leurs dévotions à Jérusalem.

Richard, après avoir ainsi réglé les affaires de la Palestine , s'embarqua au port de Tyr pour retourner en Angleterre , mais son voyage ne fut pas aussi heureux que celui de Philippe. Une furieuse tempête qui pensa le faire périr , l'ayant obligé de quitter la mer , & de continuer son voyage par terre , il fut obligé de passer par les États de Léodold d'Autriche : ce duc, qu'il avoit fort maltraité pendant le siège de la ville d'Acre , le fit arrêter , & le livra à l'empereur Henri VI , qui étoit ennemi particulier de Richard : d'autres ont dit qu'il le lui avoit vendu. Henri retint Richard dans une dure prison pendant environ quinze mois , & ne l'en laissa sortir qu'après lui avoir fait payer une rançon de cent mille marcs d'argent. Saladin étant mort peu de tems après le départ des deux rois , ses enfans

se firent la guerre les uns aux autres , sans que les chrétiens profitassent de ces divisions. Saphadin, frere de Saladin , en tira plus d'avantage. Ayant fait la guerre à ses neveux , il les ruina presque tous , & s'empara de la plus grande partie de leurs États.

La nouvelle de la mort de Saladin & des guerres civiles qui la suivirent , firent penser le pape Célestin III à une nouvelle croisade , dans laquelle il ne put engager que l'empereur Henri VI , les princes d'Allemagne , & quelques seigneurs d'Italie. Ni Philippe Auguste , ni Richard d'Angleterre ne voulurent jamais se joindre à eux ; leur jalousie mutuelle les tenant toujours en défiance l'un de l'autre.

L'empereur n'alla pas en personne à cette expédition. Conrad , archevêque de Mayence , Conrad , évêque de Wurtzbourg , les ducs de Saxe & de

Brabant, & plusieurs autres seigneurs de l'Empire, y conduisirent de nombreuses troupes, dont une partie arriva commandée par Valerand de Limbourg, avant que la trêve qui avoit été conclue entre Richard & Saladin fût expirée.

Les Chrétiens la rompirent, ne voulant pas laisser ralentir la première ardeur des croisés, dont le nombre augmentoit tous les jours par l'arrivée de nouveaux secours de l'Europe.

C'étoit de la part des Chrétiens donner un fort mauvais exemple aux Infidèles, de violer ainsi des traités si solennels, & leur apprendre à manquer de foi lorsqu'ils en trouveroient l'occasion, comme ils le firent par la suite.

Alors les Sarrafins suspendirent leurs querelles particulières, & se réunirent contre l'ennemi commun sous la conduite de Saphadin, lequel outré de cette infraction, alla sur le champ assié-

ger Jaffa. Henri , comte de Champagne , auquel la couronne de Jérusalem avoit été donnée par le roi Richard , & qui ne prenoit que le titre de prince d'Acre , parce qu'il n'étoit pas maître de la capitale de son royaume , se mit en devoir d'aller secourir la place. Mais un jour qu'il regardoit de la fenêtre de son palais défilér ses troupes , il arriva par le plus grand malheur , que la croisée sur laquelle il étoit appuyé , rompit tout-à-coup : étant tombé dans la rue , il mourut sur le champ de sa chute. Ce funeste accident déconcerta les Chrétiens , & Saphadin ayant forcé la ville de Jaffa , fit passer au fil de l'épée tous les habitans , & détruire la place , de peur que les Chrétiens ne pensassent à la reprendre , comme étant pour eux de la dernière importance.

Une nouvelle armée de croisés étant arrivée presque en même-tems , avec les

ducs de Saxe & de Brabant, & s'étant jointe aux autres troupes allemandes que commandoit Valerand de Limbourg, il fut résolu de donner au plutôt bataille, si on pouvoit y engager l'ennemi. Saphadin l'accepta. On se battit entre Tyr & Sidon. Le carnage fut grand de part & d'autre, mais la victoire demeura aux Chrétiens. Soixante émirs ou principaux officiers restèrent sur la place, & Saphadin ayant été blessé fut sur le point d'être fait prisonnier. Le fruit de cette victoire fut la prise des villes de Sidon, de Laodicée de Syrie, de Gibleet & de quelques autres places moins importantes. La forte ville de Baruth, peu de tems après, fut surprise par les Chrétiens esclaves, qui étant dans la place rompirent leurs fers, & la remirent aux croisés. Tous ces avantages leur acquirent une grande supériorité sur leurs ennemis.

Après la mort de Henri, comte de

Champagne, la couronne du royaume de Jérusalem fut donnée, du consentement des seigneurs Chrétiens de la Palestine & des seigneurs croisés, à Emery de Lusignan, qui avoit déjà eu le royaume de Chypre, par la mort de Gui de Lusignan son frere, & qui en épousant Isabelle, héritière du royaume de Jérusalem, dont il fut le quatrième mari, réunit en sa personne les deux États.

Les affaires des Chrétiens & des Croisés étant en si bonne situation, & le bruit ayant couru que Saphadin alloit assiéger la forte ville de Baruth, on prit la résolution de marcher au secours de cette place. Saphadin, au lieu d'aller à Baruth s'avança du côté de Jassa, où il se donna un grand combat. Ses troupes y eurent du désavantage; mais les croisés y perdirent le duc de Saxe & Frédéric duc d'Autriche. Cette nouvelle victoire des Chrétiens auroit pu avoir des suites très-favorables, si leurs divisions particulieres & la nouvel-

de la mort de l'empereur, n'eussent achevé de tout perdre. Tel étoit le sort de ces armées, dans lesquelles on n'agissoit point de concert, & où il n'y avoit aucune subordination : les seigneurs Croisés, qui prévirent que la mort de l'empereur alloit causer de grands mouvemens en Allemagne, où leurs intérêts particuliers seroient mêlés, prirent la résolution d'y retourner, & abandonnerent Emery de Lusignan aux seules forces qu'il pourroit tirer de ses États, lesquelles n'étoient nullement comparables à celles des Sarrafins.

Le pape Innocent III instruit de la situation des chrétiens de la Palestine, forma le dessein d'une nouvelle croisade en l'année 1203, malgré les divisions que causoient en Europe la double élection à l'empire de Philippe, duc de Suabe, frere du dernier empereur, dont le roi de France appuyoit le parti, & d'Othon 1203.

frere de Henri, duc de Saxe, pour lequel le roi d'Angleterre s'étoit déclaré. Le pape envoya des légats dans toutes les cours de l'Europe; on prêcha par-tout la croisade; & ce fut alors que le saint & fameux Fouques, curé de Neuilli-sur-Marne, fit en France tant de prodiges, par ses ferventes prédications, non-seulement en inspirant aux peuples une grande ardeur pour la guerre sainte, mais encore en réformant leurs mœurs & les convertissant à Dieu: ce qui n'étoit pas toujours l'effet des missions qui se faisoient pour la croisade.

Celle-ci fut particulièrement composée des seigneurs François & de ceux des Pays-Bas, auxquels les Vénitiens se joignirent. Boniface, marquis de Montferrat, fut élu chef de cette armée. Il fut accompagné par Baudouin, comte de Flandre, Louis, comte de Blois & de Chartres, Simon,

comte de Montfort, Geoffroi de Joinville, Geoffroi de Villehardouin, Matthieu de Montmorenci, & par un grand nombre d'autres seigneurs très-distingués par leur noblesse & par leur puissance. Jean de Nesle & Nicolas de Mailly, conjointement avec Thierry, fils du comte de Flandre, commandoient la flotte.

Une partie des troupes nombreuses que tant de seigneurs avoient levées dans leurs domaines, se rendirent à Venise, où elles trouverent toutes choses prêtes pour l'embarquement, outre quantité de galeres que la République avoit fait équiper en son nom, pour contribuer à la croisade. Les autres troupes s'embarquerent à Marseille, & dans différens ports de la Méditerranée. Les premières qui s'étoient embarquées à Venise, passerent en Dalmatie, où elles soumirent la

430 AEREGÉ DE L'HISTOIRE
ville de Zara, qui s'étoit révoltée contre cette République.

Le premier dessein des Croisés, étoit d'aller faire une descente en Égypte, pour y attaquer Saphadin, pendant que les chrétiens de la Palestine agiroient du côté de Jérusalem. L'hiver qui approchoit, obligea l'armée de s'arrêter en Dalmatie, jusqu'au printemps. Durant cette intervalle, une révolution arrivée dans l'empire Grec, fit changer le dessein qu'on avoit formé sur l'Égypte, & l'on prit la route de Constantinople.

Quelques années auparavant, l'empereur Isaac-l'Ange, avoit été détrôné par son frere Alexis Comnene, qui lui fit crever les yeux, & mettre en prison, avec le jeune Alexis, fils de ce malheureux Prince. Il leur avoit donné depuis un peu de liberté, mais il les faisoit toujours garder de près. Le jeune Alexis, ayant trouvé le moyen

de tromper les surveillans , se sauva de Constantinople , d'où il vint trouver le pape Innocent III. Ce pontife charmé de trouver l'occasion de réunir l'église Grecque avec l'église Romaine , reçut parfaitement bien le jeune Alexis , lui donna tous les secours qui dépendoient de lui , & le renvoya en Dalmatie , à l'armée des Croisés , avec des lettres de recommandation , qu'il écrivit aux principaux seigneurs , par lesquelles il les exhortoit vivement à employer leurs armes , pour rétablir ce jeune prince sur le trône de ses ancêtres.

Il y eut sur ce nouveau projet différentes négociations qui furent traversées par plusieurs seigneurs , qui vouloient qu'on exécutât le premier projet , & demandoient qu'on passât incessamment en Égypte ou dans la terre sainte. Mais les Vénitiens , avec la plupart des seigneurs François , conclurent qu'il étoit beaucoup plus important d'aller à

Constantinople pour en chasser l'usurpateur. Ils persuaderent à ceux qui étoient d'avis contraire , qu'étant assurés du jeune Alexis & de son pere , quand on les auroit remis sur leur trône , la croisade réussiroit infailliblement par les facilités que ces princes lui donneroient , & par les secours dont ils augmenteroient l'armée des Croisés. Le jeune Alexis fit , avec eux , un traité , par lequel il s'obligeoit , en cas qu'il fût rétabli dans ses États , de joindre ses armes à celles des Croisés , & de fournir tous les secours dont ils auroient besoin. On marcha donc vers Constantinople , plusieurs villes & isles se soumettant sur la route à leur prince légitime. On entra dans l'Helléspont ; l'armée qui étoit d'environ quarante mille hommes ayant débarqué , fut en état d'assiéger Constantinople au mois de Juillet de l'année 1203. La lâcheté de l'empereur Alexis Comnene , & la
valeur

valeur héroïque des Croisés , firent réussir une entreprise , qui eu égard à la force de la place , à la prodigieuse multitude de ceux qui la défendoient , au petit nombre des assaillans , paroissoit une des plus téméraires qui se fût jamais faite.

Après un premier assaut , où les assaillans se rendirent maîtres d'une partie des murailles , mais sans pouvoir s'y maintenir , Alexis Comnene craignant apparemment que la ville ne fût prise d'assaut par les Croisés , en sortit , emportant avec lui ses trésors , & s'enfuit par Mer à Zagora , ville de Thrace , au pied du mont-Hemus.

Le peuple & les troupes qui étoient dans la ville ayant appris sa fuite , allèrent à la prison , où Comnene avoit fait de nouveau renfermer Isaac-l'Ange , & lui ayant ôté les fers dont il étoit chargé , le remirent sur le trône tout aveugle qu'il étoit ; & de son consen-

tement , envoyèrent au camp des Croisés , porter cette heureuse nouvelle , & les prier de leur rendre le jeune Alexis , pour être associé à l'empire par son pere.

Les Croisés , agréablement surpris de cet événement , après avoir pris leurs sûretés , & avoir fait renouveler par Alexis le traité qu'il avoit fait avec eux , le conduisirent en triomphe dans la ville.

Il y fut reçu avec les plus grands témoignages de joie par le peuple & par le vieux empereur , qui ratifia le traité que son fils avoit fait avec les Croisés , & le fit couronner dans l'église de sainte Sophie.

Les Croisés , à la priere des deux empereurs , passerent le reste de l'année & tout l'hiver à Constantinople , malgré la répugnance de plusieurs des seigneurs , qui vouloient qu'on marchât incessamment en Syrie. Mais on

alla chercher l'usurpateur vers Andrinople , où il s'étoit retiré avec une armée. Il fut vaincu , & l'on soumit toutes les villes de la Thrace , qui avoient pris son parti.

Tout plioit sous les loix des deux empereurs , les villes & les provinces entieres rentroient à l'envi dans l'obéissance , & l'on étoit à la veille de les voir , agissant de concert avec l'armée des Croisés , se joindre à eux pour conquérir la Syrie & la Palestine sur les Sarrafins , lorsque l'ambition d'un seul homme rejetta l'empire dans les plus effroyables défordres.

C'étoit Alexis Murtzulfe , de la maison Impériale des Ducas , qui espéra lui-même monter sur le trône , s'il pouvoit venir à bout de perdre le jeune empereur , en le brouillant avec les Croisés. Les insolences de leurs soldats ne fournissoient à Murtzulfe que trop de prétextes pour irriter le

jeune empereur. Il fut les faire valoir, & les Croisés ne furent pas long-tems sans s'appercevoir du changement de ce prince à leur égard. Les députés de l'armée, dans une conférence qu'ils eurent avec l'empereur, parlerent avec beaucoup de hauteur ; & conclurent par dire que si l'on n'exécutoit pas au plutôt le traité dans tous ses articles, on trouveroit bien le moyen de se faire rendre justice, & qu'ils avoient ordre de lui déclarer la guerre, s'il différoit à donner la satisfaction qu'ils demandoient. Cette liberté des députés fut traitée d'insolence, & comme une injure faite à la Majesté Impériale. Ils se retirèrent sans attendre de réponse, voyant bien qu'il n'étoit pas sûr pour eux de rester plus long-tems dans la ville. La rupture suivit bientôt. On en vint d'abord à de petits combats, & peu de jours après, les Grecs entreprirent de détruire, avec des

brûlots remplis de feu grégeois, la flotte des Croisés. Si la chose avoit réussi, les Grecs n'avoient plus rien à craindre; mais la valeur des Croisés, & l'adresse des Vénitiens, parerent ce coup dangereux.

Cependant Murtzulfe engagea l'empereur à traiter de nouveau avec le marquis de Montferrat, général de l'armée, & se servit de la nouvelle de ce traité, pour persuader aux Grecs que l'empereur vouloit les livrer aux Croisés. Le peuple animé par les émissaires de Murtzulfe se souleva, & dans le tumulte le proclama empereur. Il accepta la couronne; & pour prévenir le changement du peuple, il descendit dans le cachot où il avoit fait enfermer le jeune empereur, & l'étrangla de ses propres mains, après avoir fait mourir le pere.

Cet horrible attentat ne put demeurer caché, & les Croisés qui ne pou-

1204.

voient espérer d'être secondés par ce tyran, dans leur expédition de la terre sainte, résolurent de la différer, de tourner tous leurs efforts contre Murtzulfe, & de se rendre maîtres de Constantinople. Ils y réussirent après deux assauts, dont le premier ne réussit pas. La ville fut emportée le 12 Avril 1204 par des prodiges de valeur, dont les Histoires des Croisades nous fournissent seules plus d'exemples & de plus surprenans que toutes celles des autres peuples.

Les seigneurs François & les Vénitiens s'assemblerent pour l'élection d'un empereur: le choix balancé d'abord entre le marquis de Montferrat, général de l'armée, & Baudouin comte de Flandre, tomba enfin sur ce dernier. On fit le partage de cette conquête. Le marquis de Montferrat eut le royaume de Thessalie. Les Vénitiens eurent les isles de l'Archipel, une

grande partie de la Morée , & quelques villes Maritimes. La Bithinie fut donnée au comte de Blois. Plusieurs autres seigneurs furent pareillement récompensés , à condition de tenir en fiefs du nouvel empereur leurs principautés ou seigneuries. Murtzulfe tomba quelque tems après entre les mains de l'empereur , qui le fit punir de ses crimes.

Ainsi finit cette croisade , destinée pour aller secourir les chrétiens de la Palestine. Les seigneurs qui la composoient , contens des avantages qu'ils retirèrent de cette conquête , oublièrent leur vœu , & abandonnerent Emery de Lusignan , roi de Jérusalem , à ses propres forces.

Ce prince , après avoir été défait en bataille rangée par le soudan d'Alep , fut obligé de faire une trêve désavantageuse avec les Sarrafins : elle fut cependant observée assez exactement , parce

que les Infidèles se croyant délivrés de la crainte qu'ils avoient eue des Européens , recommencerent à se battre les uns contre les autres.

Le roi de Jérusalem étant mort quelque tems après , & ne laissant qu'un fils en bas-âge , les seigneurs du pays envoyerent demander un roi François à Philippe-Auguste , qui choisit Jean de Brienne , auquel l'histoire attribue toutes les qualités qu'exigeoit une place si pénible & si difficile. Lorsque ce prince arriva dans la Palestine , il avoit si peu de troupes , & il trouva ce royaume en si mauvais ordre , qu'il se vit sur le point de le perdre dans le même tems qu'il en prenoit possession. Cependant le pape Innocent III , sur l'avis qu'il en eut , écrivit par-tout des lettres circulaires , pour exhorter les chrétiens d'Europe à secourir leurs freres , prêts à succomber sous la puissance des Sarrafins :

elles firent pour lors peu d'effet ; mais quelque tems après un grand nombre de croisés Allemands , & Frisons pour la plupart , passerent la mer ; & de concert avec le roi Jean de Brienne , allerent mettre le siège devant la ville de Damiette. Elle fut prise après une défense de quinze mois , qui fit périr beaucoup de vaillans hommes ; mais ils furent remplacés par d'autres qui arriverent des diverses parties de l'Europe , sur-tout de la France. Ces nouveaux renforts inspirerent des idées de présomption , qui eurent des suites bien funestes. Le légat Pélage , appuyé des ecclésiastiques , très-ignorans par leur profession dans le métier de la guerre , mais qui , étant exempts des travaux militaires , ne trouvoient jamais qu'on en fît assez , eurent le crédit d'engager l'armée chrétienne à marcher contre le soudan d'Egypte , & aller assiéger le Grand-Caire. Ce

fut envain que Jean de Brienne s'y opposa , représentant que c'étoit tout hasarder dans un tems où le débordement du Nil approchoit. On se mit en marche. Ce que le sage Brienne avoit prédit ne manqua pas d'arriver. L'armée engagée au milieu de l'inondation , sans provisions , sans vivres , se trouva trop heureuse d'en sortir , par un traité honteux , à la vérité , mais nécessaire. Ce fatal événement obligea l'infortuné Jean de Brienne de passer en Europe , où il conclut le mariage d'Isabelle sa fille , avec l'empereur Frédéric II , qui bientôt le força de lui céder le titre de roi de Jérusalem. Mais les grands démêlés de Frédéric avec les papes , ne lui permirent pas de se rendre si-tôt dans ce nouvel Etat. Tout cependant y demandoit sa présence. Il s'y rendit enfin en l'année 1228 avec des troupes ; & par la négociation plus que par la force de ses

armes , il obligea le soudan d'Egypte , embarrassé par d'autres guerres , à lui rendre Jérusalem , & les principales villes de la Palestine. Ainsi , les chrétiens se trouverent encore une fois maîtres de la sainte cité.

Mais l'empereur , rappelé en Italie par la guerre que le pape lui faisoit ; n'eut pas le tems d'en faire relever les fortifications. Elle demeura donc sans défense , exposée à être envahie par celui qui seroit le maître de la campagne. La trêve que Frédéric avoit conclue pour dix ans avec le soudan d'Egypte , fut observée assez régulièrement de part & d'autre.

Comme les croisades étoient toujours de mode , moins par zèle de religion , quoiqu'il en fût le prétexte apparent , que par une espèce de maladie du siècle , par inquiétude , & souvent par brigandage , il s'en fit encore une en l'année en 1238. Elle étoit

route composée de seigneurs François. C'étoient les vassaux de la couronne les plus puissans , mais les plus brouillons & les plus mutins , dont l'absence contribua beaucoup à la profonde soumission qu'on vit regner pendant le reste de la minorité de Saint-Louis.

Ceux qui composoient cette croisade étoient Thibaut , comte de Champagne & roi de Navarre , Pierre de Dreux , comte de Bretagne, Hugues, duc de Bourgogne , Henri , comte de Bar , Jean de Dreux , comte de Macon , Robert de Courtenay , le comte de Forez , Gautier de Brienne , Amauri de Montfort , connétable de France , plusieurs évêques , & quantité d'autres seigneurs & gentilshommes. Le rendez-vous de leur armée étoit devant la ville d'Acre , en Palestine. Ils s'y trouverent au nombre de quinze cens chevaliers , & de quarante mille hom-

mes, tant cavalerie, qu'infanterie. On pouvoit tout attendre d'une si puissante armée, sur-tout dans une conjoncture où les infidèles, affoiblis par leurs propres divisions, avoient encore à se défendre contre une multitude effroyable de Tartares, qui ravageoient toute l'Asie; ainsi, tout sembloit devoir livrer la ville & le royaume de Jérusalem, à la discrétion des Croisés: mais qu'espérer d'une multitude ramassée au hasard, sans chef prudent & expérimenté qui fût prendre assez d'autorité, sans discipline, sans aucune vue du bien public, sans autre motif que l'amour du butin, ou d'une gloire mal entendue?

Le roi de Navarre, & le comte de Bretagne, avoient à peine pris terre qu'ils se détacherent, suivis des troupes qui leur appartenoient, pour aller faire une course du côté de Damas. Ils en revinrent chargés de dépouilles

& de butin. C'en fut assez pour exciter la jalousie des autres seigneurs. Le duc de Bourgogne , le comte de Forez , le connétable , & plusieurs autres seigneurs de l'armée , se persuaderent qu'ils n'avoient aussi qu'à paroître pour conquérir & piller. Ils partirent donc sans rien communiquer de leur dessein. Mais soit défaut de conduite de leur part , soit plus de précaution du côté des Infidèles , les François furent surpris & enveloppés dans les sables , du côté de Gasa : ils furent mis dans une entière déroute , & tous furent pris ou tués. On compte parmi les morts illustres , deux princes du sang royal , Robert de Courtenay , & Jean de Dreux , comte de Macon. Henri , comte de Bar , Anseau de Trainel , le connétable , le comte de Forez demeurèrent parmi les prisonniers. Ceux qui étoient restés au camp , se voyant hors d'état de rien entre-

prendre , ne songerent plus qu'à leur retour en France.

Aussi-tôt le roi de Navarre & le comte de Bretagne se rembarquerent , laissant le duc de Bourgogne , Gautier de Brienne , & quelques autres seigneurs , mais divisés & sans faire de corps.

Le comte Richard , frere du roi d'Angleterre * , arriva sur ces entre-faites , avec un corps de croisés Anglois & Flamans , & fit connoître aux François , que si leur conduite avoit été sage & prudente , & s'ils l'avoient attendu , tant de personnes n'auroient pas péri si malheureusement. Tout ce que le comte Richard put faire pendant deux ans qu'il séjourna dans la Palestine , fut de conclure avec le sou-

* Voyez ce qui a été dit de ce comte dans l'histoire de saint Louis , tome I , pag. 144 & suivantes.

dan de Babylone une trêve qui procura la liberté à plus de cinq cens prisonniers François, la plupart Gentilshommes. On met de ce nombre Amauri de Montfort, & le comte de Forez. Telle fut, dit un auteur de ce tems-là*, par un juste jugement de Dieu, la fin malheureuse d'une expédition, dans laquelle la vanité eut plus de part que l'intérêt de la religion.

* Gill de
Nangis.

Le comte Richard d'Angleterre, avant de revenir en Europe, auroit encore rendu un grand service aux chrétiens de la Palestine, s'il avoit pu terminer les querelles qui divisoient les chevaliers de l'Hôpital & du Temple. Ceux-ci, après le départ du prince Richard, loin d'observer le traité qu'il avoit fait avec Melech-Sala, soudan d'Égypte, continuerent contre lui les hostilités plus vivement que jamais. Ils se liguerent avec le soudan de Damas, qui permit aux chrétiens de

s'établir librement dans la Palestine. De son côté le soudan d'Egypte s'allia avec un peuple dont le nom n'est pas moins incertain que l'origine. Le plus grand nombre l'appelle les Corasmins, & les fait venir de Perse, d'où ils avoient été chassés par les Tartares, qui inondoient alors toute l'Asie. C'étoit une nation Mahométane, si féroce que personne ne vouloit lui donner de retraite ; ennemie de tout le monde, & ayant tout le monde pour ennemi. Melech-Sala lui abandonna la Palestine, où elle mit tout à feu & à sang. Jérusalem, que l'empereur Frédéric n'avoit pas eu le tems de faire fortifier, fut pillée ; l'église du Saint Sépulchre détruite & profanée ; sept mille tant chrétiens que mahométans passés au fil de l'épée, & une multitude infinie de femmes, de vieillards & d'enfans égorgés. Deux fois les

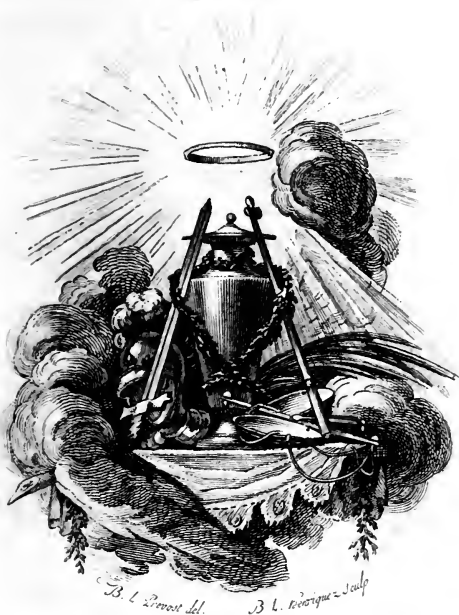
chrétiens livrerent bataille à cette nation , deux fois ils furent défaits ; & presque tous les gens de marque tués ou pris , ce qui mit le comble aux maux des chrétiens de la Terre-Sainte.

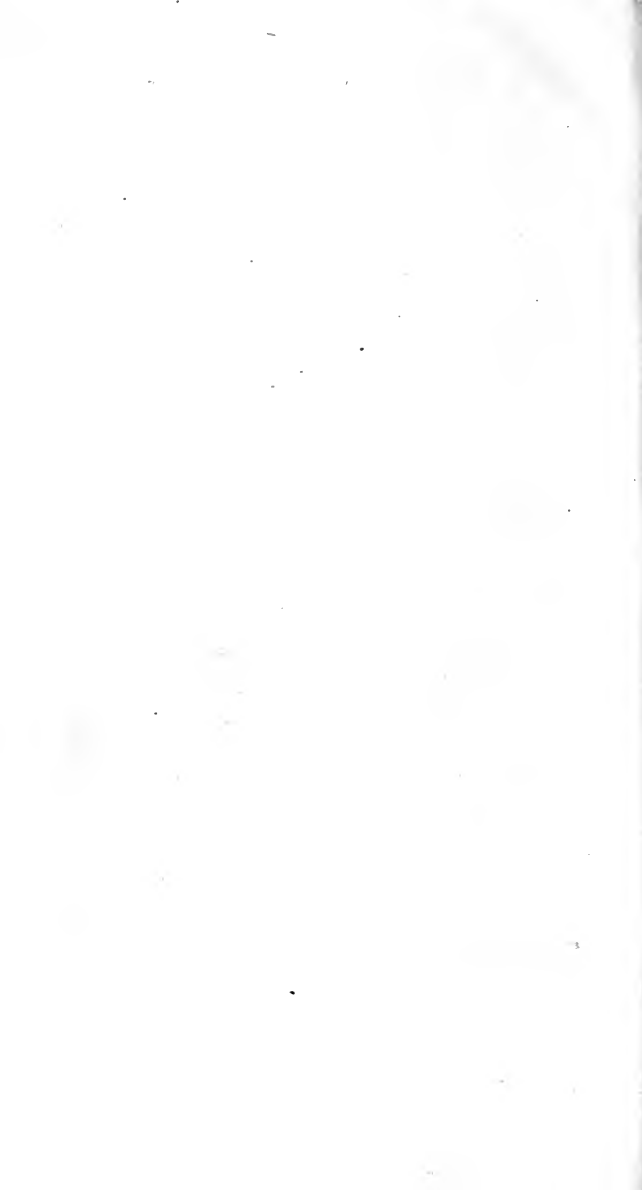
Bientôt néanmoins celui qui élève & renverse les Empires , mit fin à tant d'horribles brigandages. Les Corasmins battus par le lieutenant du foudan de Damas , chassés par le foudan d'Egypte , & livrés à l'épée des Sarrafins , furent exterminés de façon que le nom même s'en est perdu.

Telle est, en abrégé , l'histoire des principaux événemens que produisit l'établissement des croisades pendant le cours d'environ cent cinquante-trois ans , depuis le mois de février 1095 , que la première fut résolue au concile de Clermont jusqu'au 25 août 1248 , que Saint Louis partit pour la première croisade , dont je n'ai point

parlé dans cet extrait , parce que j'en ai fait une description plus circonstanciée dans l'histoire de sa vie.

FIN.





A P P R O B A T I O N.

J'AI, lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit qui a pour titre, *Histoire de saint Louis, Roi de France* On ne sauroit mettre trop souvent sous les yeux du public la vie d'un Prince dont le souvenir contribuera toujours à l'honneur du trône François & au triomphe de la Religion. A Paris, le 19 Août 1774.

signé, RIBALLIER, Censeur Royal.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amis & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand - Conseil, Pré-vôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amée la veuve DESAINT, Libraire, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public un livre intitulé, *Histoire de saint Louis, Roi de France*, par Monsieur de Bury, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre

riers audit Exposéant ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant, & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le huitième jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Regne le premier Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 3061, fol. 402, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 8 Avril 1775.

Signé, SAILLANT, Syndic.







Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--

